FRENCH

BOOK NO. 842 H427T

ACCESSION 63200

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY

VITA SINE LITERIS MORS EST

FORM 3431 30M-10-41

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY

3 1223 03960 8105

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY

Careful usage of books is expected, and any injury or loss is to be paid for by the borrower. A charge of two cents will be made for each day, or fraction thereof, that this book is kept overtime.

SEE DATE WHEN DUE BELOW

This book may be renewed if not requested by other borrowers.

Report change of address promptly.

F 3439—160M—11-41

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/trainsdeluxe0000abel

Trains de Luxe

OUVRAGES D'ABEL HERMANT

Monsieur Rabosson. . . . 1 vol.
Le Disciple aimé . . . . . 1 vol.
Le Cavalier Miserey. . . 1 vol.
Nathalie Madoré. . . . . 1 vol.
La Surintendante . . . . 1 vol.
Cœurs a part . . . . . 1 vol.
Amour de Tête. . . . . 1 vol.
Serge . . . . . 1 vol.
Ermeline. . . . . 1 vol.
Confidences d'une Aïeule. 1 vol.
Le Frisson de Paris . . . 1 vol.
Cœurs privilégiés . . . . 1 vol.
Les Transatlantiques. . . 1 vol.
Trains de Luxe. . . . . 1 vol.

Scènes de la Vie des Cours et des Ambassades

I. La Carrière . . . . . 1 vol.
II. Le Sceptre. . . . . 1 vol.
III. Le Char de l'État. . . . . 1 vol.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Société

Souvenirs du Vicomte de Courpière, par un témoin . . . . . 1 vol.
Monsieur de Courpière marié . . . . . 1 vol.
Confession d'un Enfant d'hier. . . . . 1 vol.
Confession d'un Homme d'aujourd'hui. . . . . 1 vol.
Les Grands Bourgeois. . . . . 1 vol.
La Discorde. . . . . 1 vol.
Les Affranchis . . . . . 1 vol.
Chronique du Cadet de Coutras. . . . . 1 vol.
Coutras, soldat . . . . . 1 vol.
Les Confidences d'une Biche. . . . . 1 vol.

Discours. *(Alphonse Daudet — Alexandre Dumas — Émile Zola — H. de Balzac — Arsène Houssaye).* . . . . . 1 vol.

THÉATRE

La Meute, 4 actes. — Théatre des deux-mondes (*La Carrière, Les Transatlantiques).* — Le Faubourg, 4 actes. — L'Empreinte, 3 actes. — Sylvie ou la Curieuse d'amour, 4 actes. — L'Esbroufe, 3 actes. — La belle madame Héber, 4 actes. — Les Jacobines, 4 actes. — Monsieur de Courpière, 4 actes. — Trains de Luxe, 4 actes.

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Eddy et Paddy — La Permission — Surmenage sentimental — La Légende de saint Jean de Vespignano — Le Zitello. Lemerre. 1 vol.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

ABEL HERMANT

Trains de Luxe

S. P. RARE BOOKS

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCX

contre les autres qu'au palais ducal ceux des doges. Tous sont des portraits d'hommes, sauf un, qui est l'effigie de Catherine « le Grand ». Et tous ces hommes ont un même air rébarbatif et sont hérissés de poils de tous les côtés : cheveux rudes, favoris, moustaches de chat, bonnets de fourrure, pelisses.

L'originalité de la serre, c'est qu'il faut être averti qu'elle est une serre, ou bien on ne s'en douterait pas. La verrière est dissimulée par un coutil gris et rose à larges raies, qui forme tente. Point de plantes, qu'au milieu un pauvre massif de palmiers. Les meubles sont d'or et de damas rouge (petites chaises volantes, modèle Marie-Antoinette, — on a retiré l'A du chiffre).

Sur la serre donnent trois petits salons latéraux, mystérieux : l'un de vieux style russe, un autre tout en faïences, genre « mosquée verte de Brousse », et le troisième oriental, genre « place Clichy ».

Toutes les portes sont ouvertes à deux battants : ce soir, grande réception. D'ailleurs, chez la princesse, les portes sont ouvertes à deux battants vingt-quatre heures par jour, y compris, à l'étage supérieur, celles des chambres à coucher et des cabinets de toilette.

Outre l'électricité, çà et là, torchères de soixante à quatre-vingts bougies. Les laquais, innombrables, allument. — Livrée de maison souveraine : les bas de soie chair à coins d'or, la culotte de panne amarante, l'habit redingote à jupe très ample, vert-bouteille, le triple galon sur toutes les coutures, rebrodé aux armes.

La Princesse Mimi surveille les derniers apprêts. Elle court dans tous les sens, comme une voyageuse ahurie qui va rater un train. Sa femme de chambre Natacha court derrière elle et, tous les trois pas, l'arrête pour lui mettre une épingle ou un bijou. — La princesse est une ravissante blonde de soixante ans. Ses rubis sont admirables et le poids de sa robe de cour ne l'empêche pas de trotter.

Elle gémit :

Princesse Mimi. — Bûches! Assassins de vos pères! Fils de filles perdues! L'archiduc arrive, je le sens, et rien n'est prêt. Je suis déshonorée, pauvre femme! pauvre princesse! triste veuve de roi! Sans compter que je suis horriblement malade. Ah! Natacha, que je souffre! J'ai des élancements dans la

tête. *(Cris.)* Ah!... Ah!... Ah!... *(Soudain, de sang-froid.)* Courez voir si la princesse Hedwige est habillée. *(C'est sa fille. Entre le prince Miezko — c'est son fils. Bébé. Colosse. Joli garçon.)*

PRINCE MIEZKO. — Qu'est-ce que vous avez à crier comme ça, maman? On vous égorge?

PRINCESSE MIMI. — Oui! Ils m'égorgent! Misérables! Je mourrai. *(Un cri.)* Ah!... Là-haut! là-haut!...

LE PREMIER MAITRE D'HOTEL, *paternel.* — Eh bien! quoi, princesse? Qu'est-ce qu'il y a là-haut?

PRINCESSE MIMI. — Vous ne voyez pas?... Il ne voit pas! Cette bougie!... Elle n'est pas allumée!

LE MAITRE D'HOTEL. — Elle l'était, princesse. Le courant d'air l'a éteinte.

PRINCESSE MIMI. — Il ose dire... Une échelle!

LE MAITRE D'HOTEL. — Mais, princesse...

PRINCESSE MIMI. — Une échelle! *(On n'ose lui désobéir. Elle grimpe.)* Pauvre femme! Pauvre princesse! Veuve de roi! *(Du dernier échelon, à Miezko.)* Vous n'auriez pas pu la rallumer, vous?

PRINCE MIEZKO. — Ça vous faisait plaisir.

PRINCESSE MIMI, *dégringolant de l'échelle.* — Ah!!!... Natacha, Natacha, ma robe!... Elle brûle!...

NATACHA. — Mais non, princesse.

PRINCESSE HEDWIGE, *paraissant. (Une robe de rien, pour bal blanc, mais les épaules, la gorge très nues. Un peu sauvage, d'allure brusque, les yeux ardents et pâles, les cheveux cendrés.)* — Vous me demandez, maman?

PRINCESSE MIMI, *toute à sa peur du feu.* — Je vous

dis que je sens une chaleur! Ils me laisseraient brûler vive! *(Elle s'assoit.)* Mon polissoir... *(Elle se met à se frotter les ongles avec énergie, puis se gante. Hedwige et Miezko se sont éloignés. — Une belle dame de quarante ans, tout en blanc, très décolletée, toilette n° 1 pour réception n° 1, vient du fond et traverse le désert des salons avec cette tranquillité, cette sûreté de soi qui ne s'acquièrent que par une longue pratique du coupe-file. La princesse de Kolomea se lève et court au-devant d'elle.)* Chère marquise! *(A tue-tête.)* Hedwige! Miezko! Voici la marquise de la Prévalaye. *(Mais Hedwige ni Miezko ne jugent à propos de se déranger.)*

Marquise de la Prévalaye. — Bonsoir, princesse.

Princesse Mimi. — Oh! méchante d'arriver si tôt! Je suis sûre que c'est parce que vous partirez aussi la première.

Marquise de la Prévalaye. — Hélas! oui. Washington Burns veut, pour le *Daily Snob,* une note sur la fête de ce soir, et elle doit être télégraphiée à New-York avant minuit.

Princesse Mimi. — Ma chère, comment faites-vous ce métier?

Marquise de la Prévalaye. — Pour vivre, ou du moins pour mieux vivre.

Princesse Mimi. — Vous êtes si positive?

Marquise de la Prévalaye. — Quatre fois par jour, aux heures des repas... Chère princesse, vous avez une mine de santé qui fait plaisir à voir.

Princesse Mimi. — Eh! ma chère, ne dites pas!

Je suis au contraire si malade! J'ai failli décommander tout mon monde; mais je ne pouvais pas, à cause de l'archiduc.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Conrad?

PRINCESSE MIMI. — Oui.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Attendez. *(Elle note.)*

PRINCESSE MIMI. — Le héros.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Le héros?

PRINCESSE MIMI. — Mais oui, ma chère, vous ne savez donc rien? Les Français, si aimables toujours, ont souscrit un sabre d'honneur pour mon cousin l'archiduc Conrad, et ils ont pensé bien faire en me chargeant de lui remettre cette arme lors de son passage à Paris. Alors je donne cette fête, et on remettra le sabre à l'archiduc pendant une figure du cotillon. C'est, comme vous dites, trouvé, hein?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Épatant... Dites donc, princesse... Je vous demande pardon, mais je ne suis pas très calée en histoire, même contemporaine... Je n'ai pas très présent... l'acte d'héroïsme... de l'archiduc Conrad.

PRINCESSE MIMI. — Est-il possible, ma chère? Mais c'est de Plutarque!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Bravo!

PRINCESSE MIMI. — Pendant la dernière guerre, entre mon beau-fils le roi de Galicie... J'ai bien le droit de dire « mon beau-fils »...

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Oui.

PRINCESSE MIMI. — ... puisque je fus mariée légitimement, bien que morganatiquement, au feu roi son père...

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Ça, tout le monde le sait.

PRINCESSE MIMI, *qui tient à le dire quand même.* — ... Et que même j'allais être déclarée reine, et couronnée... reine de Galicie et Lodomérie... quand mon auguste époux fut si affreusement assassiné, mis en pièces... Ah!... Ah!...

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Princesse, écartez ces souvenirs.

PRINCESSE MIMI. — Je ne puis... Justement, je l'ai vu cette nuit.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Qui ça?

PRINCESSE MIMI. — Le feu roi. Dans l'année qui suivit la bombe, il revenait fidèlement me visiter chaque nuit. Il sentit que cela me fatiguait...

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Je le conçois.

PRINCESSE MIMI. — Et il espace maintenant ses visites. Mais, hier, j'eus l'imprudence de l'appeler dans cette table... *(Elle désigne un guéridon monumental.)*

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Elle a tourné, cette table-là?

PRINCESSE MIMI. — Ma chère, le roi n'a jamais voulu revenir que dans une table de matière précieuse. Il a un tel sentiment de sa grandeur!... Où en étais-je?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — A l'acte d'héroïsme...

PRINCESSE MIMI. — De Conrad, oui... Pendant la dernière guerre, entre la Galicie et l'Italie, qui fut principalement navale et eut pour théâtre l'Adriatique, Conrad eut le courage, croiriez-vous? de monter en personne sur le bateau qu'il commandait; car il était grand-amiral, du moins quand nous possédions une flotte. Et ce bateau, qui s'appelait l'*Invincible,* sauta.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE, *étourdiment.* — Comme les autres.

PRINCESSE MIMI, *en colère.* — Naturellement, comme les autres... Ici prend place l'acte d'héroïsme. Conrad vit venir la torpille. Il n'abandonna point ses hommes dans le danger. Il eut la présence d'esprit de les avertir et il leur cria : « Sauve qui peut! » Puis il se jeta le premier dans l'eau, pour donner l'exemple. Il a d'ailleurs échappé seul. Alors Sa Majesté le Roi, mon beau-fils, lui a complété toutes les décorations du royaume, et les Français, si aimables toujours, lui ont souscrit un sabre. Mais vous ne dites rien?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — C'est que je suis écrasée.

PRINCESSE MIMI. — Attendez un peu.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Il y a encore autre chose?

PRINCESSE MIMI. — Oui. *(Mystérieusement.)* Je mé-

dite de reprendre rang, par le moyen de Conrad, dans la famille royale officielle.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Comment cela?

PRINCESSE MIMI. — Pensez que j'allais être avouée, couronnée... lorsque...

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Oui...

PRINCESSE MIMI. — Et c'était justice. Le scandale était que je fusse une épouse secrète, moi tellement bien née! Ma chère, je descends en ligne droite du restaurateur.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE, *un peu étonnée.* — Ah!... Quel restaurateur?

PRINCESSE MIMI. — Mais Kazimir, ma chère!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE, *toujours un peu étonnée.* — Est-ce que... est-ce qu'il est très connu?

PRINCESSE MIMI, *indignée.* — Comment! s'il est connu? Ma chère, mais c'est un des demi-dieux de la Pologne : Kazimir le Restaurateur.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Ah!... ah! bon...

PRINCESSE MIMI. — En Galicie, il y a Polonais et Ruthènes, ceux-ci plutôt portés vers les Russes. Moi, je suis Polonaise par mon père, Ruthène par ma mère, et même un peu Allemande; alors, j'ai le choix. Je dis indifféremment Léopold, Lemberg ou Lwihohrod.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Ciel! qu'est-ce que c'est que ça?

PRINCESSE MIMI. — Trois noms de notre capitale selon les langues... Où étais-je?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Vous disiez que... vous comptiez reprendre votre rang dans la famille officielle...

PRINCESSE MIMI. — Ah!... Oui... Chère marquise, je veux que la princesse Hedwige, ma fille, devienne amoureuse de l'archiduc ce soir et l'épouse bientôt.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Excellente idée, très praticable. Hedwige est d'une beauté saisissante et ne peut manquer de faire impression sur un héros, qui ne peut manquer de faire impression sur elle.

PRINCESSE MIMI. — D'autant qu'elle est si excitable!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Ah!

PRINCESSE MIMI. — Quand elle a dansé toute une nuit, roulé entre les bras de tant d'hommes, je crains toujours qu'elle ne fasse folie!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — C'est un riche tempérament.

PRINCESSE MIMI. — Le feu, ma chère!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Ça s'annonce très bien! Je vous fais mes compliments.

PRINCESSE MIMI. — Eh! ne faites pas : il y a un cheveu... même deux. *(La marquise interroge de l'œil.)* L'archiduc Conrad... *(Mystérieusement.)* n'aime pas les femmes.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Aïe!

PRINCESSE MIMI, *en colère.* — Eh! cela ne fait

rien du tout. La plupart des hommes chez nous sont ainsi, et cela n'empêche point, sans quoi le monde finirait. *(Confidentiellement.)* Même le roi, mon mari...

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Alors!

PRINCESSE MIMI. — Et le prince Miezko, mon fils... *Ach!*

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Bon... L'autre cheveu?

PRINCESSE MIMI. — L'archiduc est toujours si bien physiquement... mais... la tête!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — C'est embêtant.

PRINCESSE MIMI. — Vous pensez... après l'acte... l'acte d'héroïsme... il y a eu... la réaction.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Ce que nous appelons, en français, la frousse.

PRINCESSE MIMI. — Juste. Et puis, le froid de l'eau. Enfin, il ne peut presque plus dire trois mots de suite. Et il rit si bêtement, ma chère! C'est une horreur. *(Elle pousse un cri.)* Ah! Dieu! Mais vous n'allez pas raconter tout cela dans le *Daily Snob?*

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Mais non, princesse, mais non... j'arrangerai.

PRINCESSE HEDWIGE, *survenant.* — Maman, c'est le sabre, qu'on vient d'apporter de chez Froment-Meurice. *(Elle porte en effet, dans un écrin ouvert, un objet tout doré, incrusté de pierreries multicolores, et qui ressemble plus ou moins à une arme blanche.)*

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE, *le tirant de l'écrin sans façon.* — Il est superbe.

PRINCESSE MIMI. — Ah!... Ah!... *(A Hedwige.)* Mais vous êtes folle, ma chère, de m'apporter cette chose! Vous savez bien que je ne puis supporter la vue d'une arme. *(Prenant toutefois le sabre et l'examinant de près.)* N'y a-t-il pas une faute dans l'écu?... Mais qu'en ferai-je? Portez-le dans le petit salon russe où sont les autres accessoires... Hedwige!... *(Hedwige est occupée à recevoir : on arrive! on arrive! La marquise s'est éclipsée. Et la princesse reste là, son glaive à la main. Elle le serre sur son cœur et tire vers le salon russe, tout en faisant aux uns et aux autres des révérences à reculons. Dans le salon russe, devant l'exposition des accessoires, va et vient un tout jeune homme à physionomie de doctrinaire, et important comme un attaché autorisé.)* Cher Monsieur Montcuq de Pellevoisin!...

M. DE PELLEVOISIN. — Princesse...

PRINCESSE MIMI. — C'est vous qui conduisez le cotillon avec Hedwige?

M. DE PELLEVOISIN. — Princesse, j'ai l'honneur...

PRINCESSE MIMI. — Je vous remets donc le sabre pour l'archiduc.

M. DE PELLEVOISIN. — Une merveille, princesse!

PRINCESSE MIMI. — Dieu! l'Infante! l'Infante Elvire! *(Elle court vers la serre, où vient de pénétrer une personne qui, en effet, a bien l'air d'une infante : c'est la belle Espagnole dans toute l'acception du mot. L'Infante est suivie d'un patito qui a l'air d'un ancien officier aux guides qui aurait passé quelques années dans les ambassades à titre d'attaché militaire et y aurait appris à s'habil-*

ler extrêmement bien en civil. C'est le comte de la Baule. La Baule lâche l'Infante et vient se réfugier dans le petit salon russe.)

La Baule. — Tiens! Monsieur de Pellevoisin... Est-ce que vous conduisez le cotillon?

M. de Pellevoisin, *piqué que l'on en puisse douter.* — Bien entendu.

La Baule. — Oh! je sais que c'est un privilège qu'on ne vous disputerait pas dans toute la jeunesse royaliste; mais... ici... dans la colonie...

M. de Pellevoisin. — La colonie?

La Baule. — Étrangère.

M. de Pellevoisin. — Oh! qu'est-ce que la colonie étrangère? Un mot, et même... assez impropre.

La Baule. — Fort précis. La preuve, c'est qu'on n'attribue pas indistinctement cette étiquette à tous les étrangers qui nous visitent, mais seulement à quelques-uns. Les Anglais forment une colonie anglaise : ils ne font point partie de la colonie étrangère. De même les Américains du Nord. Mais les Américains du Sud, la tribu russe, quelques Autrichiens et Italiens, Roumains ou Grecs, ou même Turcs « escapés » de Constantinople : la voilà, la colonie étrangère. Elle touche au corps diplomatique, mais elle ne s'y confond point. Elle ne se confond pas davantage avec les « Métèques », qui sont gens à demi établis chez nous; car elle passe, en dépit de son nom de « colonie », mal choisi, je l'avoue. Elle n'a point de patrie à soi, et pas même

la seconde patrie de tout homme : la France, bien qu'elle y réside plus volontiers, à Paris, à Biarritz ou sur la Côte d'Azur. Elle n'est vraiment chez soi que dans les grands express, qui l'emportent, la remportent, la transportent et la distribuent...

M. DE PELLEVOISIN. — Trains de Luxe!

LA BAULE. — Tous les étrangers de la colonie se ressemblent. Ils ont tous comme un air de famille, bien qu'ils gardent, indélébiles, les traits de leurs races diverses. Ils sont en marge de tous les codes. Ils ont renoncé à leurs dieux, qui ne se déménagent pas. Ils ne peuvent pas même pratiquer le culte des ancêtres. Ils sont condamnés à la fête. Les plus honnêtes ne sauvent leur moralité qu'au prix d'un accroc à la logique. Tous déclassés, quel que soit leur rang, bohèmes, quelle que soit leur fortune. Enfin, l'écume...

M. DE PELLEVOISIN. — Jolie au soleil... Comme vous parlez bien, monsieur de la Baule! Cela ne m'étonne point d'ailleurs puisque vous êtes membre de notre *Société pour le relèvement intégral de la France*... Mais j'aperçois Mme la duchesse de la Roche-Clermault. Comment expliquez-vous sa présence dans un des salons de la colonie? Car elle est encore plus enragée Française que vous et moi.

LA BAULE. — D'autant qu'elle est née Allemande, elle a suivi en Bessarabie la princesse de Dortmund qui en épousait le roi, elle a épousé elle-

même un boïard de ce pays, et elle a dû se faire enlever par notre attaché militaire pour devenir notre compatriote.

M. DE PELLEVOISIN. — Son salon est le centre des « émigrés à l'intérieur ».

LA BAULE. — Les seuls Français avec qui les étrangers de la colonie daignent ou puissent frayer... Ce qui, entre nous, leur donne une idée drôlement exacte de la France contemporaine... Mais je vous demande pardon, l'Infante me fait signe.

(Il se retire. Un jeune homme, de figure fort agréable, un peu vulgaire, qui depuis quelques instants écoutait, s'approche de Pellevoisin et lui dit :)

— Qui est ce vieux beau? Ce n'est pas tout à fait stupide, ce qu'il a raconté.

M. DE PELLEVOISIN. — Pardon, monsieur...

— Tu ne me remets pas?... Dubet... Voyons!... Nous étions ensemble à Condorcet, il n'y a pas six ans.

M. DE PELLEVOISIN, *avec un effort de cordialité.* — Ah! parbleu!... Dubet!...

DUBET. — Je ne me trompe pas?... Montcuq?...

M. DE PELLEVOISIN. — Oui... de Pellevoisin... Ce n'est pas par snobisme...

DUBET. — C'est par décence?

M. DE PELLEVOISIN. — D'autant que le *q* ne doit pas se prononcer.

DUBET. — Comment, on dit « Mont » tout court?

M. DE PELLEVOISIN. — Mais non... au contraire... On ne dit pas « cuque ».

DUBET. — Ah! parfaitement.

M. DE PELLEVOISIN. — Alors, j'ai ajouté le nom de ma mère... Dis donc... qu'est-ce que tu fais ici?... Oui, enfin dans ce monde-ci?

DUBET. — Ah çà! voyons... Dubet... Ça ne te dit rien?... Mon vieux, c'est moi qui viens d'être enlevé par l'archiduchesse Marie-Adolphine... Tiens, là-bas... Tu la vois?

M. DE PELLEVOISIN. — Ah!... mes compliments.

DUBET. — Peuh!

M. DE PELLEVOISIN. — Enfin, c'est flatteur.

DUBET. — C'est flatteur, mais ça n'est pas honorable... Je repose ma question : quel est ce vieux jeune homme qui causait avec toi?

M. DE PELLEVOISIN. — Un type! Le comte de la Baule. L'homme d'une seule idée : il s'est juré que tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, il arriverait à figurer dans le *Gotha*.

DUBET. — Noble ambition.

M. DE PELLEVOISIN. — Il y arrivera. En attendant, il est déjà l'amant de l'Infante Elvire.

DUBET. — Un confrère! Mais il a de la veine, lui : elle le trompe... Il a dit des choses justes sur la colonie étrangère, mais incomplètes.

M. DE PELLEVOISIN. — Achève.

DUBET. — Moi, je l'appelle la « légion étran-

gère », parce que personne ne vous demande votre nom véritable ni d'où vous sortez... Et puis il a énuméré les divers peuples qui la composent : il en a oublié un.

M. DE PELLEVOISIN. — Lequel?

DUBET. — Les Français... les Français « dénationalisés ».

M. DE PELLEVOISIN. — Exemple?

DUBET. — Mais... La Baule, tiens... depuis l'Infante... moi, depuis Marie-Adolphine... toi, si tu continues... Et celui-ci, qui entre.

M. DE PELLEVOISIN. — Le duc de Casal de Montferrat?

DUBET. — Un grand nom de l'Empire, — du second. Il a épousé la belle Christine Arequipa, fille de l'ancien ministre de San-Miguel. Depuis le dernier coup d'État, don Luis Arequipa ne peut plus retourner à San-Miguel.

M. DE PELLEVOISIN, *supérieur*. — Je sais, je sais.

DUBET. — Oui, je me couvre de ridicule en racontant des histoires à un homme si bien informé.

M. DE PELLEVOISIN. — Mais, pas du tout... Et tiens, justement, je trouve plus que mon compte d'Arequipa. Il y en a un de trop.

DUBET. — Le petit jeune homme? Oui, il débarque. Je le connais. Je l'ai connu à Vienne. C'est le frère de Christine, Manuel. Il ne dépare pas le lot. Tout ces Arequipa, mâles et femelles, sont d'une beauté insolente. Et celui-ci, à dix-neuf ans...

mon cher, toutes les femmes, toutes les jeunes filles... dans les cinq minutes.

M. DE PELLEVOISIN. — Chic!

DUBET. — Oui, comme tu disais, c'est flatteur. *(La princesse Hedwige entre dans le petit salon russe. Elle paraît fort agitée.)*

PRINCESSE HEDWIGE. — Monsieur Montcuq de Pellevoisin... Je vous cherchais... L'archiduc n'en finit pas d'arriver... Il paraît que ça ne fait rien... Pourvu qu'il soit là pour la figure du sabre... Nous allons tout de même commencer sans lui.

M. DE PELLEVOISIN. — A vos ordres, princesse. *(Elle se met à fureter parmi les accessoires.)*

DUBET, *à Pellevoisin.* — Qu'est-ce qu'elle a? On dirait qu'elle vient de recevoir un coup sur la tête.

M. DE PELLEVOISIN. — Coup de foudre.

DUBET. — Oh!

M. DE PELLEVOISIN. — Elle est comme ça. Du moins, c'est sa mère qui le dit. *(A la princesse Hedwige.)* Par quoi commençons-nous, princesse?

PRINCESSE HEDWIGE. — Je m'en moque, c'est vous que ça regarde. *(Tout le clan Arequipa entre dans le salon russe. — A la duchesse de Casal, née Arequipa.)* C'est votre frère, ce garçon?

DUCHESSE DE CASAL. — Oui, princesse. Il est arrivé ce soir. Nous nous sommes permis...

PRINCESSE HEDWIGE. — Naturellement. Présentez-le-moi.

DUCHESSE DE CASAL. — Manuel...

PRINCESSE HEDWIGE. — Monsieur, je suis bien heureuse... Ma mère aussi... probablement... Vous n'êtes jamais venu à Paris?

MANUEL AREQUIPA. — Jamais, princesse.

PRINCESSE HEDWIGE, *tout à fait égarée.* — Tant mieux... Tant mieux...

PRINCESSE MIMI, *de très loin, à tue-tête.* — Hedwige!... Hedwige!... L'archiduc!

PRINCESSE HEDWIGE, *criant.* — Bon! Oui!... *(A Manuel.)* Pardon, il faut que j'aille...

MANUEL AREQUIPA. — Oh! mademoiselle...

PRINCESSE HEDWIGE. — C'est le héros.

MANUEL AREQUIPA. — Ah!

PRINCESSE HEDWIGE. — Oui, au moment où son bateau allait sauter, il a crié : « Sauve qui peut! » et il s'est fichu à l'eau. Alors nous lui offrons un sabre.

PRINCESSE MIMI, *paraissant.* — Mais vous êtes folle, Hedwige! Vous êtes donc une fille dénaturée! L'archiduc arrive et vous me laissez seule, pauvre princesse, malheureuse veuve de roi... *(Elles s'injurient réciproquement dans une de leurs langues maternelles, tout en courant au-devant de l'archiduc Conrad. Elles ne le joignent qu'au milieu de la galerie. On fait le cercle. Revérences.)* Monseigneur...

ARCHIDUC CONRAD. — Bonsoir, cousine. *(Tout à coup, il s'épanouit, la face en pleine lune, les yeux tout ronds, la bouche toute ronde, et il éclate d'un rire idiot.)* Eh! Eh! Eh! Eh! Eh! Eh! *(Murmure sympathique, mais discret.)*

PRINCESSE MIMI. — Je me permets de rappeler à Votre Altesse Royale ma fille, que vous n'avez pas vue depuis de longues années.

ARCHIDUC CONRAD, *à Hedwige.* — Bonsoir, cousine. *(Même jeu de physionomie.)* Eh! Eh! Eh! Eh! Eh! Eh!

PRINCESSE HEDWIGE, *à sa mère.* — S'il rit une troisième fois de cette façon-là, je le gifle devant tout le monde.

PRINCESSE MIMI. — Ciel! Quel scandale! Hedwige! Abstenez-vous, pour l'amour de Dieu! Pensez à l'honneur de votre mère et à votre auguste père qui vous regarde du séjour des Bienheureux. *(La suite en langue étrangère. Puis, en français.)* Comment! il ne vous plaît pas? *(Hedwige hausse les épaules.)*

ARCHIDUC CONRAD. — Cousine, est-ce que c'est commencé?

PRINCESSE MIMI. — Non, Monseigneur.

ARCHIDUC CONRAD. — Alors, dépêchons-nous. Il est onze heures moins cinq, et je suis attendu à onze heures et demie. *(Il cligne de l'œil.)* Eh! Eh! Eh! Eh! Eh! Eh! *(La princesse Mimi, affolée, saisit le bras de sa fille.)* Tout de suite le sabre!

PRINCESSE MIMI. — Oui, Monseigneur! *(Orchestre. Valse. On prend place. L'archiduc Conrad et la princesse de Kolomea face à la porte d'entrée.)*

PRINCESSE HEDWIGE, *à Pellevoisin.* — Le sabre!

M. DE PELLEVOISIN. — Mais c'est la dernière figure!

PRINCESSE HEDWIGE. — Eh bien, ce sera la pre-

mière. Mon cousin a un rendez-vous, il est obligé de filer. *(Entre ses dents.)* Quel voyou! Attends un peu...

(Pellevoisin va chercher le sabre. Tour de valse. Puis Hedwige, seule, passe lentement sur le front des troupes comme si elle cherchait à qui décerner le trophée glorieux. L'orchestre en sourdine. Attention. Émotion.

Brusquement elle pique droit vers Manuel Arequipa et lui campe l'objet dans les mains.)

Tenez, prenez-le, je vous le donne. *(Stupeur.)*

ARCHIDUC CONRAD, *se levant, furieux.* — Qu'est-ce que ça signifie? Mais on m'a dit qu'il était pour moi! Je le veux! *(Courant à Manuel Arequipa.)* Voulez-vous bien me le rendre, vous?

MANUEL AREQUIPA, *très gêné.* — Mais... mais, Monseigneur... certainement... tout de suite.

ARCHIDUC CONRAD, *rasséréné.* — Eh! Eh! Eh! Eh! Eh! Eh! *(A la princesse Mimi, qui balbutie des excuses.)* Bonsoir, cousine, il est onze heures dix. *(Il cligne de l'œil.)*

(Conduite de l'archiduc. Puis, attaque de nerfs de la princesse.)

PRINCESSE MIMI. — Hedwige!... Misérable enfant!... Honte! honte!... Qu'avez-vous fait?... Nous serons la fable de l'Europe... Fille perdue! Fille perdue!... Vous êtes une fille de roi, mais vous êtes une fille perdue! *(Orchestre.)*

II

LE COCOTIER

L'hôtel Arequipa, rue Christophe-Colomb (ils ne l'ont pas fait exprès).

La chambre de Manuel, — ancien atelier. Comme presque tous les hôtels modernes de Paris, celui-ci a été construit par un peintre, au temps de la prospérité des peintres. Ils se sont mis à vendre leurs hôtels depuis qu'ils ne vendent plus leurs tableaux. C'est pourquoi les « ateliers d'artiste » sont aujourd'hui occupés presque tous par des gens qui ne sont pas artistes et qui n'ont que faire d'un atelier.

Le décor s'accommode cependant fort bien à la personne de Manuel Arequipa et semble composé tout exprès. Il est tropical. Des plantes de la zone torride masquent en partie la verrière. La chaleur est suffocante, et on ne saurait dire si elle est due au soleil ou à un calorifère. Sur l'immense divan qui sert de lit, mais n'est point revêtu de draps, Manuel dort, couché de biais, en pyjama, et le plumage de nul perroquet de son pays ne soutiendrait la comparaison avec l'arc-en-ciel de ce pyjama. Çà et là bibelots de provenance inconnue, mais qui évoquent (sans qu'il soit aisé de pénétrer pour quel motif) l'idée d'un fabuleux Pérou et de ce personnage qui disait : « Suis-je sur un lit de roses? » Les accessoires du cotillon de cette nuit se mêlent agréablement aux objets d'art péruviens. L'habit noir de Manuel est sur un fauteuil, ainsi que sa chemise, jetée là, sans souci de la perle grise (un cadeau) qui en orne le plastron. Rien encore n'est rangé, puisque Manuel n'est arrivé que d'hier, et même toutes les photographies de ses femmes sont en tas. Mais le fidèle Domingo a dis

posé sur une table volante les pièces du merveilleux nécessaire écaille blonde et argent doré (un cadeau).

DOMINGO lui-même, en gilet rouge, est accroupi au pied du maître, à côté du tub. Et cela fait tableau — tableau de Gérome (hélas!).

Enfin, un rayon de soleil caresse un peu trop familièrement les paupières closes de MANUEL AREQUIPA, et il donne les signes du réveil prochain. Il s'étire. Il porte à ses yeux ses mains chargées de bagues (cadeaux). La manche droite du pyjama se retrousse jusqu'au coude et laisse voir, au poignet fin, un curieux bracelet (cadeau). MANUEL ouvre toute grande une bouche qui n'est point petite, mais dessinée à miracle; ses dents menues sont orientées comme sa perle. Pour finir, il ouvre ses yeux, qui sont langoureux et sombres, et il sourit.

Il regarde tout autour de lui, il se demande quel est ce lieu inconnu. Puis il se rappelle qu'il est arrivé hier, à l'heure du dîner, qu'il n'a eu que le temps d'endosser son habit et qu'il a passé la soirée chez la princesse MIMI DE KOLOMEA. Il sourit une deuxième fois. Il daigne abaisser la vue sur l'esclave, et une troisième fois il sourit, gentiment.

MANUEL. — Bonjour. *(Domingo, toujours accroupi, lui baise la main.)* J'ai bien dormi. *(Il s'étire encore, il bâille. Soudain, d'un autre ton, — car, quand il y pense, tous les quarts d'heure, il affecte le bref parler chic du vrai Parisien.)* Tard?

DOMINGO. — Onze heures dix.

MANUEL. — Alors, tôt... Tub?

DOMINGO. — Il est prêt.

MANUEL. — Ça va bien. *(Il dégringole à bas du lit, comme un jeune singe, la tête la première; mais il se remet aussitôt sur ses pieds avec l'agilité d'un homme de sport.* Go! *(Et il se laisse faire sa toilette comme un tout petit enfant. Soudain, tout en barbotant, il éclate de rire. Domingo reste correct et sérieux. Fâché.)* Tu ne me demandes pas pourquoi je ris?

DOMINGO, *à cheval sur le protocole.* — Non.

MANUEL. — Idiot! Je te dis de me demander pourquoi je ris.

DOMINGO. — Bien. Je demande à monsieur pourquoi tu ris.

MANUEL, *riant plus fort.* — Ah! Ah!... « Monsieur... pourquoi tu... » Je ris... d'une aventure extraordinaire qui m'est arrivée cette nuit.

DOMINGO, *stupide d'admiration.* — Déjà!

MANUEL, *fat.* — Oui, monsieur.

DOMINGO, *inquiet.* — Est-ce que, monsieur, tu es sûr, au moins?

MANUEL. — Sûr de quoi?

DOMINGO. — Pour la santé.

MANUEL. — Ah! Ah!... Oh! oui, très sûr... Tu as des idées, toi!... D'ailleurs, ça n'a aucune importance, du moins jusqu'à nouvel ordre.

DOMINGO, *intelligent.* — Ça pas encore?

MANUEL. — Non, ça pas encore.

DOMINGO. — Alors pas drôle.

MANUEL. — Si, tout de même... Voilà... Mais... *(Le doigt levé.)* Je te raconte ça à toi, parce que tu es mon vieux Domingo.

DOMINGO. — Oui.

MANUEL. — Tu n'iras pas le raconter à la femme de chambre de Madame, ni au chef, ni au cocher, ni au valet de pied, ni à la concierge?

DOMINGO, *solennel.* — Non.

MANUEL. — Ni à Miss, ni aux gens des maisons voisines...

DOMINGO. — Monsieur ferait mieux de dire tout de suite si tu ne veux pas raconter à Domingo.

MANUEL. — Je veux. Et je commence. Hier soir... Tu m'as regardé quand je suis parti?

DOMINGO. — Oui.

MANUEL. — Tu n'as rien remarqué sur moi?

DOMINGO. — Rien.

MANUEL. — Enfin je n'étais pas mieux qu'à l'ordinaire?

DOMINGO. — Non.

MANUEL. — Tu dis?

DOMINGO. — Je dis pas mieux parce qu'il est toujours bien.

MANUEL. — Qui?

DOMINGO. — Monsieur toi.

MANUEL. — A la bonne heure!... Il paraît que la princesse Hedwige de Kolomea me trouve également assez propre, car il lui a suffi de me voir pour perdre la boule. Elle a daigné m'adresser la parole sans me connaître, et elle m'a dit des choses qui n'avaient ni queue ni tête. Après quoi, elle m'a campé le sabre dans la main.

DOMINGO, *ahuri*. — Oh!

MANUEL. — Oui, tu ne peux pas comprendre, et ça serait beaucoup trop long à t'expliquer. Bref, elle tenait un sabre. Elle devait offrir ce sabre à un autre monsieur, à l'archiduc Conrad, son cousin. Elle me l'a campé dans la main, et elle m'a dit : « Prenez-le, je vous le donne »... Qu'est-ce que tu penses de ça?

DOMINGO, *simple.* — Je pense, ça veut dire « amour ».

MANUEL. — Moi aussi.. Tout le monde d'ailleurs a été du même avis... Car la chose s'est passée devant cinq cents personnes.

DOMINGO, *content.* — Ah!

MANUEL. — Mais la question n'est pas là... Je trouve la situation délicate, et je ne sais pas du tout comment je vais m'en tirer.

DOMINGO. — Facile.

MANUEL, *haussant les épaules.* — Avant tout, je veux agir en gentilhomme, en caballero. *(Avec une morgue espagnole, bien qu'il soit, des pieds à la tête, barbouillé de savon.)* Je m'appelle Don Manuel Arequipa.

DOMINGO, *à qui cette affirmation paraît oiseuse.* — Oui.

MANUEL. — D'autre part, je ne veux pas faire une bêtise... Alors?... Comment dois-je prendre ce sabre, qui me tombe du ciel? Jusqu'à quel point dois-je le prendre? Et même dois-je le prendre ou le laisser?... Qu'est-ce que tu penses de ça, toi?

DOMINGO, *sentencieux.* — Toujours prendre sabre.

MANUEL. — C'est une manière de voir. Mais si je prenais tous les sabres, sainte mère de Dieu! au bout du mois, quelle panoplie! *(Changeant de conversation.)* J'ai des pattes de terrassier.

DOMINGO. — Ça ne fait rien, parce que la manucure, elle est là.

MANUEL. — Pourquoi ne le disais-tu pas, imbécile?

DOMINGO, *blessé.* — Parce que je n'ai pas besoin de dire à monsieur. Tu m'as télégraphié hier : « J'arrive. Commande manucure. » Alors, naturellement, j'ai commandé.

MANUEL. — Fais-la entrer.

DOMINGO. — Non, parce que tu es tout nu.

MANUEL. — Tiens! c'est vrai... Passe le pyjama, vite!

(Manuel, recouvert, se rejette sur le divan. Domingo apporte tout ce qu'il faut pour faire les mains et introduit Mme Pst, la célèbre manucure tchèque, — c'est à cette origine qu'il faut attribuer l'absence de toute voyelle dans l'orthographe de son nom. — Domingo continue d'aller et venir, pour rien, pour le plaisir.

Mme Pst est Tchèque, mais avant tout manucure, c'est-à-dire qu'elle ne ressemble pas particulièrement aux femmes de son pays, mais qu'elle ressemble à toutes celles de son métier. Beaucoup de majesté, de l'embonpoint, un rien de moustache, l'air fort jeune. Très blonde, à cause d'une teinture qu'elle est chargée de laver. Manteau d'automobile. Chapeau cloche, orné de roses marron.)

MANUEL, *très poli avec les femmes quelles qu'elles soient.* — Bonjour, madame. Je vous demande mille fois pardon de vous avoir fait attendre. C'est la faute de mon imbécile de Domingo, qui, au lieu de m'avertir que vous étiez là, m'a laissé dormir et ensuite faire ma toilette. *(Pour achever son excuse, il la regarde — sans le faire exprès — comme s'il voulait lui mettre le feu au cœur.)*

MADAME PST, *vaincue, quoiqu'elle en ait vu de toutes les couleurs.* — Ça ne fait absolument rien. *(Elle vient de manquer, grâce à lui, trois rendez-vous à un louis chacun.)*

MANUEL. — Vous êtes trop bonne, madame Pst...

Oh! je connais bien votre nom. C'est vous qui soignez maman. Elle m'a souvent parlé de vous dans ses lettres. Et, à l'étranger, quand elle en est réduite à se laisser saboter les mains par n'importe qui, je l'ai entendue bien souvent dire : « Ah! si Mme Pst était là! »

MADAME PST, *pour ne pas demeurer en reste de politesse.* — Les deux plus belles mains de ma clientèle sont la main droite et la main gauche de Mme Arequipa.

MANUEL. — N'est-ce pas que maman est encore admirable à trente-quatre ans?... Elle n'avait pas quatorze ans quand elle s'est mariée. Moi, j'en ai dix-neuf.

MADAME PST. — Jésus! *(Elle soupire.)* Voyons un peu ces mains-ci. *(Manuel les lui tend avec une coquette nonchalance. Elle soupire encore.)* Rien à faire.

MANUEL, *consterné.* — Elles sont fichues?

MADAME PST. — Elles sont décourageantes! Il ne s'agirait pas de les soigner, mais de les mouler. Et je ne suis pas sculpteur.

MANUEL. — Mais vous êtes modeste... Je parie que vous allez encore trouver moyen de travailler là-dessus une bonne demi-heure sans flâner.

MADAME PST, *soupirant.* — Si c'était pour mon plaisir, je n'en finirais pas.

MANUEL, *feignant de ne pas comprendre.* — Parce que, madame Pst?

MADAME PST, *avec une brusque franchise.* — Parce que, tudieu! mon jeune seigneur, vos dix-neuf ans et

mon grand âge me permettent de vous le dire sans fard : je n'ai jamais fait un client bâti comme vous, jamais!

MANUEL, *ravi.* — Vrai?

MADAME PST *(regard par-dessus le pince-nez.)* — Vous ne le savez pas, peut-être?

MANUEL. — Si... *(Un temps.)* A propos... Madame Pst...

MADAME PST, *toute aux petites peaux qu'elle tranche.* — Eh?

MANUEL. — Maman m'a parlé de vous dans des termes... toujours très avantageux... Vous êtes... discrète?

MADAME PST. — Jésus!... Dans mon métier... si on n'était pas discret comme la tombe... on en raconterait des histoires!

MANUEL. — Vous soignez beaucoup de monde?

MADAME PST. — Tout le monde.

MANUEL. — C'est vous qui faites la princesse de Kolomea?

MADAME PST. — Lundi et vendredi matin.

MANUEL. — Et sa fille?

MADAME PST. — Et même son fils, le prince Miezko.

MANUEL. — Qu'est-ce que vous pensez de la princesse?

MADAME PST. — Elle est toquée. Je m'abstiens ordinairement de juger. Mais quand ça crève les yeux!... Elle est toquée. Les cris qu'elle pousse, dès que j'approche la pince ou *Salomon!*

MANUEL. — Salomon?

MADAME PST. — C'est ce petit instrument-ci, qui est de l'invention d'un de mes clients, le baron Salomon Enoch : alors je l'ai baptisé...

MANUEL. — Oh! « baptisé »...

MADAME PST. — Dame! comment dirais-je?

MANUEL. — Oui, comment?

MADAME PST. — Enfin, dès que j'approche Salomon ou ma pince, c'est des cris : « Madame Pst, les avez-vous bien flambés? Vous savez que vous pourriez me communiquer le tétanos. — Soyez tranquille, princesse (lui réponds-je), je ne vais jamais jusqu'à l'os. » *(Manuel rit complaisamment.)* Mais ce n'est pas une plaisanterie.

MANUEL. — Ah?... *(Un temps.)* Et... la jeune princesse Hedwige?

MADAME PST. — Phu-u-u-u-u-u!

MANUEL. — Mais encore?

MADAME PST. — Ah! elle a... du sang.

MANUEL. — Galette?

MADAME PST. — Pension. Pas s'y fier. Révolution toujours possible.

MANUEL. — Comme chez nous. *(Silence. Sourire mystérieux.)*

MADAME PST, *passant la pommade.* — Vous le savez aussi bien que moi, qu'elle a du sang.

MANUEL, *innocent.* — Je sais?...

MADAME PST. — Le sabre.

MANUEL. — Quel sabre?

MADAME PST. — Le sabre de l'archiduc... On a lu son *Daily Snob* ce matin.

MANUEL. — Il y a un écho dans l'édition française du *Daily Snob!*

MADAME PST. — Tenez... Ah! non, vous n'avez pas les mains libres... Quand je serai partie... Je l'ai fini, je vous le laisse.

MANUEL. — Ah! il y a un écho... *(Soudain.)* Alors... Alors, puisque vous êtes au courant, madame Pst, vous devez comprendre ma perplexité. Que faire? Avant tout, je veux me comporter en gentilhomme, en caballero. Je m'appelle Don Manuel Arequipa. Mais je ne veux pas non plus faire une gaffe...

MADAME PST. — Tiens!

DOMINGO. — Le coiffeur de monsieur il est là, tu sais.

MADAME PST, *se levant.* — J'ai terminé. *(Elle examine à la loupe les dix doigts de Manuel, puis elle soupire.)* J'ai terminé.

MANUEL, *toujours la galanterie même.* — Merci beaucoup, madame Pst. Sur la note de maman, n'est-ce pas? A bientôt.

(Départ de Mme Pst. Entrée du coiffeur. Installation. Manuel s'absorbe dans la lecture du Daily Snob.)

LOUIS *(c'est le coiffeur, naturellement).* — Les cheveux?

MANUEL, *sans lever les yeux.* — Pas aujourd'hui. La barbe.

LOUIS. — Ah?? *(Il regarde en clignant les joues de Manuel, qui sont parfaitement glabres. Néanmoins il se met en devoir de les*

raser. Le cuir. Savon.) Monsieur le comte *(? — sic.)* lit le *Daily Snob?*

MANUEL, *impassible.* — Oui.

LOUIS, *malin (peine perdue).* — Monsieur le comte connaît le prince Miezko de Kolomea?

MANUEL. — Oui.

LOUIS. — C'est aussi un de mes clients.

MANUEL. — Ah!

LOUIS. — Une barbe pleine de difficultés.

MANUEL. — Tiens!

LOUIS, *après avoir pris un temps.* — Monsieur le comte est peut-être allé à la fête que donnait hier soir Mme la princesse de Kolomea en l'honneur de l'archiduc Conrad?

MANUEL. — Oui. *(Silence.)*

LOUIS, *lui présentant une glace.* — Si monsieur le comte veut regarder.

MANUEL, *qui ne demande pas mieux.* — Bien. Oh! très bien... Merci... A demain, même heure... Sur la note de papa. *(Il passe dans le cabinet de toilette et le coiffeur se retire, piqué. — Il revient. A Domingo.)* As-tu vu comme cet animal voulait me tirer les vers du nez? Pour qui me prend-il? Je ne raconte pas mes bonnes fortunes à mon coiffeur!... Je veux avant tout me conduire en gentilhomme... *(Le pantalon, joli ton, un peu trop verdâtre)* en caballero... *(Cravate mousse, perle légèrement rosée — un cadeau. Puis le gilet, le veston, très long, taille fine, ample jupe.)* Midi? Je pense que je peux descendre chez maman. *(Il y va.)*

Dona Hortensia Arequipa occupe la chambre de parade, au premier étage de l'hôtel. Son lit est une chose extraordinaire. Il a figuré à l'Exposition universelle de San-Miguel, et tout autre que don Luis Arequipa l'y eût laissé. Il est sculpté avec une telle indiscrétion qu'il n'a plus forme de lit. Ce n'est pas un meuble, c'est un groupe : une ronde de damnés autour d'un sommier et d'un matelas, et tellement enchevêtrés que, si on n'avait rien de mieux à faire, par exemple en cas d'insomnie, on pourrait s'amuser à chercher les attributions respectives des diverses jambes et des divers bras.

La couverture est une peau de chèvre du Thibet blanche, qui pour l'instant pend et traîne sur l'une des descentes de lit, qui sont des peaux d'ours blancs. Le reste du tapis est moquette au mètre. Le bureau est Empire, la chaise longue en deux pièces Louis XV, les fauteuils Louis XVI, et les chaises Belloir, rouge et or, oubliées là sans doute après la dernière soirée. Au mur, estampes en couleur, du dix-huitième, qui ressemblent — mais pourquoi? — à des illustrations de Christmas Numbers.

Dona Hortensia, vêtue d'un ample peignoir flottant, se fait coiffer devant une toilette-duchesse installée au beau milieu de sa chambre quoiqu'il y ait, à côté, un vaste cabinet.

Manuel, *avec simplicité.* — Bonjour, maman chérie, adorable, si belle et idolâtrée.

Dona Hortensia, *de même.* — Bonjour, Manuelito, mon cœur, mon âme. Avez-vous bien dormi?

Manuel. — Pas mal, et vous?

Dona Hortensia. — Très bien, merci.

Manuel. — Alors *(à la parisienne),* bon pied, bon œil? Le regard clair? Les idées nettes?

Dona Hortensia. — Oui, mon cœur.

Manuel. — Tant mieux, parce que je veux recourir à la grande expérience de ma chère mignonne petite maman adorée.

Dona Hortensia, *avec décision.* — Vous savez,

Manuelito, que je me jetterais au feu pour vous. *(Elle s'interrompt pour injurier en espagnol sa femme de chambre qui, la prenant au mot sans doute, vient de la brûler — fort légèrement — avec le fer à onduler.)*

MANUEL, *enchaînant.* — Il s'agit, comme bien vous pensez, de l'aventure de cette nuit, du sabre.

DONA HORTENSIA. — Vous appelez cela un sabre, mon cœur? Moi, j'appelerais plutôt ce sabre un mouchoir.

MANUEL, *éclatant de rire.* — Oh! chère mignonne petite maman, comme vous êtes drôle! Comme vous avez de l'esprit! *(Doña Hortensia en convient : elle rit avec complaisance. — Manuel reprend son sérieux.)* Justement parce que ce sabre est un mouchoir, je me demande ce que je dois faire, ou plutôt je le demande à ma mère adorée... Pour m'exprimer avec décence, ce sabre doit-il être le plus beau jour de ma vie? Ou bien dois-je faire celui qui n'y voit goutte? Ou encore celui... qui n'y voit que d'un œil? Vous comprenez?...

DONA HORTENSIA. — Oui.

MANUEL. — Avant tout, je veux me conduire en gentilhomme, en caballero.

DONA HORTENSIA, *fièrement.* — Certes!

MANUEL. — Alors, je vous demande : la princesse Hedwige est-elle une de ces jeunes filles avec lesquelles on peut s'amuser un brin? Est-elle un parti?

DONA HORTENSIA, *bondissant, — toutefois sans bouger : elle craint le fer.* — Qu'est-ce que vous dites?

MANUEL. — Il me semble que je parle clairement. Je vous demande si je dois profiter de la toquade que j'ai inspirée à la princesse Hedwige et solliciter sa main?

DONA HORTENSIA, *dans un accès de fièvre chaude.* — Y pensez-vous, Manuel! Mon fils! Mon enfant! A peine votre dix-neuvième année accomplie! Vous marier! Une femme, une autre femme oserait vous ravir à votre mère! *(Elle prend l'attitude bien connue de la tigresse qui ne tolérera sous aucun prétexte qu'on lui arrache son petit.)*

MANUEL, *tragique.* — Ma mère! Au nom du ciel! Maman! Mon cœur! Nulle femme après vous ne comptera jamais pour votre Manuelito... Mais de grâce, songez-y, cela mérite considération.

DONA HORTENSIA, *très calme.* — Évidemment... Eh bien, mon cœur, ne me demandez pas conseil : je serais trop partiale. Adressez-vous à votre père. Il est l'honneur même. Vous le trouverez dans son cabinet. Je n'en finis pas d'être prête, voici l'heure du déjeuner, et nous avons votre sœur et votre beau-frère de Casal.

MANUEL. — A tout à l'heure, ma mère adorée.

DONA HORTENSIA. — A tout à l'heure, mon bien-aimé fils.

Le cabinet de DON LUIS AREQUIPA est au rez-de-chaussée. Les murs sont garnis de haut en bas de bibliothèques en ébène à incrustations d'ivoire. Triste! Mais, pour égayer ce décor funèbre, DON LUIS,

qui se vante d'avoir l'âme d'un Américain du Nord, y a réuni tous les accessoires du business-man : immense bureau à cylindre en acajou clair, machine à écrire, téléphone perfectionné.

Don Luis Arequipa, grand, mince, beau, redingote, barbe noire, va et vient comme Napoléon quand il dictait ses dépêches. Don Luis ne dicte pas; mais, à tout hasard, miss Flossie, l'institutrice de Beatriz Arequipa, et qui fait aussi fonction de dactylographe, s'est placée devant la machine à écrire : elle attend le commandement.

Beatriz Arequipa, qui ne quitte pas sa miss, est là bien qu'elle n'y ait rien à faire. C'est la plus jeune des Arequipa : treize ans (ne pas oublier que la mère s'est mariée à quatorze). Elle est dorée comme un fruit, la bouche ardente, des yeux de langueur et de malice, si étroits, presque clos, mais si longs! Sa sœur, Cristina de Casal de Montferrat, qui vient d'arriver, lui ressemble à s'y tromper, et n'a guère plus d'éclat ni de maturité, à dix-huit ans. Le duc de Casal fait contraste, blond, mince, pas très grand, la moustache fine, l'œil plissé; beaucoup de chic — un peu suranné : il le veut ainsi, pour rappeler le père.

Manuel tombe au milieu d'une grande conversation. On ne l'interrompt pas pour lui. Poignées de main distraites.

Don Luis, *parler bref, accent légèrement anglais.* — L'Istegui, cet admirable fleuve qui arrose de part en part la république de San-Miguel et se jette dans le Pacifique, établirait entre les deux océans une communication naturelle bien préférable au canal de Panama, s'il était seulement navigable et si on le raccordait à l'Atlantique. J'y creuse un chenal, je le raccorde, et San-Miguel devient le plus grand marché du Nouveau-Monde, — à une condition, c'est que le président Espeluznante, mon ennemi personnel, soit renversé et que je le remplace. Je ne me déroberai pas à ce devoir patriotique, et, pour commencer, je vais livrer mon pays à la grande ré-

publique sœur, qui d'ailleurs ne laisserait pas ouvrir au commerce le canal de San-Miguel sans mettre aussitôt la main dessus.

MANUEL. — Qu'est-ce que vous appelez « la grande république sœur », mon cher papa?

DON LUIS. — États-Unis, *of course. (Au duc de Casal.)* Mon cher Victor, n'ayez plus d'inquiétude. Dès que j'aurai livré mon pays à nos frères du Nord, l'embargo mis sur mes immenses biens sera levé, je vous paierai les arrérages qui vous sont dus et je réglerai les comptes de mes domestiques.

CASAL. — J'espère que vous commencerez par moi.

DON LUIS, *qui n'a pas le sens de l'ironie.* — Sans doute. Peut-être même vous ferai-je alors la surprise de verser le capital de la dot.

CASAL. — Fichtre! Ce sera une fameuse surprise en effet.

CRISTINA, *avec reproche.* — Victor...

CASAL. — Mais en attendant? Car enfin vous parlez de faire une révolution et de creuser un canal : ce ne sera pas pour demain matin. Il faut du temps.

DON LUIS. — Oui.

CASAL. — Et de l'argent.

DON LUIS. — Oui, énormément!

CASAL. — En avez-vous seulement un peu?

DON LUIS. — Dieu y pourvoira.

MANUEL, *enthousiasmé.* — Mon père, comme je vous

admire! Je veux être digne de vous. En toute circonstance je veux me conduire comme un gentilhomme, un caballero, un Arequipa. C'est pourquoi je suis venu...

DON LUIS. — Est-ce que nous n'allons pas bientôt déjeuner?

MANUEL. — Maman, que je viens de quitter, était presque prête. C'est elle qui m'a engagé à venir vous demander conseil.

DON LUIS. — A quel propos?

MANUEL. — Eh bien, à propos du sabre d'hier soir.

DON LUIS. — Quel sabre?

MANUEL, *vexé.* — Il paraît que vous étiez dans votre canal! Vous n'avez rien vu?

DON LUIS, *fièrement.* — Rien. Celui qui a une grande idée est aveugle et sourd.

MANUEL. — Je m'en aperçois. Je suis sûr que Victor...

CASAL. — Oui... La petite princesse a fait des avances à Manuel qu'elle voyait pour la première fois, et elle lui a donné le sabre d'honneur qui était destiné à l'archiduc Conrad.

DON LUIS, *dressant l'oreille.* — Ah! Ah!

MANUEL. — Vous sentez? Ma situation est délicate. Je veux agir en caballero. Que faire?

DON LUIS, *indigné.* — Avez-vous besoin qu'on vous le dise? Et c'est à moi que vous osez demander...

MANUEL. — Je l'ai bien demandé tout à l'heure

à maman, qui n'a pas trouvé la question si extraordinaire.

CASAL. — Moi non plus, et j'engage Manuel à ne pas se laisser refaire. Hedwige est un chopin flatteur, mais... rien de plus que chopin.

CRISTINA. — Je serais heureuse de l'avoir pour belle-sœur.

CASAL. — En passant. On promettra une dot superbe. Mais nous savons mieux que personne qu'entre la coupe et les lèvres...

DON LUIS, *avec la morgue espagnole.* — Je ne sais pas si c'est pour moi que vous parlez de cette coupe et de ces lèvres...

MANUEL, *à Casal.* — Mme Pst est du même avis que vous.

CASAL, *riant.* — Il a consulté la manucure!

MANUEL. — Avant tout je veux me conduire en caballero.

(Soudain, on entend la jeune Beatriz rire aux éclats.)

DON LUIS. — Eh bien, Beatriz, qu'est-ce qui vous prend?

BEATRIZ, *pâmant.* — J'explique à Miss Flossie, qui ne comprenait pas... Ah! Ah! C'est trop drôle!... Manuel... Tu penses... tu penses sérieusement à épouser Hedwige parce que... parce qu'elle t'a donné le sabre de l'archiduc... Eh bien, si tu débutes comme ça à Paris, tu iras loin!... Tu te marieras souvent... *(Et elle continue d'expliquer entre haut et bas à Miss Flossie la naïveté de son frère, qu'il ne doit pas épouser la princesse*

Hedwige, mais de quelle façon équivalente ou à peu près il doit se comporter avec elle.)

MISS FLOSSIE, *très rouge et délicieusement scandalisée.* — Oh!... Oh! Bietriss... Oh! dear, dear... Don't... Oh! dear me!... Won't you?... Oh!... *(Et dans son émotion elle frappe à coups redoublés sur les touches de la machine à écrire, qui imprime d'étranges onomatopées.)*

LE MAITRE D'HOTEL, *paraissant.* — Madame est servie.

DONA HORTENSIA, *entrant, vite, en peignoir.* — Je vous demande pardon... je vous aurais fait attendre éternellement...

MANUEL. — Vous êtes belle comme la mère de Dieu, ma maman chérie idolâtrée.

DONA HORTENSIA, *avec exaltation.* — Oui, je suis la mère d'un dieu, puisque vous êtes mon fils. *(On passe à table.)*

III

TOUTE UNE SAINTE JOURNÉE

L'avenue des Champs-Élysées (toute description est superflue).

Onze heures trois quarts. Il fait beau. Du côté nord, promeneurs nombreux, qui montent vers l'Arc. Il ne faudrait pas leur demander son chemin en français. Femmes, jeunes filles, toutes d'une beauté éclatante. Ramage bruyant. Plumage voyant. Échappées d'une volière. Et des enfants, attifés comme des oiseaux de paradis. — Quelques « boys » anglais.

Manuel Arequipa fait sa promenade matinale. Il lance un complet-veston, dont l'originalité est que le veston a l'air d'une redingote. Ce complet est d'un gris ardoise tirant sur le vert, infiniment doux, avec des raies qui alternent, d'un bleu verdâtre et d'un vert bleuâtre, le tout très fondu. Souliers jaunes. Chapeau San-Miguel (supérieur au panama, d'ailleurs identique). Cravate vert-bouteille à fine rayure bleue ; épingle : un péridot ancien — cadeau... toujours ! — de même, la canne de bois de rose. Fâcheuse, la canne : la béquille, sculptée, représente un pied nu.

Tout le vert imprudent de ce costume accuse un peu trop ce que le teint de Manuel a déjà d'olivâtre. A moins qu'il ne l'ait fait exprès pour « assortir » ? Quel raffinement ! — Les gants à la main (chamois). — J'oubliais la chemise ! Batiste, semée de palmes style empire vertes.

A la hauteur de la rue Lincoln, rencontre du prince Miezko de Kolomea (complet bleu-marine, veston croisé, cravate bleu de roi, une

perle — panama). MIEZKO sourit, et rougit : il rougit de partout, visage, cou, nuque et, entre les pâles cheveux, cuir chevelu.

MANUEL. — Ah! bien, par exemple, en voilà une chance! Tous les matins, alors!

MIEZKO *(Nouveau coup de soleil).* — Oui... Tous les matins... C'est bien naturel... Où aller? *(Cependant, Manuel, qui connaît par expérience les poignées de main du prince Miezko, dispose vivement ses bagues de manière à subir l'inévitable épreuve sans trop de souffrance. Il se décide enfin à présenter sa droite, et il pousse le soupir résigné de celui qui va sur le terrain parce qu'il ne peut pas faire autrement. Miezko empoigne cette droite et, cordialement, la broie. Manuel jette un cri affreux.)* Qu'avez-vous donc, mon cher ami?

MANUEL. — Ah! Sainte Mère de Dieu!... Vous m'avez fait mal!...

MIEZKO. — Quelle brute je suis!... Mais vous n'allez pas défaillir, j'espère? Vous devenez vert, mon cher ami!

MANUEL. — C'est peut-être mon costume. Comment le trouvez-vous?

MIEZKO. — Ravissant! Ach! Que je voudrais donc avoir votre goût!... Là... vous êtes mieux? Cette main... *(Il la tient toujours, cette main, mais avec d'infinies précautions.)* Cette main en réchappera?... Oh! mais quelle splendeur, mon cher! — Est-ce donc Mme Pst qui vous fait déjà des ongles si brillants?

MANUEL, *d'une voix mal assurée.* — Je vais probablement renoncer à ses services... Ma sœur Beatriz m'a donné d'une poudre qui vient de Bruxelles... On

s'en frotte une seule fois par jour... et on peut ensuite se laver les mains tant qu'on veut : rien ne saurait plus ternir les ongles jusques au lendemain matin.

MIEZKO. — C'est une bénédiction!

MANUEL. — Je vous ferai connaître l'adresse... La princesse se porte bien?... Et mademoiselle votre sœur?

MIEZKO, *négligemment.* — Très bien, merci.

MANUEL. — Vous leur avez présenté mes hommages? Vous leur avez bien dit que, depuis huit jours, nous nous rencontrons tous les matins?

MIEZKO, *rougissant.* — Ach! Paris est si petit, mon cher! Depuis le rond-point des Champs-Élysées jusqu'à la porte du Bois, à peine si l'on peut se dégourdir les jambes.

MANUEL. — Il y a aussi les boulevards.

MIEZKO. — C'est le vieux Paris. Quant à l'autre côté de l'eau, je n'y serais peut-être jamais allé, mais j'y demeure. Ach! ce faubourg Saint-Germain, quelle tristesse! Mais je suis obligé d'y demeurer.

MANUEL. — Pourquoi?

MIEZKO. — A cause de mon auguste origine. *(Ils cheminent côte à côte. La conversation languit. Miezko cherche des idées. Les veines de son front se gonflent. Enfin, il accouche.)* C'est comme pour tuer le temps. Que faire toute une sainte journée? Car on ne peut être toujours dans le bain! Croiriez-vous? J'envie parfois ceux qui travaillent.

MANUEL, *étonné.* — Vraiment?

MIEZKO. — Vraiment!... J'ai un ami... Je vous ferai connaître... *(Il rougit.)* Serge Alexeiévitch Olesnicky, attaché à l'ambassade russe. Charmant garçon! Et si bien pensant! Il déteste la France, mon cher, et s'exprime avec un tel dégoût! Il crache sur elle, mon cher, en propres termes. Donc, je l'envie, lui, si occupé. Croiriez-vous? Ce sont chaque jour des trois lettres, des quatre lettres à écrire. Et le souci des affaires mondiales!

MANUEL. — Est-ce que vous ne faites pas un peu d'automobile?

MIEZKO, *rougissant.* — Ciel! non... depuis mon accident...

MANUEL. — Ah! vous avez eu un accident?

MIEZKO. — N'avez-vous pas entendu dire? Terrible, mon cher! J'ai tué le mécanicien.

MANUEL. — C'était donc vous qui conduisiez?

MIEZKO. — Non!... Alors je ne l'aurais pas tué... Mais pensez, mon cher, cette brute laisse trois fois de suite péter le pneumatique! Alors j'ai levé le poing. Je l'ai tué. Je suis tellement fort! Ensuite, j'ai soulevé l'automobile... quarante chevaux... et je l'ai poussée dans le fossé. J'ai bien regretté.

MANUEL, *effaré.* — Certes!

MIEZKO. — Une si belle voiture! J'ai regretté aussi pour le mécanicien. Mais il faut se faire une raison. D'ailleurs, je ne suis pas responsable.

MANUEL. — Ah?

MIEZKO. — Non : j'ai hérité. Mon père avait de telles colères! Il a voulu tuer maman plus de cent fois.

MANUEL. — Mon cher prince, il est midi et demi... *(Furtivement, il fait glisser ses bagues dans les poches de son veston.)*

MIEZKO, *désolé.* — Oh! vous ne devez pas me quitter, mon cher! Oubliez-vous donc déjà ce que vous m'avez promis? Que si, une fois de plus, nous nous rencontrions par le plus grand des hasards, vous déjeuneriez avec moi, et vous passeriez avec moi toute la sainte journée.

MANUEL. — Je veux bien... Vous êtes bien aimable... Mais si maman s'inquiète, après ça?

MIEZKO. — Donc, vous lui téléphonerez, mon cher ami!

MANUEL. — C'est juste.

MIEZKO. — Je connais de si bons endroits pour déjeuner, en ce quartier-ci! Nous seuls connaissons bien Paris, le natifs ne connaissent rien.

MANUEL. — Je me laisse conduire par vous comme un petit chien par son aveugle.

MIEZKO, *riant après une très longue réflexion.* — Ah! Ah! Ah!

Tout en devisant, ils ont quitté l'avenue, tourné à gauche, et ils redescendent par les petites rues transversales. Les voilà devant la porte d'un hôtel du quartier Marbeuf. MIEZKO pousse devant lui MANUEL dans une salle à manger de dimensions médiocres, avec une grande verrière sur la rue, dont les vitraux sont si fortement colorés qu'on

n'y verrait goutte si tous les lustres de cuivre rouge à tortillons « modern style » n'étaient allumés.

Petites tables : sur chacune, choix de condiments anglais, petit vase, petit bouquet et deux bougies électriques.

Personne, à ces petites tables, sauf, là-bas, une famille américaine : le jeune couple et trois enfants, qui font un tintamarre affreux.

Courant d'air, indiquant que ce lieu est particulièrement fréquenté par des Anglo-Saxons.

MIEZKO, *épanoui.* — Que dites-vous, mon cher, de cet endroit?

MANUEL. — Charmant... *(Il pâlit.)* Si... si ça vous était égal, j'aimerais mieux aller autre part.

MIEZKO. — Certes, mon cher!... Mais qu'avez-vous?

MANUEL. — J'ai... Vous voyez les gens qui déjeunent là?... j'ai horreur des enfants... surtout ces enfants de l'Amérique du Nord qui sont si mal élevés... *(Détournant les yeux avec dégoût.)* Oh! le sale petit garçon!... On vient de leur servir une omelette aux tomates... Il prend de la moutarde au bout de son couteau et il l'étale sur son omelette comme sur une tartine... *(Nausée.)*

MIEZKO. — Fuyons, mon cher!... Êtes-vous si dégoûté?... Au fait, moi aussi... Permettez seulement que je prenne un porto afin de laisser une indemnité. Vous prendrez également?

MANUEL. — Non, merci.

MIEZKO se fait servir un porto blanc, l'avale d'un trait, paie. — Ils sortent.

MIEZKO. — Quelques pas à faire. Je connais un autre hôtel, si recommandable, tout près de l'Étoile.

L'Avenue. Ils montent péniblement. Rien à se dire. Soupir de soulagement quand ils arrivent devant le grill-room de l'hôtel Fiat.

Ils entrent.

Modern-style. Fleurs de rêve au plafond. Mobilier de bois clair. Des tables qui ont tant de pieds qn'on ne sait plus où mettre les siens.

Pièces de viande froide.

Au fond le grill.

Convives nombreux de tous pays — de la classe des gens qui paient une chambre cinq louis sans sourciller. Conversations particulières coupées de très longs silences. Murmure de tour de Babel bien tenue.

MANUEL. — On sera très bien ici.

MIEZKO, *satisfait.* — Ah!... Tenez... asseyons-nous à la dernière table, tout près du grill... Garçon, fermez toutes les fenêtres sans tenir compte des protestations, et donnez-moi le *prix-courant. (On lui remet la carte. Il la passe à Manuel.)* Commandez, mon cher.

Longue méditation.

Soudain, deux hommes en tenue de cheval font irruption, accompagnés d'un énorme chien et d'une jeune dame à cheveux jaunes qui a l'air d'une écuyère de cirque en civil.

PREMIER HOMME-CHEVAL, *au maître d'hôtel, d'une voix pour terrain de manœuvres.* — Eh bien, Charles!... La carte!... Est-ce que vous vous f..... de ma fiole! Je n'ai pas trois heures pour déjeuner.

LA DAME. — Moi, je veux du champagne.

LE CHIEN. — ... *(Il grogne.)*

DEUXIÈME HOMME-CHEVAL, *se levant aussitôt assis.* — Je vous demande pardon, je reviens. *(Et il se dirige vers la porte, après avoir fait connaître explicitement pour quel motif il doit s'échapper quelques instants. Aucune des personnes présentes n'a*

bronché, faute d'entendre le français, mais Manuel a de nouveau pâli et Miezko est devenu tout rouge.)

MANUEL, *bas.* — Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

MIEZKO. — Je suis désolé, mon cher, nous n'avons vraiment pas de chance! Ce restaurant, si convenable, est parfois envahi par des sortes de pale-freniers des environs.

(Le premier homme-cheval et la dame aux cheveux jaunes poursuivent à voix très haute un dialogue impossible à reproduire.)

MANUEL. — C'est intolérable!... Si vous preniez un porto?

MIEZKO. — J'y pensais. *(Il le commande, le boit, le paie. — Sortie.)* Nous voilà donc en panne... Non! car je connais un autre endroit, tout près d'ici, qui vous amusera certainement.

MANUEL. — Tant mieux.

Cent pas, le long d'une des avenues qui partent de l'Étoile.

Une cité.

Dans cette cité, un petit hôtel, transformé en pension de famille.

MANUEL et MIEZKO mettent eux-mêmes leurs cannes dans le tube de porcelaine et accrochent leurs chapeaux aux patères sans troubler le sommeil du chasseur, qui ronfle comme un chasseur qui a passé la nuit.

Un petit salon ouvre sur l'antichambre : mobilier de magasin de nouveautés; traces d'orgie, musique de danse sur le piano, partout des cartes.

Ils dépassent ce salon, montent un étage.

Double salon, transformé en salle à manger. Petites tables, rares convives, des « middle-classes » et de nationalité mal définie. Des hommes entre le bookmaker et l'homme du monde.

Au moment où MIEZKO et MANUEL s'installent près d'une fenêtre, la

patronne (ce mot dit tout), attablée près de la cheminée, fait accueil à une énorme femme couverte de bijoux et effroyablement fardée.

LA PATRONNE, *à cette dame.* — Bonjour, marquise.

MANUEL, *à Miezko qui vient de faire à la dame un petit signe d'amitié.* — Vous connaissez cette marquise-là?

MIEZKO. — Oui, nous sommes même un peu parents. Mais ma mère ne peut plus la recevoir à cause de ses trop mauvaises mœurs.

MANUEL, *qui ne comprend pas très bien.* — Ah?... *(Miezko se penche et explique tout bas à Manuel en quoi consistent les mauvaises mœurs de la marquise. Le teint de Manuel devient excessivement foncé : c'est sa façon de rougir.)*

Une toute jeune femme entre en coup de vent et s'assoit à la table de la patronne et de la marquise.

TOUTES DEUX, *ensemble.* — Bonjour, Coco.

MANUEL, *des yeux.* — ? ?

MIEZKO, *penché sur la table.* — ... *(Quelques mots tout bas.)*

Impossible d'entendre la réponse de MIEZKO : une petite fille, encore une Américaine du Nord, chante à tue-tête; ses parents ne lui font aucune observation.
Quand elle veut bien se taire :

LA PATRONNE, *à Coco, achevant une phrase dont le commencement s'est malheureusement perdu.* — ... mis a jouer de très bonne heure, et j'avais déjà gagné six cent douze francs quand la police est arrivée.

MANUEL, *effaré.* — Qu'est-ce qu'elle dit?

MIEZKO. — On joue ici tous les soirs. La police le sait. De temps à autre elle descend.

MANUEL, *avec décision.* — J'aime mieux m'en aller. *(Il se lève.)*

MIEZKO, *fâché.* — Bon, bon... Mais je ne prendrai pas de porto. Ici, je suis suffisamment connu. *(Il suit Manuel, et fait de nouveau, en passant un petit signe d'amitié à la marquise.)* — Il faudrait pourtant déjeuner... *(Il se frappe le front : il a une idée sans doute.)* Venez...

Une pâtisserie. Deux portes contiguës. L'une est la porte de la boutique, l'autre est la porte d'un vestibule. Escalier. Un étage. Appartement, dont toutes les pièces sont transformées en salons de restaurant.

Le décor est resté bourgeois, d'un gros luxe cinquantenaire : il y a encore plus de pâtisserie sur les murs et aux corniches qu'à l'étalage de la boutique en dessous. Les couleurs rappellent également celles des petits gâteaux glacés. Le rose saumon et le chocolat dominent. Chaque plafond est un ciel légèrement nuageux, animé d'hirondelles ou de personnages nus. Moquette cossue, rideaux amples, lustres d'or.

Peu de convives, disséminés. Femmes seules, qui ne se hasarderaient point ailleurs, lisant, pour se donner une contenance, l'édition parisienne du « Daily Snob ». Familles de touristes, intimidés comme en visite, et qui se tiennent mieux ici qu'à l'hôtel.

Enfin, des habitués : un œil expert les reconnaît pour tels du premier regard. Des hommes. Jeunes. Étrangers. De partout. Chacun déjeune à part, d'un air affairé, environné de journaux. Mais ils se connaissent. D'une table à l'autre, ils se jettent par-ci par-là un mot — en français (accents variés).

MIEZKO, *s'installant avec les façons d'un homme qui, cette fois, n'en démordra plus.* — Voyez-vous, chez ce *confiseur* on est tout à fait comme chez soi. Ces messieurs sont les jeunes secrétaires et attachés des ambassades ou légations qui pullulent dans ce quartier. Ils sont célibataires. Ils n'ont pas de famille. Et ils déjeunent ici à prix fixe pour cinq francs.

MANUEL, *méfiant.* — Ah!

MIEZKO. — Oh! je ne vous invite pas pour déjeuner à prix fixe. Nous allons demander la carte. Ce sera exactement la même chose, sauf le prix.

MANUEL. — D'ailleurs, je n'ai pas faim. Et puis, il est horriblement tard. Si vous voulez bien, je me contenterai d'œufs bacon.

MIEZKO. — Je veux bien, à condition que vous mangiez ensuite beaucoup de gâteaux. Moi, je me contenterai de hors-d'œuvre avec les gâteaux.

(On les sert. Hors-d'œuvre à la russe. La table est couverte de raviers. Tout en picorant, ils causent bas.)

MANUEL. — Mais... ce tout jeune homme... que je prenais tout d'abord pour une jeune fille... à la table là-bas... c'est un abbé!

MIEZKO. — Je vous crois! C'est Mgr Granita di Caffenero.

MANUEL. — Alors... il n'est pas du corps diplomatique, lui?

MIEZKO. — Si!

MANUEL. — Je croyais que la France...

MIEZKO. — Justement! Sa mission n'en est que plus délicate. Il fallait un homme extrêmement délié...

MANUEL. — Celui-ci me paraît bien jeune.

MIEZKO. — Et il est encore plus jeune qu'il ne paraît... Ces pays chauds! Ils sont tellement précoces, mon cher!... Vous-même, ne paraissez-vous pas cinq ou six ans de plus que moi? Et j'ai deux

ans de plus que vous!... Mgr Granita di Caffenero a exactement quinze ans et un mois. Mais il a aussi du génie. Je tiens ce détail de mon ami Serge Olesnicky.

MANUEL. — L'autre... à côté... le vieux... ce n'est pas non plus un attaché? Ce serait un bien vieil attaché...

MIEZKO. — Oh! non... Mais un si charmant homme! Si respectable!... L'ami de tous... Vrai boulevardier... Vieux Parisien digne de ce nom... Pappachrysopoulo.

MANUEL. — Ah!... il est... Grec, ce... boulevardier?

MIEZKO. — S'il vous plaît. De race. Mais il est sujet turc. Il fait même, à Paris, la police du Sultan. C'est pourquoi il rôde toujours dans ce quartier, près de l'ambassade.

MANUEL. — Ça ne doit pas être agréable à l'ambassadeur.

MIEZKO. — Eh! au contraire, mon cher ami, ils sont si bien ensemble, l'un filant l'autre.

MANUEL. — C'est curieux.

MIEZKO. — Pappachrysopoulo est condamné à mort dans son pays. Il s'est donc échappé de Constantinople. Et le Sultan, ne pouvant lui faire boire de si loin le mauvais café, l'emploie donc comme espion.

MANUEL. *(Accès soudain de familiarité, dû à un petit verre de cette fameuse eau-de-vie galicienne.)* — Mon vieux, la Tur-

quie est un patelin auquel je ne comprendrai jamais goutte. Et Dieu sait pourtant si mon propre pays est compliqué!

MIEZKO, *pour ne pas demeurer en reste.* — Tu parles aussi du mien, ma colombe!

Cet échange de gentillesses les gêne, après coup, horriblement. Ils n'ont plus rien à se dire, ils n'osent plus se regarder. Alors ils observent PAPPACHRYSOPOULO, GRANITA DI CAFFENERO, les autres...

Un homme entre, de taille moyenne, déjà grison, mais les traits fort beaux : encore un vrai miroir à... femmes, à peine terni ; enfin ce que sera MANUEL AREQUIPA dans une trentaine d'années. Il est accompagné d'une jeune personne extrêmement, mais très particulièrement belle, qu'il semble avoir tirée du paradis de Mahomet.

MANUEL. — Qui est-ce?

MIEZKO. — L'homme? Rodosto. John Rodosto, l'administrateur du Crédit Oriental.

MANUEL. — Qu'est-ce qu'il est, celui-là, Anglais ou Turc?

MIEZKO. — Grec.

MANUEL. — Et il s'appelle John!

MIEZKO. — Justement parce qu'il est Grec.

MANUEL. — Ah!

MIEZKO. — Et il n'est pas Grec seulement pour rire, mais de cœur. Il est patriote. Il s'est dévoué pendant la dernière guerre : c'est lui qui a négocié l'emprunt.

MANUEL. — Ah!... Et... la femme?... C'est sa femme?

MIEZKO. — Non, c'est son amie, Mlle Speranza, une Roumaine. Elle devrait être à la Comédie-

Française, mais elle vient seulement d'être refusée au Conservatoire. Elle a du génie. Elle arrive de tournée. Elle a joué dans toute l'Europe les pièces d'Ibsen avec son fiancé.

MANUEL. — Comment, son fiancé?

MIEZKO. — Oui, un autre.

Mlle SPERANZA et JOHN RODOSTO sont allés s'asseoir à la table de Mgr GRANITA DI CAFFENERO, qui leur offre le café comme son nom l'indique (c'est lui-même qui fait cette inepte plaisanterie). Malgré son habit et son jeune âge, le prélat semble fort empressé auprès de Mlle SPERANZA, et fort entreprenant.

Quelques instants plus tard, PAPPACHRYSOPOULO vient les rejoindre, puis un autre, un troisième — toute l'Europe. Entretien mystérieux. On dirait un congrès.

Mais tout finit par un bridge.

Le temps passe.

Soudain :

MANUEL. — Vous savez l'heure qu'il est?

MIEZKO. — Je ne veux pas le savoir.

MANUEL. — Quatre heures et demie.

MIEZKO. — Est-il possible, mon cher? Mais comme les heures fuient en votre compagnie si agréable!

MANUEL. — Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire, maintenant?

MIEZKO. — D'abord... l'addition. *(Signe au garçon. L'addition. La monnaie.)* Vous avez digéré?

MANUEL. — Je... je crois.

MIEZKO. — Alors, on pourrait aller à la pâtisserie viennoise manger des petits gâteaux : ce serait

un but. Ensuite, on irait au Ritz ou à l'Élysée-Palace, et on prendrait le thé. Ça va?

MANUEL. — Ça va. *(Sortie. — Avec effroi.)* J'espère que vous n'avez pas l'intention de faire tout ça à pied?

MIEZKO. — Non, je vais vous offrir un taxi, mon cher.

MANUEL. — Cheval nature ou cheval vapeur?... Ah! mais... est-ce que vous prenez des autos quand c'est des fiacres?

MIEZKO. — Oui, parce qu'alors je ne crains pas de tuer le mécanicien. S'il a une panne, je l'insulte seulement, et je le paie sans donner de pourboire, puis j'en prends un autre... Cependant, comme nous avons beaucoup de temps à perdre, peut-être, mon cher, vaudrait-il mieux prendre un ancien fiacre?

MANUEL. — Oui, avec un bon vieux cheval.

MIEZKO. — Et un bon vieux cocher; un vieux cocher tout blanc avec une trompette toute rouge.

Ils trouvent sans aucune difficulté ce qu'ils cherchent. Et ils s'en vont cahin-caha.
Au rond-point.

MANUEL, *pour relever la conversation.* — Cette avenue des Champs-Élysées est unique au monde.

MIEZKO. — Unique au monde, mon cher!

C'est tout jusqu'à la rue Royale. Embarras. Le bâton blanc.

MANUEL, *sans crainte de la méningite.* — La circulation des voitures est bien difficile!

MIEZKO. — Et elle devient de jour en jour plus difficile, mon cher!

Les boulevards. Trois arrêts.
Enfin, la Chaussée-d'Antin. La pâtisserie viennoise.
Gens qui goûtent, gens de langue allemande principalement.
Cependant, voici toute la famille AREQUIPA.
Cris.

MANUEL. — Maman!... Maman chérie!... Beatriz!... Cristina!...

BEATRIZ. — Manuelito!

CRISTINA. — Mon frère!

DONA HORTENSIA. — Mon fils bien-aimé!... *(Les mille bruits de la forêt vierge. Seul, Siegfried, qui entend le chant des oiseaux, pourrait les traduire. — Doña Hortensia, avec passion.)* Je vous recommande les petits bateaux de fraises... *(A Miezko.)* Bonjour, prince. Les princesses vont bien?

MIEZKO, *ennuyé de la rencontre.* — Merci... Nous ne prenons rien... Nous ne faisons que passer... Nous sommes entrés parce que nous vous avons vues dans la boutique, mais nous allons goûter chez Rumpelmeyer... Personnellement, je préfère Rumpelmeyer, parce qu'ici on se croirait à Vienne, et chez Rumpelmeyer on se croirait à Nice, et je préfère Nice.

Adieux sonores. Dans le fiacre :

MANUEL, *bâillant.* — Est-ce que réellement vous voulez aller chez ce Rumpelmeyer? Je commence

à être tout à fait abruti, moi. Si nous allions tout de suite à l'Élysée?

MIEZKO, *avec empressement.* — Mais je suis à vos ordres, mon cher! *(Au cocher.)* A l'Élysée... A l'Élysée-Palace, bien entendu, pas au palais de l'Élysée. *(Ils roulent.)*

L'Élysée-Palace.
La grande salle, à l'heure du thé.
Le Tout-Paris? Non. Mais la toute Europe. — Le monde est petit; l'Europe est encore plus petite par conséquent : on voit du premier coup les gens que l'on connaît.

MANUEL. — N'est-ce pas l'archiduchesse Marie-Adolphine, celle qui vient de filer avec un nommé Dubet?

MIEZKO. — Oui. Ils prennent le thé en compagnie de ce si aimable M. Montcuq de Pellevoisin, qui conduisait l'autre soir notre cotillon... Allons bon! voilà maman et ma sœur, et la marquise de la Prévalaye, le journaliste! Filons!

MANUEL. — Ah! non!... D'ailleurs, je serai charmé de voir la princesse Mimi... pardon, la princesse... la princesse de Kolomea pcha... pch... pchi.

MIEZKO. — N'essayez donc pas, mon cher!

MANUEL. — Enfin, je serai ravi de voir madame... la princesse mère... et la princesse Hedwige... Je ne leur ai pas présenté mes devoirs depuis le sabre... enfin depuis... *(Il va vers la table de ces dames. Miezko le suit, d'assez mauvaise grâce.)* Bonjour, princesse, j'espère que Votre Altesse se porte bien?

PRINCESSE MIMI, *indignée comme s'il l'insultait.* — Très mal, monsieur!... Ce n'est pas à vous que je poserai la même question. *(Le toisant avec dégoût.)* Quelle mine! Quelle santé! *(Elle porte la tasse à ses lèvres et se met aussitôt à pousser des cris perçants. — Au garçon qui passe.)* Misérable! Vous l'avez fait exprès! Est-ce qu'on sert du thé bouillant? Je viens de me brûler l'estomac! *(On regarde, on chuchote.)*

MIEZKO, *ennuyé.* — Maman, je vous en prie...

PRINCESSE MIMI. — Qu'est-ce que c'est? Vous avez la prétention de m'imposer silence? Jamais votre pauvre père — et il était roi! — n'a prétendu me faire taire quand je criais. Je suis la nature même : je me brûle, je crie. *(Oubliant soudain sa douleur, à Mme de la Prévalaye.)* Chère marquise, vous ne connaissez pas M. Manuel Arequipa, le fils de don Luis et de doña Hortensia Arequipa, le frère de la ravissante Beatriz et de Cristina, qui a épousé le duc de Casal. *(A Manuel.)* A propos, nous sommes un peu parents. Votre beau-frère de Casal de Montferrat était par sa mère...

MIEZKO. — Je vous en supplie, maman, fichez-nous la paix avec vos généalogies!

PRINCESSE MIMI. — L'Infante! L'Infante Elvire! Miezko, allez dire bonjour à l'Infante Elvire!

MIEZKO, *qui ne se connaît plus.* — Zut pour l'Infante!

PRINCESSE MIMI. — Faites au moins un signe au comte de la Baule qui l'accompagne... Mais, Hedwige, qu'est-ce que vous avez? Vous ne dites rien!

HEDWIGE, *sèchement.* — D'abord, il serait difficile de placer un mot quand vous parlez. Ensuite, je n'ai rien à dire, et je prends mon thé.

PRINCESSE MIMI, *à la marquise de la Prévalaye, qui prend furtivement des notes.* — De grâce, marquise, n'écrivez pas ainsi quand vous êtes avec moi! Cela me donne la migraine!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE, *rengainant son carnet.* — Là, princesse! Voilà... Vous conviendrez qu'on ne peut pas laisser passer, sans le décrire, un chapeau comme celui que porte l'Infante... Avec ses deux grandes ailes blanches, à droite et à gauche... On dirait un aéroplane.

MANUEL, *qui guettait l'occasion de se manifester.* — Très juste. *(Il rit, sans écho; mais son rire appelle sur lui l'attention de la princesse Mimi qui l'oubliait.)*

PRINCESSE MIMI. — Hedwige... Mais à quoi pensez-vous? Vous n'avez pas dit bonjour à M. Arequipa.

HEDWIGE. — Vous croyez?

MANUEL, *gêné.* — En effet... princesse...

HEDWIGE. — Bonjour.

MANUEL. — Princesse...

(Elle fait pivoter sa chaise et s'adosse à la table. Elle attire à elle une autre chaise, de la table voisine, et dit à Manuel.)

HEDWIGE. — Asseyez-vous! *(Il obéit. Tous deux se trouvent ainsi à part de la princesse, de la marquise et de Miczko.)* Alors?

MANUEL. — ?...

HEDWIGE. — Je ne vous plais pas?

MANUEL. — ! !...

HEDWIGE. — Pourquoi n'êtes-vous pas revenu me voir? Il me semble que je vous ai assez clairement fait sentir que je vous y invitais?

MANUEL. — Princesse, je...

HEDWIGE. — Quelle langue comprenez-vous donc?

MANUEL. — Princesse, l'espagnol, le français, l'anglais, l'allemand et un peu de russe...

HEDWIGE. — C'est plus qu'il n'en faut pour dire papa et maman.

MANUEL. — ... *(Il rit.)*

HEDWIGE. — Mes façons vous étonnent?

MANUEL. — Princesse, je ne me permettrais pas...

HEDWIGE. — Précisément... Je suis fille de roi : si je ne prenais pas le parti de faire les avances, qui donc oserait lever les yeux sur moi? *(Il les lève. Elle a un petit rire nerveux.)* Venez à la maison un samedi. Vous ferez à maman une visite de cinq minutes. Ensuite, vous monterez prendre le thé chez moi.

Nouveaux hurlements de la princesse MIMI, sans cause apparente. Départ de ces dames. MANUEL, ahuri, se retrouve seul avec le prince MIEZKO.

MIEZKO. — Qu'est-ce que nous faisons?

MANUEL, *consterné.* — Est-ce que... est-ce que nous faisons encore quelque chose? *(Il regarde l'heure.)*

Mon Dieu, il est six heures un quart, et je dîne avec mes parents chez madame la duchesse de la Roche-Clermault!

MIEZKO. — Oh! c'est une bénédiction! Nous dînons aussi chez madame la duchesse!

MANUEL, *banal.* — Charmé.

MIEZKO. — Si vous voulez, nous nous échapperons de bonne heure et nous irons dans toutes les boîtes de Montmartre, et puis nous souperons au *Rat mort.*

MANUEL, *séduit.* — Au *Rat mort?* Très volontiers. Adieux.

IV

LES PENSEURS

Chez Mme la duchesse DE LA ROCHE-CLERMAULT, avenue d'Iéna.

La duchesse ne se console point d'habiter un quartier où d'anciens présidents de la République ont pris leur retraite et où la tradition se trouve dépaysée, mais elle n'a pu se défaire avantageusement de cette grande halle d'hôtel, erreur, folie de son premier époux, le boïard de Bessarabie. Lorsqu'elle devint Française (ce qui était son plus ardent désir, bien qu'elle fût née Allemande), ayant suivi la princesse DE DORTMUND qui devenait reine de Bessarabie, devenue elle-même Bessarabe par son mariage avec le boïard, — lorsqu'elle devint Française en fin de compte, grâce à un enlèvement romanesque opéré par le duc DE LA ROCHE-CLERMAULT, à un divorce retentissant et à un remariage suivi d'innombrables procès, elle ne put tirer de son premier mari que cet hôtel, invendable, que le second mari, homme d'affaires avisé, se garda bien de vendre.

La décoration de l'hôtel accuse les divers patriotismes successifs de la duchesse et son patriotisme final de Française.

Ainsi, ce fumoir :

Il est d'abord turc, comme il sied à tous les fumoirs, et notamment à un fumoir où fument des personnes qui ont longtemps vécu en Orient ; mais les tapis qui habillent les divans, les tabourets polygonaux incrustés de nacre et les pots de cuivre ciselé ont fait un stage place Clichy. Les sièges sont des fauteuils Louis XV tout or et prodigieusement rocaillés de ces fauteuils Louis XV comme on en voit dans les

harems riches où on les a expédiés d'Allemagne). Ces fauteuils sont recouverts, les uns de vieilles étoffes de Lyon, les autres de soies de Brousse. Aux murs, glaces lourdement encadrées d'or; un portrait du feu duc DE LA ROCHE-CLERMAULT en lieutenant de cuirassiers du second Empire; et un portrait de la reine de Bessarabie en muse, au-dessous duquel est encadré un autographe de ladite reine, — une pensée : car c'est une reine qui pense et qui écrit.

Le dîner vient de finir. La duchesse n'accorde à ses invités mâles qu'un petit quart d'heure pour fumer. Aussi mettent-ils les bouchées doubles. Ils ne parlent guère. Ils réservent leurs idées pour le salon. MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO, qui a dîné, n'est point là : il fume auprès de ces dames, privilège inouï, son affreux cigare de quinze centimètres à tuyau de paille. Les autres se sont distribués sur les divers sièges selon de mystérieuses affinités. Ainsi PAPPACHRYSOPOULO est vautré sur le divan, et il a les jambes si courtes qu'on dirait qu'il les a croisées sous son ventre proéminent. SERGE ALEXEIÉVITCH OLESNICKY, attaché à l'ambassade de Russie, est par terre sur un seul coussin, et il semble s'être tout d'un coup pétrifié pendant qu'il dansait une de ces danses accroupies où excellent les moujiks. Le comte DE LA BAULE, grand et sec, a trouvé une chaise, et le duc DE CASAL DE MONTFERRAT un X pour duchesses, qui doit provenir de quelque garde-meuble impérial. DON LUIS AREQUIPA et MANUEL occupent deux des fauteuils Louis XV tout en or, qui cessent dès lors d'avoir l'air turco-allemand, et même Louis XV, pour prendre une physionomie sud-américaine. FRANÇOIS-XAVIER DE LA ROCHE-CLERMAULT, fils unique (heureusement) de la duchesse, est assis sur un des tabourets incrustés de nacre comme un écolier sur un banc de bois. M. MONTCUQ DE PELLEVOISIN n'est pas assis : il papillonne, comme s'il conduisait un imaginaire cotillon. Enfin le prince MIEZKO DE KOLOMEA reste debout près du fauteuil de son ami MANUEL.

MANUEL, *qui commence à le trouver collant.* — Est-ce que vous ne pourriez pas vous asseoir un peu?

MIEZKO. — Je vous importune peut-être, mon cher ami?

MANUEL. — Pas le moins du monde. Excusez-

moi. Mais c'est que je viens de m'embêter à table pendant une heure comme je ne me suis jamais embêté de ma vie.

MIEZKO. — Vous vous rattraperez au *Rat mort*.

MANUEL. — Je ne sais pas si j'irai.

MIEZKO. — Oh!

MANUEL. — Je crois que je vais être obligé de reconduire maman à la maison. De plus, je vous avoue que mademoiselle votre sœur, la princesse Hedwige, m'a fait à votre propos une espèce de scène. Elle m'a dit : « Si vous allez au *Rat mort* avec Miezko, vous aurez affaire à moi. »

MIEZKO. — Oh!

MANUEL. — Je n'ai pas envie de m'attirer des histoires... *(Bâillant.)* Dieu! que je me suis embêté! On n'a pas cessé de taper sur ce sale gouvernement. C'est donc l'usage en France?... Il ne s'agit pas de mon gouvernement, alors ça m'est égal... Et puis j'étais à côté de l'Infante Elvire, qui me remarquait pour la première fois. Elle ne m'a pas dit un seul mot, mais, dès le potage, elle a posé son pied droit sur mon pied gauche; elle appuyait si fort que j'en avais l'appétit coupé.

MIEZKO. — Il est très rare que Son Altesse Royale ne se comporte pas ainsi.

MANUEL. — Je n'ai jamais compris ce procédé. Mon escarpin gauche est perdu. Le dessus de ma chaussette est déchiré. Je ne sais comment dissi-

muler cette déchirure : tout à l'heure, M. le comte de la Baule l'a vue, et il a souri.

MIEZKO. — Il est habitué... Désirez-vous que je vous présente mon ami Serge Alexeiévitch Olesnicky?

MANUEL. — Bien volontiers.

MIEZKO, *appelant.* — Séréoje...

OLESNICKY. — Miezko?

MIEZKO. — Je vous présente mon ami M. Manuel Arequipa. *(A Manuel.)* Mon ami Serge Alexeiévitch Olesnicky.

OLESNICKY. — Charmé.

MANUEL. — Charmé. *(Ils se serrent la main. Olesnicky retourne à son coussin. C'est un Russe du type gringalet.)*

MIEZKO, *à Manuel.* — Il est intéressant, n'est-ce pas?

MANUEL. — J'en suis persuadé.

MIEZKO. — Il est le petit-fils du beau-frère divorcé de Mme Iécathérine Olesnicka, le célèbre écrivain catholique. Il est très fier de cette parenté illustre.

MANUEL. — Mais éloignée... Ah! c'est donc pour ça qu'il est si zélé catholique!

MIEZKO. — En France : en Russie il est orthodoxe.

MANUEL. — Ah?

MIEZKO. — Ça n'empêche rien. Mgr Granita di Caffenero est bien juif.

MANUEL. — Non?

MIEZKO. — D'origine. Son grand-père s'appelait Cohen. Il fut condamné à mort en 1848. Alors, il se fit capucin, ce qui l'obligea de se faire baptiser. Il devint ensuite séculier, prêcha à la cour des Tuileries, et eut, d'une dame d'honneur de l'Impératrice, un fils qui est le propre père de Mgr Granita di Caffenero.

MANUEL, *se prenant la tête.* — Mon Dieu! Mon Dieu!

Soudain, on entend des sons discordants et grinçants, comme si une très vieille porte, fermée depuis de longues années, par exemple la porte murée de Sainte-Sophie, se rouvrait. C'est PAPPACHRYSOPOULO qui tire ces sons on ne sait d'où, probablement de son ventre. Il les destine à don LUIS AREQUIPA. On perçoit quelques syllabes françaises :

— Canal de San Miguel... Votre idée géniale...

Cela se poursuit en espagnol : PAPPACHRYSOPOULO, en qualité d'Oriental, est polyglotte.
Un silence.

FRANÇOIS-XAVIER, *le rompant.* — Je crois que maman ne sera pas contente si nous tardons davantage à rentrer au salon... Hon!... Hon!... *(On s'y dispose, mollement.)*

MANUEL. — Qui donc me rappelle le jeune duc François-Xavier?... Ah! j'y suis : il ressemble à l'archiduc Conrad.

MIEZKO. — Mais non, mon cher ami! Ils ne se ressemblent pas du tout.

MANUEL. — Ils ne se ressemblent pas, si vous

voulez, mais ils ont l'air tous les deux absolument idiots.

MIEZKO. — Ciel! détrompez-vous. François-Xavier est une lumière, et je dirai presque un intellectuel. Il est vice-président de la *Société pour le relèvement intégral de la France,* dont M. Montcuq de Pellevoisin et M. de la Baule sont aussi membres.

FRANÇOIS-XAVIER, *riant sans aucun motif.* — Alors, on rentre au salon?... Hon! Hon!... On rentre? *(Résignation, mouvement.)*

MIEZKO, *poussant Manuel devant lui.* — Il paraît que François-Xavier n'est pas à proprement parler le fils du duc de la Roche-Clermault, mais plutôt du précédent, du boïard de Bessarabie. Du moins, il y a doute. Mais la duchesse, par patriotisme, ne veut pas douter qu'il soit Français. Et vraiment il mérite de l'être : il se donne tant de mal pour sauver le malheureux pays qui n'est peut-être pas le sien!

Le salon. Immense. Communiquant à un jardin d'hiver. Trois portes-fenêtres cintrées, qui ouvrent sur une terrasse à l'angle de l'avenue d'Iéna et d'une rue.

Pour peupler cette immensité, des statues, comme chez M. Chauchard, au Bois.

Les meubles pour s'asseoir sont Louis XVI (Beauvais). La profusion de bibelots partout exposés sur les tables, dans les vitrines, rappelle ces horribles étalages de cadeaux offerts aux souverains pour leurs jubilés.

Sept dames sont assises autour de la cheminée (outre Mgr GRANITA DI CAFFENERO).

La duchesse DE LA ROCHE-CLERMAULT, dont le buste est si développé en hauteur qu'elle est plus grande assise que debout. Elle a ces traits accusés, ces os saillants, ce nez fort et cette voix désagréable qui sont signes de race.

La princesse MIMI DE KOLOMEA et sa fille HEDWIGE.
Doña HORTENSIA AREQUIPA et la duchesse DE CASAL DE MONTFERRAT, sa fille aînée.
L'Infante ELVIRE.
La marquise DE LA PRÉVALAYE (du « Daily Snob »).
Toutes ces dames en grand équipage et empanachées comme des corbillards.
Les hommes rentrent sans faire sensation. La conversation continue.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Nous n'attendons qu'un signe. *(A Mgr Granita di Caffenero, qui ne semble attacher à cette parole aucune importance.)* Monseigneur...

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. — Sans doute, madame la duchesse. *(Il regarde avec dépit l'Infante Elvire, qui ne le regarde plus depuis qu'elle a vu Manuel Arequipa.)*

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Mais ce signe, qu'on nous le fasse! Il n'est que temps. La France, au dernier degré de l'anarchie et de la corruption...

L'INFANTE, *à La Baule qui vient s'asseoir près d'elle.* — Ah! vous voilà! Ce petit Arequipa est charmant. L'avez-vous fait causer un peu au fumoir? Il paraît l'intelligence même.

LA BAULE. — Vous exagérez.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT, *très haut, pour dominer les conversations particulières.* — La France, au dernier degré de l'anarchie et de la corruption...

OLESNICKY, *ricanant comme un allié.* — *Finis Franciæ!*

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT, *sévè*

rement. — Non, monsieur, la France ne peut pas finir. *(A Granita.)* Dites-le, Monseigneur!

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO, *en sursaut.* — Elle ne peut pas finir, évidemment!... Je suis bien de votre avis, madame la duchesse. Je ne désespère pas de votre beau pays.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT, *pénétrée.* — Merci! Quelle joie de vous entendre parler ainsi, Monseigneur!

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. — Nous aimons toujours la France malgré ses fautes. Nous l'aimons tendrement. Elle est toujours la fille aînée.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Ah!...

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. — Et puis, elle n'est pas seule au monde. Autour d'elle, il y a l'Europe, qui existe. L'Europe est soucieuse de son hygiène, si j'ose m'exprimer ainsi : et, si la France fait trop de bêtises, on la bridera.

OLESNICKY, *Parisien.* — Nous sommes là pour un coup.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Une sainte alliance se formera pour nous ramener, s'il est nécessaire, par force dans la bonne voie. *(A Granita, toujours distrait.)* Monseigneur...

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO, *vivement.* — C'est bien ce que je dis, madame la duchesse, c'est bien ce que je dis.

Cris inarticulés. C'est PAPPACHRYSOPOULO.

PAPPACHRYSOPOULO. — La France!... La vraie France?... (*sic.*)

PRINCESSE MIMI, *éclatant de la façon la plus imprévue.* — Moi, je dis qu'il faut en finir avec ces misérables qui ne respectent rien et qui ont lâchement assassiné le Roi. Vous verrez où ils nous conduiront, vous verrez!

On la calme. La conversation devient générale.

L'INFANTE, *à La Baule.* — La Baule, ce petit Arequipa a la plus jolie tête que j'aie jamais vue.

LA BAULE. — Contenez-vous, madame, je vous en prie. On va remarquer Votre Altesse Royale.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — François-Xavier, n'est-ce pas justement sur ce sujet d'une sainte alliance que vous devez faire mardi votre conférence à la *Société pour le relèvement intégral de la France ?*

FRANÇOIS-XAVIER. — Non, maman, ça n'a aucun rapport... Hon!... Hon!... Et puis... ça n'est pas une conférence, puisque nous sommes deux.

PRINCESSE MIMI, *vivement intéressée.* — Vous êtes deux?

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui, princesse... C'est tout de même une conférence, mais elle est dialoguée... Je ne dis pas qu'elle est contradictoire... Hon!... Hon!... puisque mon interlocuteur dit tou-

jours la même chose que moi... Mais c'est une conférence... hon! hon!... dialoguée.

La duchesse de la Roche-Clermault. — Qui vous donnera la réplique, François-Xavier? *(Elle le sait parfaitement.)*

François-Xavier. — C'est Montcuq... pardon... c'est M. de Pellevoisin.

Tous, *par politesse.* — Ah!...

Princesse Mimi, *avec feu.* — Ce sera ravissant!

La duchesse de la Roche-Clermault. — Oui... François-Xavier, si vous nous donniez l'étrenne de votre conférence dialoguée? Quelque chose comme une répétition générale — mais puis-je hasarder cette comparaison?

Tous. — Ah!...

François-Xavier. — Volontiers, maman.

M. de Pellevoisin, *crevant de vanité.* — Comment, madame la duchesse, vous souhaitez?... Je suis confus... Bien volontiers.

Mouvement des chaises. François-Xavier transporte lui-même une énorme table, sur laquelle il se trouve que, par miracle, deux verres d'eau sont placés. Les deux conférenciers s'assoient côte à côte.

Hedwige, *à Manuel.* — Ils vont dire leur fable. Si on s'en allait?

Manuel. — Où ça, princesse?

Hedwige. — Dans le jardin d'hiver.

Manuel. — Il ne semble guère éclairé.

Hedwige. — Justement.

MANUEL. — Et puis, ça ferait peut-être mauvais effet.

HEDWIGE. — Enfin, vous ne voulez pas?

MANUEL. — Si, je veux bien, mais pas tout de suite.

MIEZKO, *survenant.* — C'est peut-être le moment, mon cher ami, d'aller au *Rat mort?*

MANUEL, *qui ne sait plus auquel entendre.* — Ah! non!

L'INFANTE, *à La Baule.* — Où mettez-vous ma chaise? Vous pourriez bien me rendre le service de la placer près de ce jeune Arequipa!

LA BAULE. — Non, madame! Je ne peux vraiment pas aller jusque-là.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT, *donnant de petits coups d'éventail sur la cheminée pour réclamer le silence.* — Eh bien? *(On se tait.)*

FRANÇOIS-XAVIER. — Les trois coups?

M. DE PELLEVOISIN. — *Play?*

FRANÇOIS-XAVIER. — *Go! (Il attaque, brusquement.)* Bonjour, père Bonhomme... *(Stupeur. S'interrompant.)* Il faut vous dire que M. de Pellevoisin représente le paysan français, le vrai paysan français, Jacques Bonhomme.

DONA HORTENSIA AREQUIPA. — Est-ce qu'il sera costumé, ou en habit? *(On rit.)*

M. DE PELLEVOISIN. — Il n'y a pas de quoi rire. Cette question n'est pas encore résolue.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. —

Pas de commentaires. Ils sont inutiles. Tout le monde a compris votre ingénieuse fiction... François-Xavier!

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui, maman... *(A M. de Pellevoisin, avec rondeur.)* Bonjour, père Bonhomme. Et... ça va?

M. DE PELLEVOISIN, *accent paysan.* — Mais oui, ça va. Ça boulotte, m'sieur le marquis. *(S'interrompant.)* Ah! il faut vous dire que François-Xavier...

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT, *impatientée.* — Nous comprenons, allez donc!

FRANÇOIS-XAVIER. — Et la mère Bonhomme?

M. DE PELLEVOISIN. — A s' maintient, m'sieur l' marquis, a s' maintient.

LA BAULE est pris d'un fou rire, que, malgré tous ses efforts, il n'arrive pas à réprimer. Il est obligé de sortir, sous le feu des regards de la duchesse.

FRANÇOIS-XAVIER. — Et votre petit Jacquot?

M. DE PELLEVOISIN. — Y va su ses onze ans, m'sieur le marquis.

FRANÇOIS-XAVIER. — Ah! Ah!... M'est donc avis que vous allez bientôt lui faire faire sa première communion?

M. DE PELLEVOISIN. — Point.

FRANÇOIS-XAVIER. — Qu'est-ce que vous dites?

M. DE PELLEVOISIN. — Je dis : point.

FRANÇOIS-XAVIER. — Vous ne ferez point faire à Jacquot sa première communion?

M. DE PELLEVOISIN. — J' voudrions ben, m'sieur l' marquis, mais j' pouvions point, pasque not' église, all' est fermée.

FRANÇOIS-XAVIER, *tragique.* — Et le cimetière, père Bonhomme? Le cimetière qui est autour de l'église, est-il fermé, aussi?

M. DE PELLEVOISIN. — Non, m'sieur le marquis, pour sûr.

FRANÇOIS-XAVIER, *avec éloquence.* — Non, il n'est pas fermé, le cimetière. Et d'ailleurs, s'il était fermé, qu'importe? C'est en nous que nos morts reposent. Que dis-je? C'est en nous qu'ils survivent et qu'ils agissent. « L'humanité, a dit Auguste Comte, se compose de plus de morts que de vivants. » Profonde, sublime parole, que vous ne sauriez comprendre avec votre faible intelligence, père Bonhomme, mais que vous sentez, je n'en doute point, avec votre sensibilité... sensibilité... sensibilité... Car... (oui, c'est ça...) car, quelle que soit la distance qui nous sépare, nous sommes Français tous les deux. Mon pays est votre pays, ma tradition est votre tradition. Eh bien, moi qui vous parle, Bonhomme... moi qui... je vous... je vous le dis...

M. DE PELLEVOISIN. — C'est ça.

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui, c'est ça... Je vous le dis en vérité, je ne peux pas vivre sans mes morts, je ne peux pas, je ne peux pas!! *(Il boit. Applaudissements.)*

HEDWIGE, *se levant.* — Tant pis, j'en ai assez.

Qui m'aime me suive. *(Elle va vers le jardin d'hiver. Manuel la suit. Mais Miezko suit Manuel.)*

PRINCESSE MIMI, *à la marquise de la Prévalaye.* — C'est épouvantable! Hedwige vient de sortir avec ce petit Arequipa! Quel scandale! Et que va-t-il se passer?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Rien du tout jusqu'à nouvel ordre : le prince Miezko ne les lâche pas.

FRANÇOIS-XAVIER, *reprenant.* — Je ne peux pas vivre sans mes morts!...

. . . . . .

Le jardin d'hiver. Très vaste : on y donnerait des garden-parties. Rochers factices, petite rivière. Plantes tropicales, bien entendu. Allées tortueuses, étroites, sablées de jaune. Bancs rustiques, rocking-chairs. Ampoules électriques dissimulées; lumière d'entre chien et loup.

La princesse HEDWIGE se trouve d'abord nez à nez avec le comte DE LA BAULE. Il rit toujours. Il a le hoquet et de véritables convulsions. De temps à autre, il se calme, il souffle. Puis, machinalement, il répète :

— Bonjour, père Bonhomme, ça va? Et la mère Bonhomme? — A s'maintient, m'sieu l'marquis, a s'maintient.

Alors, ça le reprend.

HEDWIGE, *l'interpellant avec rudesse.* — Vous êtes souffrant?

LA BAULE. — Non, princesse, non... au contraire... *(Il rit. Mais l'aspect sévère d'Hedwige produit une salutaire réaction. Il se lève.)* Non, c'est fini. *(Il soupire profondément.)* Ah!... *(Il va pour se retirer.)*

HEDWIGE, *à Manuel.* — Asseyez-vous là... Nous serons très bien.

MANUEL. — Oui. *(Il s'assoit. Un temps.)* Ce jardin d'hiver est magnifique.

HEDWIGE. — Saisissant... *(Avec brusquerie.)* Mais qu'est-ce que ça peut vous dire, à vous, ces arbres? Dès que vos yeux se sont ouverts, vous en avez vu de pareils, plus grands et plus beaux. Vous êtes accoutumé aux ardeurs du soleil et à cette luxuriante végétation. Vous ne pouvez savoir ce que nous éprouvons, nous autres enfants du Nord, quand nous nous trouvons tout à coup transportés dans ce décor tropical.

MANUEL. — Je me fais bien une idée, princesse...

Fusée de rire. C'est LA BAULE, qui s'était arrêté près de la porte à causer avec MIEZKO. Ça vient de le reprendre.

HEDWIGE, *irritée.* — Vous êtes encore là!

LA BAULE. — Une dernière petite crise, princesse... C'est fini. *(Il sort.)*

HEDWIGE, *enchaînant.* — Certes, le jour où je vous ai vu pour la première fois, mon cœur a battu avec violence. Mais les sentiments que vous m'avez inspirés ne devaient s'épanouir pleinement que dans ce décor et dans cette atmosphère... Manuel!... Ici... il me semble que je suis un peu votre compatriote, votre petite sœur, votre petite sœur des régions torrides...

MIEZKO, *survenant.* — Nous n'allons pas au *Rat mort?*

HEDWIGE. — Ah çà! Miezko, vous êtes fou! Qu'est-ce que vous venez faire ici?

MIEZKO. — Eh bien, et vous?

HEDWIGE. — C'est justement parce que j'ai quitté le salon que vous deviez y rester. Si toute la famille se défile, nous aurons l'air de faire une manifestation. Allez, allez!

MIEZKO, *à Manuel.* — Vous venez avec moi?

MANUEL. — Je...

HEDWIGE. — Naturellement non. M. Arequipa me tient compagnie. Allez donc! *(Miezko s'en va, tête basse, à petits pas. Elle reprend.)* Manuel, je vais vous dire une chose que mon sexe dit rarement au vôtre : vous êtes d'une beauté...

MANUEL, *très flatté.* — Oh! princesse... quelle exagération!

HEDWIGE. — D'une beauté... extraordinaire!... D'une beauté indécente pour un homme.

MANUEL, *se rebiffant.* — Par exemple!... Pourquoi est-ce qu'un homme ne serait pas beau?

HEDWIGE. — Oui, pourquoi? Je me le demande. Les femmes en seraient bien fâchées. D'ailleurs, elles n'entendent rien à la beauté des hommes. Elles aiment le type garçon coiffeur ou le type garçon boucher. Moi, je ne suis pas comme ça. J'aime la vraie beauté, la beauté des lignes, des formes. Vous avez un visage idéal. Et vous devez être si bien fait!

MANUEL, *modeste (aux deux sens du mot).* — Oh! princesse...

HEDWIGE. — Je suis si heureuse moi-même d'être bien, seulement pour vous plaire!

MANUEL, *sentant la nécessité d'aller jusqu'au bout d'une phrase.* — Ça, princesse, « plaire » n'est pas assez dire : vous m'affolez.

HEDWIGE. — Vrai?

MANUEL. — Positivement... Et je me demande, alors : où allons-nous?... Car, si nous perdons la tête tous les deux, qu'est-ce qui va nous arriver?

HEDWIGE. — Tu le demandes!... Écoute. As-tu lu un livre très intéressant qui vient de paraître, et qui est intitulé *Du Mariage,* par M. Léon Blum?

MANUEL. — Non, princesse. J'ai toujours lu très peu, et, depuis que je m'adonne aux exercices du corps, je ne lis plus du tout.

HEDWIGE. — L'auteur de ce livre assure que les filles, tout comme les garçons, doivent faire d'innombrables expériences avant de se marier. Il appelle cela notre période polygamique. Oh! mon aimé! Je suis en plein dans ma période polygamique, et, quand il me vient une fantaisie, je suis absolument incapable d'y résister. Je n'essaie même pas.

MANUEL, *la serrant dans ses bras.* — C'est comme moi, chère princesse, c'est tout comme moi! *(Avec une joie profonde.)* Il ne s'agit pas de mariage! Dites-le

donc. C'est que... je vous avoue... s'il s'était agi de mariage, ça n'aurait pas marché tout seul. Maman est jalouse comme une tigresse, elle me trouve beaucoup trop jeune.

HEDWIGE. — Elle a raison... Non, il ne s'agit pas de mariage! Il ne s'agira de mariage, pour moi, qu'une fois achevée ma période polygamique... A moins toutefois qu'il ne m'arrive un accident au cours de mes expériences. Mais ça, on peut toujours s'arranger pour qu'il n'arrive pas d'accident.

MANUEL. — Dame! on n'est plus des gosses.

HEDWIGE, *dans ses bras.* — Si, tout de même, on est des gosses!

MANUEL. — Ah! Hedwige!... Princesse!...

HEDWIGE. — Manuel! Mon Manuelito!

Tendres étreintes. Elles durent plusieurs minutes. Soudain, bruit de voix.

MANUEL, *bas.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

HEDWIGE, *de même.* — C'est maman. Cet animal de Miezko est allé lui donner l'alerte. Il la ramène, avec la marquise de la Prévalaye.

MANUEL. — La princesse va être fâchée?

HEDWIGE. — Ça n'a aucune importance. N'ayez l'air de rien... autant que possible.

PRINCESSE MIMI, *sans aucun ménagement.* — Hedwige!!... Que faisiez-vous? Dites-le si vous l'osez! Quel scandale! Au lieu d'écouter la conférence de

François-Xavier de la Roche-Clermault et de M. Montcuq de Pellevoisin, qui est d'un intérêt passionnant...

HEDWIGE. — Oh!...

PRINCESSE MIMI. — Elle m'a passionnée, moi, qui ne suis pas une sotte, je pense... Vous vous évadez du salon, et en quelle compagnie!

MANUEL, *choqué.* — Permettez, princesse.

PRINCESSE MIMI. — Vous êtes indigne du nom que vous porteriez si les assassins avaient laissé à votre auguste père le temps de proclamer le lien qui nous unissait... Mais qu'ai-je donc fait à Dieu?... Hein? marquis, vous qui me connaissez, que lui ai-je fait pour mériter une fille facile? *(A Hedwige.)* Car vous êtes une fille facile!

HEDWIGE. — Allons, maman, moins de bruit!

PRINCESSE MIMI, *hurlant.* — Moins de bruit!!... Moins de bruit!!! *(A Manuel, extrêmement bas.)* Vous ne seriez pas fâché, vous, que j'en fisse, du bruit, beaucoup de bruit pour compromettre ma fille. Je vous vois venir, je devine votre plan.

MANUEL. — Mais au contraire, princesse!...

PRINCESSE MIMI. — Non, monsieur, je ne ferai pas de bruit. Hedwige, prenez le bras de votre frère, puisque, grâce au Tout-Puissant, on l'a vu sortir du salon en même temps que monsieur et vous. Je ne ferai pas de bruit. *(A tue-tête.)* Je ne ferai pas le moindre bruit! *(Hedwige, Manuel et Miezko sortent. La princesse s'effondre sur un banc.)* Marquise, j'en mour-

rai. Je vais certainement avoir une crise d'angine de poitrine : ce sera la première et la dernière.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Évitez les émotions.

PRINCESSE MIMI. — C'est commode à dire!... Je connais ma fille : elle va faire folie, si ce n'est fait!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Mais non, princesse, il n'y a rien de fait : seulement, ne lui dites pas tant de paroles inutiles, et arrangez-vous pour lui faire souffler son Manuel... par une autre.

PRINCESSE MIMI. — Hélas! chère marquise, je voudrais bien, mais par qui?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Nous n'aurions que l'embarras du choix, car avouez qu'il est joli comme un cœur; mais j'ai cru m'apercevoir que l'Infante Elvire... s'en apercevait.

PRINCESSE MIMI. — L'Infante Elvire! Dieu soit loué! Jamais elle n'a regardé un homme en vain. Elle a regardé cet Arequipa? Alors, c'est chose faite.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Il ne s'agit que de les réunir.

PRINCESSE MIMI. — Donnez-nous un thé, chez vous.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Vos désirs sont des ordres... Rentrons au salon.

Elles y rentrent, comme FRANÇOIS-XAVIER, une main sur son cœur, conclut :

FRANÇOIS-XAVIER. — Voilà pourquoi je te disais, Jacques Bonhomme, que je ne peux pas

vivre sans mes morts. Je ne peux pas!!... As-tu compris?

M. DE PELLEVOISIN. — Des fois, m'sieu le marquis. D'aucunes choses, vouère, d'aut' point. *(Applaudissements.)*

L'INFANTE ELVIRE. — Enfin, ce petit Arequipa est revenu! Il a les yeux encore plus brillants que tout à l'heure.

LA BAULE. — Cela ne me surprend point. La princesse Hedwige également.

L'INFANTE ELVIRE, *furieuse.* — Qu'est-ce que vous dites?...

(Nouvelle salve. Brouhaha.)

V

FOLIE

Les appartements privés de la jeune princesse Hedwige. Elle occupe, dans l'hôtel de la princesse Mimi, sa mère, les anciens communs, sur la rue de Varenne : le concierge au rez-de-chaussée, naturellement, et elle au-dessus, à l'unique étage. On pénètre chez elle, soit de l'hôtel même, par une galerie vitrée, adossée à l'un des murs mitoyens, et qui relie, d'un côté à l'autre de la cour, les communs au logis du fond, soit directement, par un escalier que les romantiques appelleraient dérobé. Le lecteur avisé devine que cette topographie est utile à l'intelligence de ce qui va suivre.

Ces petits appartements, ornés de boiseries grises, décorés fort simplement et avec un goût exquis, ont été quelque peu gâtés par le goût personnel, et moins exquis, de la jeune princesse. Ainsi, dans l'antichambre (fenêtres sur la rue), l'on a entassé pêle-mêle tout ce qui n'avait pas pu tenir de malachite, de lapis-lazuli et de jade dans la grande salle du principal logis ; et entre les deux fenêtres, derrière la table où, le jour, siège le valet de pied, on a placé un énorme Bouddha tout en or que la princesse avait remarqué, distingué, au « Bon Marché ». Le plafond et les murs du salon (fenêtres sur la cour d'honneur) ont servi de champ d'expérience à Hedwige durant trois ou quatre mois où elle s'est crue peintre, et elle a semé au hasard, sur les lambris et les corniches, des fruits, des fleurs, qui feraient pleurer Mme Lemaire. La chambre à coucher est meublée de meubles Louis XV extravagants, d'ailleurs charmants, et le lit n'a que le défaut d'être in-

décent de grandeur et de luxe pour une jeune fille ; mais tant de fourrures et de peaux de bêtes sont partout jetées qu'on dirait d'une tente de chef sauvage, où les gracieux meubles français font figure de butin récemment pris sur l'ennemi. Enfin le reste de l'appartement a été transformé en bain russe : salle pour se dévêtir et pour se rhabiller (toilette, psyché, vaste divan de cuir noir), salle de la baignoire-piscine (marbre gris), salle d'hydrothérapie (exposition universelle de tous les appareils de douche connus et imaginables), salle chaude avec lit de massage à pupitre, et les grandes sébiles de cuivre étamé de forme hémisphérique, et les verges d'herbes aromatiques.

Toutes les portes ouvertes à deux battants, y compris celles du bain russe, mais point de lumière, sauf des appliques et une lampe dans la chambre à coucher. Point de domesticité, sauf la femme de chambre favorite. Elle répond au nom de WANDA. C'est une petite noiraude laide et agaçante, qui tient de la Esmeralda et de Gavroche.

La princesse HEDWIGE est vêtue d'un de ces sauts-de-lit compliqués, tout lingerie et dentelles, que les actrices passent par-dessus leur corset, cache-corset et jupons quand elles font mine de se déshabiller en scène pour se fourrer au lit.

Elle est debout dans le salon obscur, l'oreille au guet.

Un temps.

Enfin :

HEDWIGE. — Ah! le voilà. *(Il paraît qu'elle a entendu un bruit de pas. Elle rentre dans sa chambre. Wanda ouvre la porte de l'escalier dérobé, introduit Manuel Arequipa, referme derrière lui, à double tour, la porte de l'escalier, et laisse la clef dans la serrure.)*

MANUEL, *n'y voyant goutte, mais correct.* — Pardon, mademoiselle, je voudrais bien... poser quelque part mon chapeau, ma canne et mon pardessus... Je ne puis me présenter à la princesse...

HEDWIGE, *de sa chambre.* — Si, si, venez. *(Il entre. Le joli décor et la tenue provocante d'Hedwige lui arrachent un cri de*

plaisir.) Mettez-vous à votre aise. Wanda rangera vos affaires.

MANUEL, *qui tremble pour sa belle canne de soirée (un cadeau).* — C'est que...

HEDWIGE, *impatientée.* — Nous les rangerons nous-mêmes, êtes-vous content? *(Elle le conduit dans la première salle du bain russe, soulève, d'une main vigoureuse, le siège du divan, comme le couvercle d'une boîte, et dépose à l'intérieur les précieux objets.)*

MANUEL. — Pourquoi les cachez-vous?

HEDWIGE. — On peut venir.

MANUEL. — Et si on me voit, moi?

HEDWIGE. — Il y a aussi place pour vous. Essayez.

MANUEL *(en habit, linge glacé, perles).* — C'est que...

HEDWIGE. — Ah!... Allez donc! *(Il se décide, entre dans la boîte, elle rabat le couvercle, puis le relève.)* On est bien?

MANUEL. — On étouffe un peu. J'ai chiffonné mon habit et j'ai cassé mon devant.

HEDWIGE. — C'est un petit malheur... Par prudence, on ne nous mettra qu'un seul couvert. Je viens d'avertir maman que j'ai la migraine et qu'elle ne m'attende pas pour dîner. Elle ne manquera pas, tout à l'heure, de venir elle-même prendre de mes nouvelles : elle est assommante, mais très polie. Il faut qu'elle ne trouve dans ma chambre qu'un couvert mis. Nous boirons dans le même verre et nous mangerons dans la même assiette.

MANUEL, *timide.* — Bien vololontiers... Ah! princesse, quelle imprudence nous commettons!

HEDWIGE. — Vous avez oublié de m'embrasser.

MANUEL, *indiquant de l'œil Wanda.* — C'est que...

HEDWIGE. — Elle ne comprend pas le francais.

MANUEL. — Elle pourrait au moins ne pas me regarder! Elle me gêne!

HEDWIGE. — Une domestique! Vous n'êtes donc pas né?

MANUEL, *piqué.* — Je vous demande pardon : je m'appelle don Manuel Arequipa... *(Baiser froid.)*

HEDWIGE. — Maintenant, nous pouvons nous mettre à table. *(Wanda vient d'apporter un guéridon, une assiette, une serviette, un verre, fourchette, couteau, et un magnum de champagne dans un seau d'argent.)* Malgré ma prétendue migraine, j'ai une faim de loup.

MANUEL. — Moi aussi, j'ai faim. J'en rougis. Ah! princesse! quelle imprudence nous commettons!

HEDWIGE. — Nous avons un perdreau froid. Nous ne commettons pas la moindre imprudence, mon chéri. Quoi de plus simple? Je suis souffrante et je dîne au coin de mon feu, vous venez me tenir compagnie...

MANUEL. — C'est justement cela qui est singulier... Je vous assure...

HEDWIGE. — Je ne comprends pas. Embrassez-moi. Laissez cette patte et prenez cet estomac, vous

vous êtes très mal servi. Je vous recommande mon champagne, il n'y pas plus sec.

MANUEL. — Je le préfère sucré.

HEDWIGE. — J'aurais dû m'en douter. Vous allez être servi. Wanda... *(Quelques mots d'une langue étrangère. Manuel perçoit cependant le mot « magnum »).*

MANUEL. — Oh! ma bien-aimée... une demi-bouteille me suffirait si je suis seul à en boire... Mais comment allons-nous faire si nous ne buvons pas du même vin, puisque nous n'avons qu'un seul verre?

HEDWIGE. — Je me résignerai à boire du vôtre.

MANUEL. — Que vous êtes bonne!

HEDWIGE. — Et on jettera celui-ci.

MANUEL. — Ce serait un meurtre, car il est tout de même excellent.

HEDWIGE. — Prenez un parti... Une, deux... Va pour le *dry!* Ça vous remontera.

MANUEL. — Veuillez croire que je n'en ai nul besoin. La situation est tellement extraordinaire qu'elle suffit à me monter.

HEDWIGE. — Alors, embrassez-moi... Ah! Dieu! que vous embrassez naïvement! Vous n'avez aucun art, vous êtes brusque et maladroit...

MANUEL, *froissé.* — Dites donc!

HEDWIGE. — Mais vous êtes si jeune, si frais, si appétissant, si velouté...

MANUEL, *buvant du lait.* — De grâce...

HEDWIGE. — ... Que c'est tout de même une

délicieuse friandise, et, quand on y a goûté une fois, on ne peut plus s'en passer.

MANUEL, *transporté.* — Ah! princesse, jamais on ne m'a dit de si jolies choses!

HEDWIGE. — Pour en finir avec les questions de cuisine, nous avons, après le perdreau, du jambon strasbourgeoise, c'est-à-dire des tranches minces de jambon roulées en cornet et bourrées de foie gras.

MANUEL, *l'œil étincelant.* — Oh! que cela doit être bon!

HEDWIGE. — Oui, c'est une des préparations que le chef exécute le mieux... Ensuite, une multitude de gâteaux que j'ai rapportés de la pâtisserie viennoise.

MANUEL. — Cher souvenir!

HEDWIGE. — Oui... Si nous n'avons pas assez de perdreau et de jambon, nous nous rattraperons sur la pâtisserie. Je ne pouvais décemment pas faire monter ici plus de victuailles, étant censée dîner seule et être malade.

MANUEL, *voluptueusement.* — Ah!... A la bonne heure!

HEDWIGE. — Qu'est-ce qui vous prend?

MANUEL, *rougissant.* — Non, rien...

HEDWIGE. — Dieu! que vous êtes comique! Vous avez de la pudeur pour deux... Ça tombe bien... Voulez-vous me dire pourquoi vous avez dit : « A la bonne heure »?

MANUEL. — Chère princesse... Vous venez de

me faire comprendre... quel plaisir un homme peut éprouver... à sentir son pied pressé par le pied d'une femme qu'il aime.

HEDWIGE, *heureuse.* — Vrai?

MANUEL. — Oui... Vous êtes chez vous, n'est-ce pas? Alors vous avez des mules, vous les retirez, et c'est un pied presque nu qui presse le mien... Au lieu que...

HEDWIGE. — Au lieu que?

MANUEL. — Non, c'est que... l'autre soir... croiriez-vous... chez Mme la duchesse de la Roche-Clermault... Son Altesse Royale l'Infante Elvire... qui naturellement n'avait pas de mules... a pressé de même mon pied. Elle a gâté le vernis de mon escarpin et déchiré le dessus de ma chaussette...

HEDWIGE, *furieuse.* — L'Infante Elvire t'a fait du pied! Ah! la... *(Un gros mot.)*

MANUEL, *choqué.* — Oh! princesse... Mon Dieu, j'ai eu tort de vous raconter cette histoire. Au moins j'espère que vous n'êtes pas jalouse de l'Infante?

HEDWIGE. — Je suis jalouse de toutes les femmes, et en particulier de celle-là.

MANUEL. — Pourquoi? Je vous jure qu'elle ne me dit rien du tout.

HEDWIGE. — Aujourd'hui peut-être, mais qui sait?... Vous avez tous les deux du sang espagnol dans les veines...

MANUEL. — Tiens! c'est vrai, je n'y pensais pas.

Mais ces considérations-là n'ont aucune influence sur les sentiments.

HEDWIGE. — Hélas! au contraire... Moi, que suis-je pour toi? Une barbare du Nord!

MANUEL. — Chic pour le Nord!... Vous savez, princesse, moi, je ne cherche pas la petite bête. Et puis nous avons aussi, vous et moi, une patrie commune : Paris. Et, quand on boit du même champagne, c'est comme si on avait sucé tous les deux le même lait.

HEDWIGE. — Tu deviens drôle.

MANUEL. — Alors, c'est que je commence à me griser. Vous seriez bien gentille de ne pas me pousser davantage. J'ai la tête très faible, et, quand je la perds, je deviens capable de n'importe quoi.

HEDWIGE. — C'est ce que je demande.

MANUEL. — Ah! Dieu!

HEDWIGE. — Quoi?

MANUEL. — Tu n'as pas entendu?

HEDWIGE. — Non, rien.

MANUEL. — Moi, j'ai parfaitement entendu... un bruit... Alors... je vais me fourrer dans la boîte.

HEDWIGE. — Quelle boîte?

MANUEL. — Le divan.

HEDWIGE. — C'est inutile. Wanda veille, elle nous préviendra à temps.

MANUEL. — Je veux me cacher.

HEDWIGE. — Tu es gris!

MANUEL. — Possible. Mais je n'ai pas envie que

ton frère me casse la figure. Je veux me cacher dans le divan.

HEDWIGE, *l'attirant.* — Tu as mieux à faire.

MANUEL, *frappant du pied.* — Je veux me cacher dans le divan. Je te dis qu'on vient. Il est impossible que ton frère ne se doute pas de quelque chose. Il ne me lâche plus. Je commence à le trouver collant, ton frère.

HEDWIGE, *en colère.* — Ce n'est pas ma faute.

MANUEL. — Je ne dis pas que c'est ta faute, je dis que je le trouve collant. Il ne cesse pas de me donner des rendez-vous. Je les manque, mais je suis sûr de le rencontrer au premier tournant de la rue. Il s'arrange si bien qu'il sait tout ce que je fais, je ne peux pas avoir de secrets pour lui. Quand je veux être libre, je suis obligé de lui raconter des histoires comme à maman. C'est embêtant à la fin!

HEDWIGE. — Envoie-le donc coucher une bonne fois.

MANUEL. — Ce soir, il voulait absolument qu'on dîne ensemble. J'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser de lui. Je suis sûr qu'il flaire quelque chose.

HEDWIGE. — Comment veux-tu qu'il soupçonne que tu dînes ici?

MANUEL. — Je ne veux rien, et je ne sais pas comment il pourrait le savoir, mais je suis sûr qu'il le sait et qu'il va nous tomber dessus comme ça tout d'un coup. C'est que c'est une brute, ton frère,

un barbare du Nord. Il est beaucoup plus fort que moi. Quand il me donne la main, je suis obligé de retirer mes bagues. Je veux me cacher dans le divan.

HEDWIGE. — On ne raisonne pas avec un homme dans l'état où tu es!

MANUEL. — A la bonne heure. Alors tu vas me conduire au divan, parce que je ne retrouverais pas le chemin tout seul.

HEDWIGE. — Oui!

MANUEL. — Donne-moi la main... Marche droit... Pourquoi vas-tu de travers?

HEDWIGE. — Oh!... Eh bien, c'est là.

MANUEL. — Quoi?

HEDWIGE. — Le divan. Nous sommes arrivés. Tu le vois bien!

MANUEL. — Non, je ne le vois pas. Mais puisque tu me dis que c'est là, je te crois.

HEDWIGE, *soulevant le couvercle.* — Finissons-en.

MANUEL. — Minute. Je ne veux pas chiffonner mon habit : je vais retirer mon habit.

HEDWIGE, *résignée à tout.* — Bon!

MANUEL. — Aide-moi... Là... Plie-le bien... Pose-le sur mon pardessus... Et voilà... *(Il s'installe.)* On est bien.

HEDWIGE. — Je ferme?

MANUEL. — Non... Pas pour l'instant.... Puisque personne ne vient, pourquoi fermer? Assieds-toi sur le rebord et penche-toi... Penche-toi sur moi...

en souriant... Et maintenant, je te permets de m'embrasser.

HEDWIGE, *profitant de la permission.* — Ah! démon!...

MANUEL. — Si on vient, tu te cacheras là-dedans, avec moi.

HEDWIGE. — Ce serait stupide! Moi, je n'ai pas à me cacher.

MANUEL. — Je te dis que si on vient...

HEDWIGE. — Ah! zut!

MANUEL. — Quel sale caractère! Je ne te demande pas ton avis, je te dis que si on vient...

HEDWIGE. — Oui!!!

MANUEL. — A la bonne heure. Alors je te permets de m'embrasser encore tant que tu voudras.

(Mille tendresses.)

. . . . . .

La salle à manger de l'hôtel Kolomea, — gigantesque, bien entendu, — mais du plus gracieux décor Louis XV, gris, un rien d'or, les dessus de portes en camaïeu tirant sur le clair de lune. Le mobilier qui conviendrait si le décor était Henri II. Sièges, bahuts de chêne sculpté. Aux murs, tableaux de peintres russes, remarquables avant tout par leur étendue : le steppe, le steppe jusqu'à l'infini, neiges tourbillonnantes, voyageurs ensevelis, c'est très gai.

Au milieu de cette immense salle à manger, la table, aussi privée de rallonges et aussi réduite que possible, paraît minuscule. Le lustre de cristal taillé qui l'éclaire la déborde de toutes parts. Elle est couverte presque entièrement par une trop grande corbeille de fleurs, toute ronde. Quatre couverts, mais deux convives : la princesse MIMI et la marquise DE LA PRÉVALAYE. La place de la princesse HEDWIGE demeure inoccupée, et le prince MIEZKO n'est pas encore là, bien que le dîner touche à sa fin.

La princesse MIMI semble furieuse, mais par principe et sans la moindre sincérité. Elle ne cesse de gronder.

PRINCESSE MIMI, *au maître d'hôtel.* — Versez-moi du champagne... Il a un goût. Chère marquise, vous ne remarquez pas qu'il a un goût?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Mais non, chère princesse, je le trouve excellent.

PRINCESSE MIMI. — Vous le dites par flatterie ou pour me contrarier, mais je ne suis pas folle : il a un goût. C'est pourtant du Pommery Greno. Si on ne peut plus se fier au Pommery Greno! Qu'est-ce que vous me servez là? De la selle d'agneau? De la prétendue selle d'agneau? Voilà un agneau qui était mouton depuis plusieurs mois.

LE MAITRE D'HOTEL. — Mais, princesse...

PRINCESSE MIMI. — Il n'y a pas de « mais princesse ». Vous direz de ma part au chef qu'on ne se met pas chef quand on ne sait pas choisir la viande. Je ne peux pourtant pas aller moi-même chez le boucher! Enlevez le plat. J'ordonne que, pour sa punition, le chef mange le morceau tout entier.

LE MAITRE D'HOTEL. — Oui, princesse.

PRINCESSE MIMI. — Il y passera la nuit... Chère marquise, ne vous acharnez donc pas.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Mais, princesse, je serais bien fâchée d'y renoncer. Je n'ai jamais tâté d'un agneau si tendre, il est fondant!

PRINCESSE MIMI. — Vous me donnez tort devant les domestiques! Après cela faut-il s'étonner si tout le monde ici se moque de moi? Ah! on voit

bien que le roi est mort! Je ne compte plus. Est-ce que vous trouvez convenable qu'Hedwige ait la migraine juste au moment de se mettre à table?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Elle ne peut pourtant pas vous prévenir huit jours d'avance.

PRINCESSE MIMI. — Et Miezko! Neuf heures sonnent, nous avons presque fini de dîner, et il n'est pas encore là! Ne pouvait-il, au moins, téléphoner? Je suis sûre qu'il lui est arrivé un accident.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Mais non, princesse, il ne lui est rien arrivé du tout.

PRINCESSE MIMI, *sarcastique, au maître d'hôtel.* — Vous appelez ça des petits pois? Je vous jure que si je n'avais pas lu le menu je ne l'aurais pas deviné.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Laissez donc les petits pois tranquilles et écoutez-moi. J'ai une série de potins.

PRINCESSE MIMI, *allumée.* — Ah!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — D'abord, l'archiduchesse Marie-Adolphine vient de lâcher Dubet, et elle est déjà refiancée à un flûtiste des Folies-Dramatiques.

PRINCESSE MIMI, *avec indignation.* — J'appelle cela de la cochonnerie!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Oui... La reine d'Ibérie a failli accoucher avant terme hier matin : l'Infante Elvire bouclait déjà sa valise, car elle est

obligée, comme future marraine, d'aller assister aux couches.

PRINCESSE MIMI. — Ah! mon Dieu! Chère marquise! Mais vous n'oubliez pas que vous devez donner un thé où l'Infante Elvire se rencontrera, comme par hasard, avec M. Manuel Arequipa? Pourvu que la reine n'accouche pas avant terme! Quelle fatalité!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — C'était une fausse alerte. Soyez tranquille, mon thé est pour mercredi prochain. Je n'oublie pas votre petite combinaison.

PRINCESSE MIMI. — Ma petite combinaison! Dites : la vôtre. Moi, je ne fais pas de telles combinaisons : je suis veuve d'un roi. Je veux bien profiter de *votre* combinaison, mais je m'en lave les mains.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Bon, bon... A propos... j'ai les pires tuyaux sur les Arequipa. Ils sont, paraît-il, tout à fait à la côte...

MIEZKO entre, soucieux, en redingote.

PRINCESSE MIMI. — Est-ce une heure pour arriver? Et vous n'êtes même pas habillé convenablement! Excusez-vous auprès de Mme la marquise de la Prévalaye et mettez-vous vite à table.

MIEZKO, *à la marquise, négligemment.* — Vous m'excusez... *(Il lui baise la main.)* Où est Hedwige?

PRINCESSE MIMI. — Elle a la migraine.

MIEZKO. — Je m'en doutais.

PRINCESSE MIMI. — Quelle bêtise dites-vous? Comment pouviez-vous prévoir que votre sœur aurait la migraine? Elle vient de me faire avertir à sept heures et demie.

MIEZKO. — Elle n'a pas plus la migraine que moi. Elle l'a même moins, car cette histoire me casse la tête.

PRINCESSE MIMI. — Quelle histoire?

MIEZKO. — Je parierais qu'Hedwige est en train de faire un petit dîner fin, seule à seul, dans sa chambre, avec Manuel Arequipa.

PRINCESSE MIMI. — Vous insultez votre sœur!... Ah!!... Ah!!!... On n'avance pas des choses pareilles sans donner des preuves... Parlez! Parlez! Je vous écoute. Mais parlez donc!

MIEZKO. — C'est commode, on ne peut pas placer un mot!... Je n'ai aucune preuve, mais j'ai des soupçons. Depuis deux ou trois jours, Manuel a une mine gourmande et mystérieuse. Il m'évite d'une façon qui n'est pas naturelle. Il me fait des cachotteries, il ment, il se coupe. Voilà déjà pas mal de temps qu'Hedwige lui a offert le sabre. Vous la connaissez; comment voulez-vous que, depuis si longtemps, il n'y ait rien de nouveau?

PRINCESSE MIMI, *aux cent coups.* — Elle va faire folie! C'est clair! Vous avez raison, Miezko. Vous êtes judicieux comme votre auguste père. Il avait bien des défauts, mais il était judicieux. C'était un

politique. Il avait le nez fin. Elle va faire folie! Que dis-je? Elle fait folie, en cet instant même et sous mon toit! Nous empêcherons cela. Courons. Venez, marquise, vous n'êtes pas de trop.

Course à travers les vastes appartements, puis le long de la galerie vitrée. Tout en courant, la marquise grignote des petits fours dont elle a fait provision avant de quitter la salle à manger, pour n'être pas tout à fait privée de dessert.

Irruption chez HEDWIGE, où, naturellement, on ne voit rien de louche; WANDA retire le couvert. Il ne reste, sur l'unique assiette, qu'une pauvre tranche de jambon, qu'il semble que la malade n'ait pas eu l'appétit d'achever. Il y a bien le magnum... Mais la vue d'un magnum, et même d'un Jéroboam, n'a jamais étonné la princesse DE KOLOMEA.

HEDWIGE, *nonchalante et maussade.* — Qu'est-ce que c'est?

PRINCESSE MIMI, *un peu gênée.* — La marquise a voulu absolument venir prendre de vos nouvelles.

HEDWIGE, *à la marquise, avec un regard mourant.* — Merci bien. J'allais me mettre au lit. Je souffre de plus en plus et je n'ai pu avaler une bouchée. J'ai besoin de silence et de repos.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Nous vous laissons, ma chère Hedwige.

HEDWIGE. — Vous m'excusez? Bonsoir, maman. Bonsoir, Miezko. Où est-il donc?

MIEZKO, *revenant de l'antichambre où il était sans doute en train de perquisitionner.* — Voilà, voilà. Bonsoir. J'espère que vous serez guérie demain matin.

HEDWIGE. — Je n'en doute pas.

Sortie. Retour.
Dans la galerie vitrée :

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Eh bien, princesse, vous voyez que vos craintes étaient vaines : nous n'avons trouvé personne. J'en étais bien sûre.

PRINCESSE MIMI. — Moi aussi. *(A Miezko.)* Vous avez insulté gratuitement votre sœur. Vous devriez lui demander pardon à genoux.

MIEZKO. — Manuel Arequipa n'était pas chez elle, j'ai regardé partout, mais qui nous dit qu'il n'était pas sur le point d'y venir?

PRINCESSE MIMI. — Dieu!

MIEZKO. — Soyez tranquille, il peut venir : il n'entrera pas, j'ai retiré la clef.

PRINCESSE MIMI. — Quelle clef?

MIEZKO. — La clef de l'escalier.

PRINCESSE MIMI. — C'est une bonne précaution. Vous êtes judicieux. Vous tenez du roi votre père, vous êtes judicieux.

Cependant HEDWIGE, aussitôt les intrus partis, a couru délivrer MANUEL. Il sort du divan un peu fripé, tout à fait dégrisé.

HEDWIGE, *très gaie.* — Et allez donc! Ce n'est pas plus difficile que ça. *(Le voyant moins gai.)* Qu'est-ce que tu as?

MANUEL, *décidément bouleversé.* — Hedwige !... Miezko... est allé... partout... Je l'ai entendu... fourrager... partout... dans la serrure... de l'escalier... Est-ce qu'il n'a pas... est-ce qu'il n'a pas retiré la

clef? *(Hedwige y court, constate le désastre et lâche, Dieu me pardonne, un véritable juron.)* Tu... tu n'as pas d'autre clef?

HEDWIGE. — Non, parbleu! Tu es pris.

MANUEL, *avec effroi.* — Pris!

HEDWIGE. — Enfin, prisonnier ici jusqu'à demain matin.

MANUEL. — Qu'est-ce qui va arriver?

HEDWIGE. — Dame!...

(Silence. Ils n'osent pas se regarder. Ils tremblent un peu.)

MANUEL, *reprenant.* — Évidemment... si... je passe... si je passe toute la nuit... ici...

HEDWIGE. — Oui...

MANUEL. — On a beau ne plus être des gosses...

HEDWIGE. — Justement.

MANUEL. — C'est grave.

HEDWIGE. — Oui.

MANUEL. — Mais... tu sais... je... je me conduirai en galant homme, en caballero... Je m'appelle don Manuel Arequipa.

HEDWIGE. — Oui...

VI

THÉ-BRIDGE

La voiture de Mme la princesse DE KOLOMEA-PRZEMYSL : landau à huit ressorts, un peu suranné, mais de carrosserie française et de première marque. Une seule faute de goût : les armoiries, la couronne, énormes.

Par exemple, l'attelage est minable. La princesse a peur en voiture — naturellement, — et elle ne tient pour apprivoisés que les chevaux qui n'ont plus que le souffle. Son écurie est, si l'on peut dire, l'antichambre de l'équarrisseur.

Malgré l'infirmité évidente des deux bêtes qui la traînent, la princesse, depuis la rue de Varenne, n'a cessé de pousser des cris perçants. MIEZKO et HEDWIGE, qui l'accompagnent, l'écoutent avec patience.

PRINCESSE MIMI. — Jamais la marquise de la Prévalaye ne saura à quels périls je me suis exposée pour me rendre à son aimable invitation.

HEDWIGE. — Maman, vous exagérez.

PRINCESSE MIMI. — Miezko, avez-vous remarqué que le nouveau cheval, celui de gauche, a dressé l'oreille quand ce régiment de cuirassiers...

MIEZKO. — Un peloton!

PRINCESSE MIMI. — ... Quand ce RÉGIMENT de cuirassiers a défilé auprès de nous?

MIEZKO. — C'est probablement un cheval de troupe réformé. Il est heureux que le trompette n'ait pas sonné la charge.

PRINCESSE MIMI. — Qu'est-ce qui serait arrivé?

MIEZKO. — Eh bien, votre cheval aurait reconnu la sonnerie, et il aurait pris le galop.

PRINCESSE MIMI. — Il se serait donc emballé! Hedwige, vous entendez, j'ai failli m'emballer! J'en serais morte... Ciel!

HEDWIGE. — Quoi?

PRINCESSE MIMI. — Encore des militaires!

MIEZKO. — Mais, cette fois, ce sont des fantassins.

PRINCESSE MIMI. — Vous me rassurez... N'importe... *(Elle saisit le porte-voix. Au cocher.)* Tenez-le bien. *(A ses enfants.)* Vous avez bien fait de m'accompagner chez la marquise. Elle a dû se mettre en frais pour nous recevoir, et votre absence l'aurait humiliée.

HEDWIGE. — Oh! ses réceptions ne lui coûtent rien. Elle paie ses sandwiches en publicité. Elle a des amis qui la fournissent de fleurs, et les gens à qui elle procure des occasions de se rencontrer lui font encore, par-dessus le marché, de jolis cadeaux.

PRINCESSE MIMI. — Ce que vous dites est abominable! J'estime la marquise de la Prévalaye! Elle gagne son pain.

HEDWIGE. — Je ne dis pas autre chose. On trouve d'ailleurs chez elle la même société que chez

nous. *(A Miezko, sans avoir l'air d'y toucher.)* Sais-tu si les Arequipa sont invités?

PRINCESSE MIMI, *en colère.* — Il y avait longtemps que nous n'avions parlé de ces rastaquouères!

Mais, comme la voiture vient de s'engager sous le passage de porte cochère, la princesse, qui croit qu'on va accrocher les chasse-roues, buter contre le trottoir, défoncer une autre voiture qui précède, se remet à pousser des cris perçants. Elle ouvre la portière avant l'arrêt, se précipite dehors, et manque de s'étaler tout de son long.

La marquise DE LA PRÉVALAYE habite, rue Léonard-de-Vinci, un rez-de-chaussée moderne, qui n'est guère plus qu'une garçonnière, mais disposée pour la réception. Il donne sur deux cours plantées, qu'on pourrait, sans trop de complaisance, appeler jardins. La marquise emprunte le vestibule de l'escalier pour en faire son vestiaire. Sa propre antichambre est assez étroite et en longueur pour être qualifiée galerie. La salle à manger est à un bout de cette galerie, et le salon à l'autre bout. Près de la salle est un réduit, présentement réservé aux joueurs de bridge. Quand, par mégarde, on pousse, dans l'antichambre, une porte qui fait face à celle d'entrée, on découvre un cabinet de toilette fort petit, mais ingénieusement arrangé : pour gagner de la place en hauteur, la baignoire a été renfoncée dans le sol, et les armoires sont au-dessus, en l'air, on y accède par une galerie à mi-étage. Tout l'appartement est encombré de meubles anciens et de bibelots donnés. La salle à manger est seule moderne, et meublée à la hollandaise, sans trop avoir l'air d'une cuisine. Sur la table, tous les rafraîchissements et la restauration d'usage. L'antichambre, où il y a un divan, sert aux flirts; mais, faute de place, on doit attendre son tour. On fait la queue.

Dans le salon, presque rien que des femmes. On ne voit que leurs chapeaux. Tout ce que les modistes, cette année, ont inventé de monumental et de hideux — Dieu sait s'il y a le choix. Que de plumes! Comme nous en rirons, dans dix ans, si nous recouvrons d'ici là le goût que nous avons perdu!

Mme DE LA PRÉVALAYE, très simple, en costume tailleur et, bien entendu, nu-tête, se multiplie. Elle est visiblement heureuse de réunir chez elle tant de femmes jolies, titrées, étrangères, habillées à la dernière

mode, comme des singes, et coiffées comme des apaches. Elle accueille avec cordialité la PRINCESSE DE KOLOMEA, qui, dès l'antichambre, se remet à pousser des cris, cette fois d'admiration.

PRINCESSE MIMI. — Dieu! chère marquise, que vous êtes donc merveilleusement installée!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Bien petitement.

PRINCESSE MIMI. — Petitement, mais idéalement. Voici donc ici le salon, et ici la salle à manger?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Dame! oui.

PRINCESSE MIMI. — Voyez donc, Hedwige, Miezko...

Mais HEDWIGE et MIEZKO se sont déjà envolés; car ils ont vu dans le salon MANUEL, entouré de femmes du clan Arequipa : DONA HORTENSIA, la duchesse DE CASAL, BEATRIZ, et même l'institutrice anglaise, MISS FLOSSIE. Toutes quatre font un volume particulièrement extraordinaire avec leurs chapeaux. MANUEL est délicieusement habillé de marengo, — jaquette et pantalon, — avec un gilet gris-souris. Chaîne de montre faite d'un enfilage de petits bâtonnets de nacre, alternant avec des émeraudes givrées taillées en perles.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Inutile de demander où sont passés votre fille et votre fils.

PRINCESSE MIMI, *très gaie*. — Je les vois d'ici... Hedwige fait la poule, ma chère, auprès de ce garçon, qu'elle n'a pas dû revoir, selon mes calculs, depuis le soir où nous l'avons faussement soupçonnée de le cacher dans sa chambre. Elle va déchanter tout à l'heure. Au moins êtes-vous bien sûre que l'Infante Elvire ne vous fera pas faux bond?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Absolument ûre. Elle m'a promis de venir, et le comte de la Baule, comme d'ordinaire, l'accompagnera.

PRINCESSE MIMI. — J'aimerais mieux que ce comte ne l'accompagnât pas. Pourvu qu'il ne gêne rien!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Ce n'est pas on habitude... L'Infante n'aurait garde de manquer à sa promesse. Elle a très bien deviné de quoi l retourne, et elle est si contente qu'elle m'a envoyé quinze bouteilles de vin d'Espagne... « Elvire, s-tu du vin d'Espagne? » comme dit, à peu près, e ne sais plus quel poète... Alfred de Musset, je rois. Goûtez-en.

PRINCESSE MIMI. — Très peu. J'ai la tête si faible!

Elle en accepte une rasade. Elle dévore plusieurs gâteaux. La marquise s'est éloigée. HEDWIGE vient, avec MANUEL. MIEZKO suit; mais il a été obligé de se charger de BÉATRIZ et de miss FLOSSIE.

Hedwige, goûtez de ce vin d'Espagne : il est exquis, il vient de l'Infante Elvire.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE, *de loin, riant.* — Princesse!... Il est inutile de crier par-dessus les toits qu'on me l'a donné!

MANUEL, *s'approchant.* — Ah! bonjour, princesse. *(Baise-main.)*

PRINCESSE MIMI, *avec l'air de se moquer de lui.* — Bonjour, monsieur, bonjour. *(Il va rejoindre Miezko, Beatriz et miss Flossie. — A Hedwige.)* Ma chère, je ne peux sup-

porter un si joli homme. Qu'il est donc trop bien!

HEDWIGE. — Vous vous plaignez que le marié est trop beau.

PRINCESSE MIMI. — Quoi?

HEDWIGE, *sans lui répondre, allant reprendre possession de Manuel.* — Venez. *(Il la suit.)* Je suis mécontente de vous.

MANUEL. — Pour quel motif?

HEDWIGE. — Est-ce moi qui devrais ainsi courir après vous?... Quand vous m'avez vue, vous n'avez seulement pas changé de couleur!

MANUEL. — C'est que j'ai l'habitude du monde : je sais dissimuler!

HEDWIGE. — Il y a des cas où la dissimulation est impossible. Est-ce que je dissimule, moi?

MANUEL. — Non, pas assez.

HEDWIGE.—Je voudrais crier que vous êtes mien.

MANUEL. — C'est complètement inutile.

HEDWIGE. — Ah! vous ne m'aimez pas!

MANUEL. — Mais si, infiniment.

HEDWIGE. — Pensez que je ne vous ai pas revu... depuis! Il faut que j'aie un incroyable empire sur moi-même pour ne pas vous sauter au cou.

MANUEL. — Moi aussi, chère Hedwige, je meurs d'envie de vous embrasser. Mais cela ne me paraît guère praticable.

HEDWIGE. — Cherchons un coin.

MANUEL. — Cet appartement est grand comme la main et plein comme un œuf.

HEDWIGE. — Venez par ici. — *(Ils se glissent dans le salon du bridge, parce qu'ils n'entendent aucun bruit de ce côté. Mais ils voient soudain Mgr Granita di Caffenero, Pappachrysopoulo, John Rodosto et don Luis Arequipa autour de la table. Furieux d'être dérangés, les quatre joueurs, muets jusqu'alors, se mettent à pousser des imprécations, chacun dans sa langue.)*

MANUEL, *fuyant.* — Ah! c'est trouvé! Compliments! *(Hedwige le rattrape.)* Causons raisonnablement dans l'embrasure de la fenêtre. *(Hedwige s'appuie, par le plus grand des hasards, contre la porte du bizarre cabinet de toilette. On voit le réduit.)*

HEDWIGE. — Voilà notre affaire.

MANUEL. — Vous ne voulez pas que j'entre ici?

HEDWIGE. — Je le veux absolument. *(Elle l'attire et referme la porte.)*

MANUEL. — Oh! princesse.

HEDWIGE. — Mon amour!... Tes lèvres, s'il te plaît... Dieu! comment ai-je pu me passer de toi quatre jours pleins? Ah! l'animal, qu'il a de jolies dents!... Veux-tu me dire pourquoi ta mère et ta sœur de Casal m'ont fait une tête quand je suis allée, poliment, leur dire bonjour? Est-ce qu'elles se doutent de quelque chose?

MANUEL. — Je n'ai encore rien dit à maman : c'est son instinct qui l'avertit. Elle flaire que je t'aime, et elle voudrait t'arracher les yeux.

HEDWIGE. — As-tu pensé à moi depuis l'autre nuit?

MANUEL. — Ça ne se demande pas.

HEDWIGE, *riant.* — Sais-tu à quoi je pense, moi, quand je te vois tiré à quatre épingles et si bien coiffé? *(Elle le décoiffe.)*

MANUEL. — Ah!!! Ça, par exemple, c'est stupide! *(Il prend une des brosses de la marquise, et répare.)*

HEDWIGE. — Je pense que tu étais bien plus gentil l'autre soir, avec cette chemise à moi que je t'avais prêtée.

MANUEL, *pudique.* — Oh! princesse... princesse... *(Tandis qu'il se recoiffe, elle s'approche de lui par derrière et lui applique sur la nuque de petits baisers délicats. — Avec un vif plaisir.)* Ah! princesse... princesse...

Même phénomène que précédemment : une poussée, du dehors, et la porte s'ouvre. Cette fois, c'est MIEZKO, BEATRIZ et MISS FLOSSIE qui entrent.

BEATRIZ, *riant.* — Tu fais ta toilette?

MANUEL. — J'ai fini. Il serait temps de retourner au salon.

HEDWIGE, *le suivant.* — Oui, mais nous reviendrons ici tout à l'heure. Nous avons encore mille choses à nous dire. Et d'abord quand, où? J'espère que je me fais bien comprendre?

MANUEL. — Vous prévenez mon plus cher désir, mais ça me paraît terriblement difficile à arranger.

Ils s'aperçoivent que le silence règne dans le salon. Ils se taisent, confus. Tout le monde est assis, attentif.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Mlle Speranza veut bien nous dire une de ces ballades gali-

ciennes... *(A la princesse de Kolomea, soulignant.)* galiciennes, princesse!...

PRINCESSE MIMI, *ravie, émue.* — Galiciennes!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — ... Une de ces ballades galiciennes qu'elle dit avec tant d'âme. *(Murmure sympathique.)*

Mlle SPERANZA *s'approche de la cheminée. Elle est tout en noir, comme il sied, avec un peu de peau visible au sommet du corsage et, on ne saurait dire sur la tête, mais sur les épaules et dans le dos, un chapeau gigantesque. Autour de ce chapeau, un boa de plumes de coq, simplement. Mlle Speranza est fort belle, et on n'a qu'à la regarder pour voir qu'elle a du génie. Elle a aussi de l'accent. Elle déclame :* — LA PRINCESSE NUE SOUS LES FOURRURES. — « La plaine infinie, — ensevelie — sous la neige, — hérissée de pins noirs — çà et là — et de frileux bouleaux. — Et la princesse courait pieds nus dans la neige. — Elle s'était enfuie du palais — et elle n'avait pas pris le temps de se vêtir, — elle était nue. — Elle avait seulement jeté sur ses épaules — le manteau royal, le manteau d'hermine. — Le jeune pasteur qui la vit — ne fut point ému de sa beauté — ni de sa nudité, — et à peine le fut-il un peu de son étrange parure; mais il la dédaigna. — Alors, elle brisa une souple branche, et le fouetta jusqu'au sang. — « Ah! dit-il, je suis ton amant et ton esclave! — Frappe encore, maîtresse, frappe encore. — Car tes coups sont plus délicieux que des caresses et que des baisers. »

Comme elle se tait, on devine que c'est fini. Cris d'admiration. Toutes ces dames se précipitent vers Mlle Speranza. Autour d'elle, les chapeaux chargés de plumes s'agitent, frissonnent, s'inclinent, se redressent : de sorte qu'elle a l'air d'une écuyère qui présente en liberté des chevaux empanachés et qui les fait pointer tous ensemble pour l'applaudissement final.

Princesse Mimi, *avec effusion.* — Merci! Merci! *(Elle prend sa part du succès, parce qu'il s'agit de Galicie.)*

Hedwige *pense.* — Voilà l'amour... l'amour comme on le comprend dans mon pays... Hélas! mon Manuelito est-il capable de le comprendre ainsi? Il y a des hommes qui ne se soucient pas d'être battus. *(Elle cherche des yeux le Manuelito en question et le voit qui a rejoint le groupe de sa famille. Autour des Arequipa, l'Infante Elvire, qui vient d'arriver, fait mille grâces.)* Ah! c'est trop fort! *(Elle y court. — A l'Infante, avec un simulacre de révérence de cour.)* Bonjour, madame.

L'Infante Elvire *(Esquisse de plongeon sur place).* — Charmée. Bonjour.

Hedwige. — Votre Altesse se porte bien?

L'Infante Elvire, *très animée.* — Ne m'en parlez pas! j'ai une santé vraiment incommode. Je ne pense qu'à manger et à boire.

Hedwige, *à demi-voix.* — Et cætera.

L'Infante Elvire, *enchaînant.* — Monsieur Arequipa, si vous savez où est le buffet, conduisez-moi, je vous prie.

Manuel, *avec empressement.* — Je suis à *ses* ordres.

Hedwige. — Je vais vous montrer le chemin. Je meurs de soif. Je viens d'avaler une ballade gali-

cienne qui m'a mise dans un état! *Manuel,* je suppose que vous l'avez goûtée comme moi?

MANUEL, *stupéfait qu'elle ose l'appeler ainsi.* — Oui, princesse... C'est-à-dire... je ne l'ai pas entendue... j'étais occupé.

L'INFANTE ELVIRE. — Auprès de moi. Je vous ai fait perdre cette poésie. Je regrette.

MANUEL. — Que désire Votre Altesse Royale?

L'INFANTE ELVIRE. — Du chocolat, naturellement... Merci... Je vous prie, un peu de crème fouettée... Mais servez-vous aussi.

MANUEL. — Oui, madame. *(Inquiet, à Hedwige, qui lui lance des regards furibonds.)* Et vous, princesse, que désirez-vous prendre?

HEDWIGE, *sèchement.* — Rien du tout.

MANUEL. — Mais vous disiez que vous mouriez de soif?

HEDWIGE. — Eh bien! donnez-moi du chocolat.

L'INFANTE ELVIRE. — Il n'y a rien de moins désaltérant.

HEDWIGE, *exaspérée.* — Alors, c'est que je n'ai plus soif. Il me semble que j'ai bien le droit de prendre aussi du chocolat!

L'INFANTE ELVIRE, *froissée.* — Oh! évidemment. *(Elle se retourne avec affectation vers le comte de la Baule qui survient.)* Mon cher comte, je vais vous servir, il y a du chocolat excellent.

LA BAULE. — Votre Altesse me gâte.

L'Infante Elvire. — Prenez cette petite table et portez-la près de la fenêtre, nous ferons dînette ensemble. *(A Manuel.)* Je vous demanderai certainement encore vos services tout à l'heure. Je désirerai certainement un deuxième chocolat.

Manuel, *charmé.* — A *ses* ordres, Altesse Royale, à ses ordres! *(Elle s'écarte, laissant Manuel à la merci d'Hedwige.)*

Hedwige. — Ce n'est pas malheureux!

Manuel. — Mais qu'est-ce que vous avez, bon Dieu de bois? Votre caractère me paraît bien difficile. Après ce qui s'est passé entre nous, vous devriez me dire des douceurs. L'amour, ce n'est pas de se disputer tout le temps!

Hedwige. — Ah! je savais bien que tu ne comprendrais pas *la princesse nue sous les fourrures!*

Manuel, *ahuri.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

Hedwige. — C'est la poésie galicienne que tu n'as pas écoutée.

Manuel. — Parlez donc moins haut, on nous remarque!... Ah! et puis, tout à l'heure, vous m'avez appelé Manuel tout court : c'est insensé!

Hedwige. — Je n'ai rien à cacher. Je dois être ta femme un jour ou l'autre. Tu me l'as promis.

Manuel. — Naturellement, je vous l'ai promis.

Hedwige. — Nous sommes donc fiancés... Personne encore n'en sait rien, mais nous le sommes. Dans ces conditions, ne sens-tu pas que ton attitude auprès de l'Infante Elvire est insultante pour moi?

MANUEL. — Mon attitude... Non, c'est un comble! Elle me prie de la conduire au buffet, je ne peux pourtant pas lui répondre zut! Elle me demande du chocolat, de la crème fouettée, je lui donne du chocolat et de la crème fouettée. Elle me dit d'en prendre...

HEDWIGE. — Et tu en prends!... Tu prétends que tu as l'habitude du monde, et tu ne sais pas encore que les paroles les plus indifférentes ont, dans la bouche de certaines femmes, une signification... effroyable!... Je t'ouvre les yeux : l'Infante Elvire a envie de toi. C'est naturel d'ailleurs, tu es si bien!... Elle n'est venue ici que pour te rencontrer. Est-ce que tu crois qu'elle se dérangerait pour aller chez une marquise de la Prévalaye si elle n'avait pas un homme à y rencontrer?... Elle t'aborde, elle ne peut pas te dire : « Vous me plaisez, *a la disposicion.* » Alors elle te dit : « Menez-moi au buffet. Donnez-moi du chocolat, de la crème fouettée... et servez-vous. »

MANUEL. — L'Infante aurait le plus grand tort de croire que j'interprète ainsi ses discours. Telle n'est pas ma nature. Je ne cherche pas midi à quatorze heures... D'ailleurs, je ne dis pas que je ne lui ai pas donné dans l'œil. Vous avouez vous-même que c'est bien naturel. Alors, je me demande pourquoi vous vous enflammez.

HEDWIGE. — Pourquoi? Mais je suis ta maîtresse, ta fiancée! Et une fiancée jalouse, je t'en

réponds! Je te veux tout à moi, comme je me suis donnée à toi toute.

MANUEL. — Ça, écoutez, j'aime autant que nous nous entendions là-dessus tout de suite... D'abord, pour ce qui est du mariage, je n'en ai pas soufflé mot à maman... et... je ne suis pas autrement pressé... Je la connais, elle m'arracherait les yeux... Elle serait ensuite la première à le regretter, mais le mal serait fait... Alors, ma chérie, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux rester comme nous sommes?

HEDWIGE. — Tu ne veux plus m'épouser!

MANUEL. — Vous me froissez. Je ne reviens pas sur ma promesse. Je suis un homme d'honneur, un caballero. Je me suis engagé à vous épouser, je vous épouserai. Mais, je vous le demande, est-ce bien nécessaire?

HEDWIGE. — Je m'en moque! Qu'est-ce que ça me fait d'être ta maîtresse ou ta femme? Mais je veux te posséder exclusivement.

MANUEL. — Ça, j'aime aussi encore mieux vous le dire tout de suite, c'est une chose sur laquelle il ne faut pas compter.

HEDWIGE. — Qu'est-ce que tu dis?

MANUEL. — Sainte mère de Dieu! parlez donc plus bas!... Je ne peux pas vous promettre, à mon âge, une fidélité absolue. Je ne promets jamais ce que je ne suis pas sûr de tenir : je suis un caballero, je m'appelle don Manuel Arequipa... Vous comprenez, moi, j'ai des obligations mondaines. Je

suis... enfin je suis... agréable, ce n'est pas ma faute. Toutes les femmes courent après moi. Je ne peux pourtant pas leur dire qu'elles m'embêtent. D'abord, ça ne serait pas galant, et puis ça ne serait pas vrai... Vous m'avez confié l'autre soir que vous êtes en plein dans votre période polygamique : eh bien, moi aussi, je suis dans ma période polygamique. Alors, puisque nous sommes tous les deux dans notre période polygamique, nous pourrions très bien l'un comme l'autre...

HEDWIGE. — Mais c'est monstrueux, ce que tu me dis là!

MANUEL. — Ce n'est pas du tout monstrueux, c'est naturel. Et pour commencer je vous avouerai très franchement que l'Infante Elvire ne me déplaît pas.

HEDWIGE. — Manuel... tu veux me faire souffrir... Prends garde...

MANUEL. — Je n'ai pas le moins du monde l'intention de vous faire souffrir. Je vous dis que l'Infante me plaît parce qu'elle me plaît. Elle est jolie, c'est un chopin très flatteur, elle n'est pas extraordinairement difficile à lever...

HEDWIGE. — Tu peux le dire.

L'INFANTE ELVIRE, *revenant, de loin.* — Me voici, pour le deuxième chocolat.

MANUEL. — Madame...

HEDWIGE. — N'y va pas.

MANUEL. — Comme c'est possible!

HEDWIGE. — Je te défends d'y aller.

MANUEL fait un pas. HEDWIGE saisit sa propre tasse de chocolat, à laquelle elle n'a pas encore touché, et la jette au nez de l'INFANTE, — si maladroitement que l'INFANTE n'en reçoit pas une goutte et que MANUEL reçoit tout. Le beau gilet gris-souris est complètement gâté. Scandale.

La voiture de Mme la princesse DE KOLOMEA-PRZEMYSL.
MIEZKO atterré, HEDWIGE impassible, la princesse MIMI gémissante.

PRINCESSE MIMI. — Quel affreux événement!... J'en mourrai! Mais auparavant je voudrais bien comprendre ce qui vous a passé par la tête... J'aime à me rendre compte des choses... Dites-moi pourquoi vous avez jeté une tasse de chocolat à la crème fouettée sur le gilet gris de M. Manuel Arequipa.

HEDWIGE. — Ce n'est pas à Manuel que je la destinais, mais à l'Infante.

PRINCESSE MIMI. — Dieu! Je bénis saint Kazimir que vous ne l'ayez pas atteinte!... Mais pourquoi vouliez-vous insulter Son Altesse Royale?

HEDWIGE. — Parce que je n'admets pas que cette grue me chipe mon amant.

PRINCESSE MIMI. — Votre... Vous êtes folle, je pense?

HEDWIGE. — Non. Manuel Arequipa est mon amant, et c'est la faute de Miezko.

MIEZKO. — Ma faute?

PRINCESSE MIMI. — Ah! je perdrai la tête!

HEDWIGE, *à Miezko.* — Si, l'autre soir, tu ne l'avais pas enfermé chez moi...

MIEZKO. — Il était là!

HEDWIGE. — Dans le coffre.

PRINCESSE MIMI. — Des cuirassiers! Miezko! Voici encore des cuirassiers! Le cheval va s'emballer! *(Dans le porte-voix.)* Tenez-le! Tenez-le! Des cuirassiers!...

VII

LE JOUR DE L'INDÉPENDANCE

Le grand salon de l'hôtel Arequipa, meublé avec un bon goût surprenant. Copies de très beaux meubles français anciens, toutes neuves et merveilleusement finies; bois de rose, bronzes ciselés et marqueteries de premier ordre; tapisseries plus parfaites que les originaux qu'elles reproduisent; admirables lustres de cristal; le tout Louis XIV, sauf deux La Tour, qui ne sont pas précisément des La Tour, mais qui sont presque aussi bien et aussi effacés. Enfin rien du tout de sud-américain. Ce serait à n'y rien comprendre si l'on ne se souvenait d'avoir vu des mobiliers du même genre et du même goût dans les nouveaux hôtels à voyageurs, particulièrement sud-américains, qui déshonorent le quartier des Champs-Élysées et de l'Étoile. Et, machinalement, on cherche, dans quelque coin, la pancarte-annonce du grand tapissier qui, pour se faire de la publicité, expose ici ses plus belles pièces. Au fait, peut-être...

Ce salon est éclairé par une baie unique, mais très large, formant bow-window, ou véranda, ou même serre. Exposition universelle de plantes stérilisées. Le tapis est un de ces paillassons d'herbes dont on use au théâtre, et qui imitent si bien une pelouse. Parmi les plantes stérilisées, musiciens au nombre de quatre : de ces musiciens qui ont commencé par être tziganes, qui ont été ensuite napolitains, et qui ne sont plus l'un ou l'autre que par profession, mais qui portent toujours un habit rouge et qui continuent d'exercer sur les plus grandes dames une séduction inexplicable.

DONA HORTENSIA AREQUIPA ne s'offre pas ordinairement un orchestre à son jour. Mais aujourd'hui n'est pas un jour ordinaire. C'est le jour de l'Indépendance. C'est l'anniversaire de la fameuse journée où la république de San-Miguel a rompu, sans aucune peine d'ailleurs et sans la moindre effusion de sang, avec la mère patrie, le royaume d'Ibérie.

DONA HORTENSIA attend de nombreuses visites. Elle dispose elle-même, de ses mains inhabiles à tout travail, des fleurs dans les vases. MISS FLOSSIE l'aide, émue. CRISTINA DE CASAL et BEATRIZ regardent. Les CASAL ont déjeuné là pour la circonstance, bien que le duc se fiche absolument — on peut le croire — de la république de San-Miguel.

DONA HORTENSIA, *à Manuel (redingote, fleur), qui se dirige vers la porte d'un pas nonchalant et comme si ses bottines vernies à tige d'antilope étaient des espadrilles.* — Manuelito...

MANUEL, *avec chaleur.* — Mère adorée?

DONA HORTENSIA. — Vous nous quittez?

MANUEL. — Maman, si vous voulez bien me le permettre, je vais retrouver Victor *(le duc de Casal)* dans le cabinet de mon père et fumer avec lui un troisième cigare.

DONA HORTENSIA. — N'y allez pas si vous m'aimez. Votre père reçoit en ce moment la Chambre de Commerce, qui est venue le congratuler à l'occasion de ce grand jour. Il se dit peut-être des choses graves, et vous les gêneriez. *(S'approchant de lui, tout bas.)* Restez là, Manuelito. Et, je vous en conjure, reposez-vous.

MANUEL. — Mais, ma chère mignonne maman chérie, je ne suis pas fatigué.

DONA HORTENSIA. — Ah! Manuel, l'œil d'une mère ne s'y trompe pas.

MANUEL. — Calmez-vous.

DONA HORTENSIA. — Vous ne me racontez rien et mon cœur en saigne, bien que je vous sache gré de votre tact : car il est des choses qu'un fils ne raconte pas à sa mère. Mais la mère les devine, et elle est rongée d'inquiétude.

MANUEL. — Qu'est-ce que vous devinez ?

DONA HORTENSIA. — Vous êtes tombé entre les mains d'une femme bien dangereuse !

MANUEL. — Quelle femme ?

DONA HORTENSIA. — Ne me forcez pas à la nommer : l'Infante Elvire.

MANUEL. — Maman chérie, vous n'y êtes pas du tout. Il n'y a encore rien entre Son Altesse Royale et moi.

DONA HORTENSIA. — Allons donc !

MANUEL. — Rien encore.

DONA HORTENSIA. — Alors pourquoi la petite Kolomea est-elle jalouse, et pourquoi vous a-t-elle jeté à la figure une tasse de chocolat ? Quel scandale !

MANUEL. — Je vous répète qu'il n'y a rien entre l'Infante et moi. Je le regrette, car elle me plaît, et, si elle est dangereuse, moi je suis assez grand pour savoir me ménager. Il n'y a rien encore, mais elle m'aguiche, et c'est vrai que la princesse Hedwige en est jalouse. Ici votre admirable clairvoyance maternelle n'est plus en défaut. Ah ! ma chère maman, il faut que je vous parle, il n'est que temps, je me trouve dans un épouvantable pétrin !

DONA HORTENSIA. — Ciel!

MANUEL. — Gardez votre sang-froid. Je m'en tirerai. J'espère encore que je m'en tirerai. Mais j'ai absolument besoin de vos précieux conseils.

DONA HORTENSIA, *avec impétuosité.* — Je vous écoute, mon Manuel aimé. *(Avec calme.)* Je vous écoute.

BEATRIZ, *qui s'est approchée.* — Maman, est-ce que je peux écouter aussi? Miss Flossie grille, comme moi, de savoir.

MANUEL. — Vous me gêneriez beaucoup. La confidence que je vais faire à notre mère adorée est d'une telle nature qu'elle deviendrait inintelligible si je ne mettais pas les points sur les i.

DONA HORTENSIA. — Ah! mon Dieu! *(Beatriz s'éloigne, de mauvaise humeur.)*

MANUEL. — Mère chérie, je crois que vous pressentez mon aveu.

DONA HORTENSIA. — Oui. *(Deux coups de timbre.)*

MANUEL. — Qu'est-ce que c'est que ça? Déjà des visites?

DONA HORTENSIA. — Le jour de l'Indépendance, c'est toujours un vrai défilé. On vient me féliciter comme après un accouchement. *(Avec exaltation.)* Ne fut-ce pas en effet un accouchement, celui de la liberté?

MANUEL, *à tue-tête.* — Oui, maman, mais vous n'y étiez pour rien.

DONA HORTENSIA, *de même.* — Que vous êtes spirituel, mon fils adoré!

Ces deux dernières répliques à tue-tête, parce que, au coup de timbre, les tziganes, croyant à une visite officielle, ont, à tout hasard, entamé l'hymne. — L'hymne national de San-Miguel est retentissant, mais d'un caractère plutôt religieux et pas tzigane pour deux sous.

Entrent les princesses MIMI et HEDWIGE. MIEZKO les suit, très réservé. DONA HORTENSIA fait de vains efforts pour imposer silence aux exécutants.

PRINCESSE MIMI, *gesticulante et hurlante.* — Laissez donc, madame! J'aime tant la musique! Ah! que celle-ci est donc idéale!

DONA HORTENSIA, *comme une sourde à une autre sourde.* — C'est notre hymne.

PRINCESSE MIMI. — Je l'ai bien reconnu! Je les connais tous. Je suivais le roi dans tous ses déplacements, et comme on ne manquait jamais de lui jouer, après son hymne, celui de toutes les personnes présentes, il n'en est pas un seul que je n'aie dans l'oreille. *(Le refrain, qui est formidable.)* Oh! que cela est donc beau! Croiriez-vous? je ne puis entendre un chant national, quel qu'il soit, sans que les larmes me montent aux yeux... Ainsi, *Vive Henri IV!* tenez, *Vive Henri IV!*

DONA HORTENSIA, *qui ne sait pas du tout de quoi il s'agit.* — Ah!.. *Vive Henri IV!...*

MISS FLOSSIE, *pour mémoire.* — Et le *God save the King.*

PRINCESSE MIMI. — Et *la Marseillaise...*

MIEZKO, *choque.* — Oh!... ma mère...

PRINCESSE MIMI, *péremptoire.* — Certainement, *la Marseillaise.* C'est admirable, *la Marseillaise! (La musique cesse, l'hymne de San-Miguel est terminé.)* Bravo! Bravo!

TOUS. — Bravo! *(Un peu plus on bisserait, mais on se retient.)*

PRINCESSE MIMI, *se précipitant sur Doña Hortensia.* — Je tenais à vous apporter mes félicitations. Quel beau jour!

DONA HORTENSIA. — Vraiment, princesse, je suis plus touchée que je ne saurais dire...

PRINCESSE MIMI. — Hedwige, félicitez la duchesse de Casal et Mlle Beatriz... sans oublier don Manuel.

HEDWIGE, *à Manuel, avec une douceur inaccoutumée.* — Je suis heureuse de vous apporter, en ce beau jour, mes sincères félicitations.

MANUEL. — Merci, princesse. *(La princesse Mimi les regarde avec attendrissement et fait de petits clins d'œil à Doña Hortensia, ahurie.)*

DONA HORTENSIA, *à la princesse Mimi.* — Mais comment saviez-vous, princesse, que c'était aujourd'hui notre « jour d'Indépendance »?

PRINCESSE MIMI. — Je sais imperturbablement mes dates et mes généalogies. Je n'ai jamais oublié un anniversaire, mais celui-ci, en particulier, est inoubliable. Il est si glorieux! Ah! c'est une belle histoire que l'histoire de votre rupture avec l'Ibérie détestée.

HEDWIGE. — Toute compromission est désor-
ıais impossible entre vous et tout ce qui vient de
ɜt infâme pays.

BEATRIZ, *bas, à Cristina.* — Ça, c'est pour l'Infante
lvire.

DONA HORTENSIA, *à la princesse Mimi.* — Mon
'ieu, vous savez, il y a si longtemps! Les rancunes
ont bien apaisées.

PRINCESSE MIMI. — Ne dites pas cela! Ce sont
ɜs rancunes éternelles. Moi qui vous parle, je sens
ıue tous les mouvements de mon cœur sont com-
ıandés par la race, et le Seigneur sait bien si mes
rigines sont compliquées! Je suis Polonaise par
ıon père, Ruthène par ma mère, et même un peu
llemande. Ah! que je suis donc tiraillée! C'est
ourquoi j'ai tant aimé le roi, qui appartenait
omme moi à des races différentes, mais qui était
roi, c'est-à-dire la personnification même de la
atrie. Nous étions faits l'un pour l'autre, car je
escends de Kazimir le restaurateur.

DONA HORTENSIA, *qui n'a jamais ouï parler de ce per-
nnage.* — Vraiment?

PRINCESSE MIMI. — Oui, ma chère, j'en des-
ɔnds tout droit. Hedwige aussi, par conséquent...

HEDWIGE, *bas, à Manuel.* — Cher amour, m'avez-
ous pardonné mon incartade?

MANUEL, *de même.* — Oui, mais mon gilet neuf
st perdu.

ouvelle explosion de l'orchestre. DON LUIS AREQUIPA vient d'entrer

accompagné de trois brigands : ce sont les trois membres de la Chambre de Commerce, titrés, l'un, président d'honneur, le deuxième, président, et le troisième, vice-président.

DON LUIS, *à doña Hortensia, après avoir salué les princesses.* — Je vous amène nos éminents compatriotes, présidents et membres de notre Chambre de Commerce.

DONA HORTENSIA. — Messieurs les présidents, une tasse de thé?

LES TROIS PRÉSIDENTS. — Volontiers.

LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Un seul morceau. Quel beau jour!

DON LUIS. — Beau jour pour la patrie. Beau jour pour moi. Je suis touché jusqu'au fond du cœur de la démarche courtoise que font auprès de nous ces messieurs. Ils représentent le vrai San-Miguel, le San-Miguel de l'expansion industrielle et commerciale, le plus grand San-Miguel. Malgré mon exil, et sans craindre les représailles du président Espeluznante, ils sont venus, chère Hortensia, nous apporter leurs félicitations. C'est le signe que mon étoile se lève...

MIEZKO, *bas, à la princesse Mimi.* — Qu'est-ce que nous faisons ici?

HEDWIGE. — Oui, nous avons fait notre politesse, on nous a assez vus.

DON LUIS. — ... Que mon étoile... se lève... Et, en effet... *(A la princesse Mimi.)* Vous partez, princesse?

PRINCESSE MIMI. — Il ne faut pas que notre

sympathie devienne indiscrète. *(Protestations. Adieux. Départ.)*

DON LUIS, *reprenant aussitôt.* — C'est le signe que mon étoile se lève. Et, en effet, la magnifique opération qui est ma grande pensée va se réaliser peut-être! L'Istegui, ce superbe fleuve, large comme un bras de mer, et où il coule de l'eau pendant quatre mois de l'année... *(Musique. Impossible de faire taire les tziganes. On y renonce. La conversation se poursuit avec accompagnement d'orchestre. Puis, soudain, les trois présidents-membres de la Chambre de Commerce prennent congé.)*

BEATRIZ. — Ouf! Ça ne fait pas de mal d'être un peu entre soi.

DONA HORTENSIA. — Oui, j'avais hâte que tous ces gens fussent partis. Manuel, mon bien-aimé, vous alliez me dire des choses intéressantes quand vous avez été coupé par cette visite des Kolomea. D'abord, que signifie cette visite? Je trouve que les princesses ont un fameux toupet de venir ici après le scandale affreux de l'autre jour. Et ensuite, mon fils adoré, qu'alliez-vous me dire?

MANUEL. — Petite maman... Mais, Beatriz, faites-moi donc le plaisir d'aller voir n'importe où si j'y suis. Encore une fois, ce que j'ai à dire ne saurait être dit devant une jeune fille, bien qu'il s'agisse d'une autre jeune fille, si j'ose m'exprimer ainsi.

DONA HORTENSIA. — Beatriz, retirez-vous.

BEATRIZ. — Bien. Miss Flossie, venez avec moi.

Vous êtes aussi une jeune fille, j'imagine. Alors, vous ne devez pas écouter non plus.

MISS FLOSSIE. — Oh! dear Biétriss...

DON LUIS, *impatient.* — Allez donc! Allez donc! *(Chevaleresque.)* Dois-je aussi...?

MANUEL. — Non, papa. Mais je prie ma sœur Cristina de se retirer aussi. Je ne puis pas, en conscience, raconter à plus de deux peronnes un secret qui ne m'appartient pas.

DON LUIS. — Cristina, dépêchez-vous. Je bous.

DONA HORTENSIA. — Pour Dieu, Manuelito, ne me faites pas davantage languir. Je sens que je me trouverais mal. *(Cristina se retire.)*

MANUEL. — Voilà... Le malheur est arrivé.

DONA HORTENSIA. — Quel malheur?

MANUEL. — La princesse Mimi ne m'accable plus de ses dédains parce qu'elle veut maintenant, parce qu'il faut que j'épouse Hedwige.

DONA HORTENSIA, *jetant deux cris.* — Non!... Non!... *(Plus calme.)* Et pourquoi le faudrait-il?

DON LUIS. — Il me semble que c'est clair.

DONA HORTENSIA. — Je ne voulais pas comprendre!... Mais comment cela est-il arrivé?

MANUEL. — Le plus naturellement du monde. J'étais dans le coffre...

DONA HORTENSIA. — Quel coffre?

DON LUIS. — Ne l'interrompez donc pas à tout propos!

DONA HORTENSIA. — Mais son récit est inintelligible! Je demande des éclaircissements.

DON LUIS. — On voit bien, Hortensia, que vous n'êtes pas accoutumée aux aventures. Je vous en félicite d'ailleurs, et, personnellement, je m'en réjouis. Quand un jeune homme dit : « J'étais dans le coffre, » cela signifie assez clairement qu'il s'était introduit en contrebande chez sa bien-aimée, qu'un tiers incommode est survenu, et que le galant a dû se cacher dans quelque armoire.

MANUEL, *avec admiration.* — Ah! mon père, quelle sublime pénétration! C'est cela même! Hedwige avait la migraine. Elle dînait dans sa chambre, et elle m'avait invité à partager son perdreau froid. La princesse-mère, la marquise de la Prévalaye et Miezko sont venus prendre de ses nouvelles. Je me suis fourré dans l'intérieur d'un divan. Miezko a fermé la porte de l'escalier et emporté la clef unique. J'étais pris. Je n'insiste pas. Je vous respecte trop, mère chérie, pour insister. Mais quand un homme de mon âge passe la nuit tout entière chez une personne aussi indépendante qu'Hedwige, vous devinez ce qui s'ensuit. D'autant que je ne pouvais coucher dans ce coffre : j'aime mes aises. Alors j'ai promis le mariage.

DONA HORTENSIA. — Malheureux enfant!

DON LUIS. — C'est un cas de conscience.

DONA HORTENSIA. — Pas du tout. C'est du chantage. Un engagement extorqué est sans valeur.

MANUEL. — Vous en parlez à votre aise, mère bien-aimée. Cet engagement ne m'a pas été extorqué. Hedwige n'insistait pas. Elle pensait à tout autre chose. Mais il m'a paru convenable de lui promettre que je l'épouserais. C'est une pure formalité.

DONA HORTENSIA. — Vous voyez bien!

MANUEL. — N'importe. J'entends me conduire en caballero. Je m'appelle don Manuel Arequipa.

DONA HORTENSIA. — Vous voulez épouser cette fille!

MANUEL. — Mais non, je ne veux pas l'épouser! Pourquoi faire? Je ne demande qu'à ne pas l'épouser. Mais j'ai promis. Comment sortir de là? Ma mère, mon père, j'ai recours à vous. Sauvez-moi, je vous en supplie! Ne m'abandonnez pas dans ma détresse! Tirez-moi de cette impasse... honorablement, bien entendu, et sans que je cesse une minute de me conduire en caballero : je m'appelle don Manuel Arequipa.

DON LUIS. — C'est simple comme bonjour.

MANUEL, *tressaillant d'espoir.* — Ah!...

DONA HORTENSIA. — Écoutez votre père, Manuel, c'est un génie politique. Pour les cas de conscience, il en remontrerait au général des Jésuites.

DON LUIS. — D'abord, je pose en principe que Manuel ne doit pas épouser cette princesse.

DONA HORTENSIA. — A la bonne heure!

DON LUIS. — Taisez-vous donc!... Il ne doit

pas l'épouser parce que je suis à la veille de rentrer en possession de mes immenses biens, et même d'augmenter prodigieusement ma fortune. Bientôt l'Istegui, ce superbe fleuve qui... oui... bientôt l'Istegui réunira les deux océans. Je suis, de plus, en pourparlers très sérieux avec le directeur d'un journal de Paris pour vendre San-Miguel à la grande république sœur, aux États-Unis. Il n'y a plus, entre la demande et l'offre, qu'un écart de six millions... de dollars. Je ne céderai pas. Je suis trop patriote pour vendre San-Miguel à vil prix.

DONA HORTENSIA. — Bien.

MANUEL, *ému.* — Ah! mon père...

DON LUIS. — Où en étais-je?... Ah! oui... J'ai d'abord posé en principe que Manuel ne doit pas épouser cette princesse. Maintenant je pose en principe qu'il est absolument obligé de l'épouser.

DONA HORTENSIA. — Qu'est-ce que vous dites?

DON LUIS. — Mais, Sainte-Vierge protectrice des sources de l'Istegui! laissez-moi donc suivre mon raisonnement, Hortensia! Manuel est obligé d'épouser la princesse, cela n'est pas douteux. Il a donné sa parole. Il est caballero. Manuel, demandez-moi mon consentement.

MANUEL. — Cependant, papa...

DON LUIS. — Qu'est-ce que c'est, monsieur? Hésiteriez-vous à tenir un engagement sacré?

MANUEL. — Non, papa.

DON LUIS. — Demandez-moi donc mon consentement.

MANUEL. — Oui, papa. Je vous le demande.

DON LUIS. — Je vous le refuse. Voilà. C'était simple comme bonjour.

MANUEL, *transporté.* — Ah! mon père! Mon cher papa!... Merci! *(Il lui saute au cou.)*

Malheureusement, cette scène touchante est écourtée. Coups de timbre. Visites. Femmes. Chapeaux. On sert le thé. On se croirait au Ritz. Conversations impossibles à noter, d'ailleurs dépourvues de tout intérêt. La porte s'ouvre — peut-être pour la trentième fois. Le jeune duc FRANÇOIS-XAVIER DE LA ROCHE-CLERMAULT paraît, accompagné de M. MONTCUQ DE PELLEVOISIN.

DONA HORTENSIA. — Vraiment, que c'est donc aimable à vous!...

M. DE PELLEVOISIN. — Madame, nous avons tenu...

FRANÇOIS-XAVIER. — Hon! Hon! oui... Quel glorieux anniversaire!

M. DE PELLEVOISIN. — Nous vous apportons nos félicitations personnelles, et celles de la *Société pour le relèvement intégral de la France.*

FRANÇOIS-XAVIER. — Hon! Hon!

DON LUIS. — San-Miguel s'en souviendra. San-Miguel n'est pas une ingrate.

FRANÇOIS-XAVIER. — Hon! Hon!

DONA HORTENSIA. — Nous sommes profondément touchés.

MANUEL, *serrant la main à François-Xavier.* — Oui, merci.

DONA HORTENSIA. — Profondément. Je ne pensais guère, aujourd'hui, voir venir à nous que nos compatriotes...

FRANÇOIS-XAVIER. — Madame... Hon! Hon!... Toutes les manifestations qui affirment... même chez des étrangers... le sentiment de la race... me sont sympathiques...

M. DE PELLEVOISIN. — Nous sommes venus ici nous retremper... c'est le mot... chercher un... un exemple... faire une expérience... une expérience...

FRANÇOIS-XAVIER, *qui n'entend pas le latin.* — *In anima vili.*

DON LUIS, *qui l'entend, bondissant.* — Que dites-vous, monsieur?

FRANÇOIS-XAVIER. — Je, je... je n'en sais rien, hon! hon!... J'ai dit ça... hon! hon!... comme je dirais autre chose... J'ai voulu simplement vous exprimer ma profonde admiration... Vous êtes... *(Avec élan.)* Vous êtes des types qui ne peuvent pas vivre sans leurs morts... Voilà pourquoi nous nous entendrons toujours. Moi non plus, je ne peux pas vivre sans mes morts. Je ne peux pas! *(Il serre avec effusion les mains de don Luis.)*

DON LUIS. — Merci pour ces nobles paroles.

DONA HORTENSIA. — Une tasse de thé?

FRANÇOIS-XAVIER. — Volontiers.

Mouvement. Murmure de surprise respectueuse. L'Infante ELVIRE vient d'entrer, accompagnée du comte DE LA BAULE.

DONA HORTENSIA, *courant au-devant d'elle.* — Com-

ment! madame... Votre Altesse Royale a daigné... aujourd'hui...

L'Infante Elvire. — Nous tenions particulièrement à vous apporter nos félicitations en ce jour, où jadis votre pays a secoué le joug du nôtre, sans toutefois rompre les liens intimes et sans abolir la fraternité du sang. *(Elle jette à Manuel une tendre œillade).*

Manuel, *chatouillé dans son patriotisme.* — Ah! madame...

Don Luis. — Quelle grâce!

Dona Hortensia. — Votre Altesse Royale daignera-t-elle accepter une tasse de thé?

L'Infante Elvire. — Non, merci; mais du chocolat, s'il vous plaît... du chocolat avec de la crème fouettée... *(A Manuel, avec un regard profond.)* Le troisième chocolat. *(Murmure flatteur.)* Vous allez en prendre avec moi. Mais vous aurez soin de ne pas le renverser sur votre gilet.

Cette allusion si fine à l'événement de l'autre semaine est fort goûtée. Les conversations reprennent à demi-voix, comme il sied en présence d'une « royauté ». Et l'on regarde avec sympathie l'Infante et Manuel boire le chocolat, cependant que Don Luis Arequipa, debout derrière eux, semble leur donner une discrète bénédiction.

François-Xavier, *à M. de Pellevoisin.* — Remarquez-vous comme l'Infante Elvire fait de l'œil à Manuel Arequipa? Je suis content!

M. de Pellevoisin. — Qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

François-Xavier. — C'est la confirmation de

toutes mes théories! Ils sont issus d'une même race... Hon! Hon!... L'instinct... hon! hon!... l'instinct obscur... enfin le désir qui... hon! hon!... chuchote en eux... c'est la voix de leurs ancêtres communs qui leur parle à l'oreille, hon! hon!... Elle leur parle et ils l'écoutent.

M. DE PELLEVOISIN. — J't'écoute.

FRANÇOIS-XAVIER. — Ils vont obéir à leurs morts! Bravo! Je sens qu'ils vont obéir à leurs morts!

VIII

L'OEILLET DE L'INFANTE

Les appartements de S. A. R. l'Infante Elvire.

Elle passe dix mois sur douze à Paris, et elle y pourrait avoir, ainsi que d'autres altesses impériales ou royales, son petit rez-de-chaussée. Mais ses moyens sont assez courts, et elle préfère l'hôtel, qui la dispense d'entretenir une domesticité. Comme elle descend toujours dans le même hôtel, elle y est chez elle, plus libre peut-être.

C'est une respectable pension de famille, rue Lord-Byron. La maison mitoyenne est une autre sorte de pension de famille, moins respectable. Ce voisinage présente certains inconvénients. Il arrive que des clients pressés, ou même la police, se trompent de porte.

Il ne faudrait pas croire que les appartements de S. A. R. se distinguent très évidemment des autres chambres, dont le prix est dix francs par jour avec le service et les quatre repas. Le mobilier est second empire, fané et fatigué. On ne soupçonnerait point que la personne qui loge ici est alliée à toutes les familles régnantes d'Europe, si une armée de photographies, dont les cadres sont ornés de couronnes, n'était rangée sur la cheminée (pendule troubadour), sur la commode (acajou sans bronzes) et jusque sur la toilette-duchesse de bois blanc, drapée de satinette et de mousseline.

Le logement de l'Infante se compose de trois pièces : la chambre à coucher de S. A. R., son cabinet de toilette, qui sert aussi de chambre à la duchesse de Campo-Vaccino (dame d'honneur ou caméristé),

enfin un salon, où chaque soir on dresse un lit pour M. le marquis DE LA HUERTA DE VALENCIA, secrétaire des commandements.

Il est cinq heures, et S. A. R. se tient dans ce salon, où elle goûte en compagnie de M. le comte DE LA BAULE et de MANUEL AREQUIPA. Les deux hommes sont en redingote. L'INFANTE porte un grand peignoir décolleté de dentelle noire, sur un transparent de soie d'une couleur si exactement pareille à celle de sa peau qu'on ne saurait décider à première vue si elle est véritablement habillée.

Elle a un œillet rouge dans les cheveux; elle n'a pas de castagnettes.

L'INFANTE, *à Manuel.* — Encore un verre de manzanilla?

MANUEL, *qui croit à la lettre qu'on ne doit jamais refuser aux princes.* — Oui, madame.

L'INFANTE. — Mais la bouteille est vide!... Oh! j'ai ma réserve. *(Elle se lève et va ouvrir un placard où des lingeries de toute nature sont entassées dans le plus grand désordre. Une des planches est réservée aux bouteilles. — Manuel, esclave de l'étiquette, se lève. — Elle revient s'asseoir : il s'assoit.)* Et les biscuits! *(Elle retourne au placard : il se lève. Il se retient à la table.)* Mais asseyez-vous donc!

MANUEL, *avec âme.* — Jamais, quand Votre Altesse Royale est debout!

L'INFANTE, *riant.* — Nous ne sommes pas à la cour! *(Au comte de la Baule.)* Est-il plaisant! *(A Manuel.)* Asseyez-vous. *(Tendrement.)* Je le veux.

MANUEL, *d'une voix défaillante.* — Oui, madame. *(Il s'assoit sur les genoux du comte de la Baule.)* Oh! pardon... *(Il se relève et se laisse lourdement tomber sur sa propre chaise en poussant un grand soupir.)*

L'INFANTE. — Mais qu'est-ce qu'il a?

La Baule. — Parbleu! c'est bien clair: il est complètement gris. Vous lui avez fait boire douze verres de manzanilla, je les ai comptés.

L'Infante, *riant de plus belle.* — Est-ce possible?

Manuel, *penaud.* — C'est bien douze verres, je les ai comptés aussi. J'avoue à Votre Altesse Royale que je me sens un peu barbouillé.

L'Infante. — Mais il fallait le dire!

Manuel. — Je n'osais pas.

L'Infante. — Il est impayable.

La Baule. — Il aurait bu jusqu'à demain.

L'Infante. — Vous êtes donc gris! Quel bonheur! Jamais je ne m'en serais doutée si vous ne vous étiez pas assis sur les genoux du comte. Mais c'est que vous auriez pu vous asseoir sur les miens!

Manuel, *avec conviction.* — Non, madame! Il aurait fallu que je perdisse entièrement le sens. Je suis bien un peu parti, mais je n'en suis pas là.

L'Infante. — Certes! Vous êtes d'une correction assommante. Mais ne comptez pas que je la supporte davantage, à présent que je vous sais gris. Je vous prie, dites-moi des bêtises!

Manuel. — Je suis aux ordres de Son Altesse Royale.

L'Infante. — A la bonne heure! Parlez-nous de la petite Kolomea.

Manuel. — Oh! Madame...

L'Infante. — Qu'est-ce que c'est? La Baule, il n'a pas assez bu!

La Baule, *lui versant à boire.* — D'ordre de Son Altesse.

Manuel, *subitement furieux.* — Vous, d'abord, ce n'est pas la même chose, je peux vous refuser. Alors, je vous invite à me laisser tranquille.

L'Infante. — Ne le taquinez pas. Il va être gentil et nous dire, sans se faire prier, où il en est avec cette petite.

Manuel. — Madame, je vous jure que je ne l'ai pas revue depuis le jour de l'Indépendance.

L'Infante. — Elle a osé venir chez vous, après le coup du chocolat!

Manuel. — Oui, madame; mais je vous jure que je ne l'avais pas revue depuis le jour du chocolat précisément... Et, le jour du chocolat, je ne l'avais pas revue depuis le jour du coffre.

La Baule. — Le jour du coffre?

L'Infante. — Quel coffre?

Manuel. — Je suis un caballero.

L'Infante. — Il ne s'agit pas de ça!

Manuel. — Je vous demande bien pardon. Je suis un caballero, et Votre Altesse Royale sait qu'un caballero se ferait tuer plutôt que d'avouer qu'il a reçu les faveurs d'une dame et, particulièrement, d'une jeune fille.

L'Infante, *très étonnée.* — Vous dites qu'Hedwige vous a accordé ses faveurs! Les dernières! Sérieusement?

Manuel, *exaspéré.* — Je n'ai pas dit qu'Hedwige

m'avait accordé ses faveurs. Il ne faut pas me faire dire ce que je ne veux pas dire. Je suis un caballero... Mais je sais bien une chose, c'est que je ne l'épouserai pas. Ça, c'est couru. Je lui ai promis de l'épouser. Je n'ai qu'une parole. Mais puisque j'ai demandé à papa son consentement et qu'il me l'a refusé, je n'y peux rien, moi. N'est-ce pas, madame? D'abord, je ne suis pas responsable de l'accident qui est arrivé. Ce n'est pas ma faute si Miezko a fermé la porte de l'escalier pendant que j'étais caché dans le coffre!

L'INFANTE, *bas à La Baule.* — Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?

LA BAULE, *de même.* — Ses propos n'ont aucune suite, mais il n'invente assurément pas ce qu'il dit.

MANUEL. — N'est-ce pas, madame, que je ne suis pas tenu de l'épouser?

L'INFANTE. — Pas le moins du monde. Vous ne lui avez fait aucun tort. Je dirai même : au contraire. Elle trouvera dix maris pour un. Dès que le bruit se répandra qu'il lui est arrivé malheur, et je me fie à vous pour cela, tous ceux qui n'osaient pas lever les yeux jusqu'à elle poseront leur candidature.

MANUEL. — Vous croyez?

L'INFANTE. — J'en suis sûre... Comte, si vous alliez faire une visite à la princesse Mimi?

LA BAULE. — J'y pensais.

MANUEL, *se levant en même temps que La Baule pour prendre congé.* — Madame...

L'INFANTE. — Vous ne tenez pas debout. Croyez-vous que je vous laisserai partir dans cet état? *(A La Baule, qui lui baise discrètement la main.)* Au revoir, comte. *(La Baule se retire.)* Je vais vous soigner. Je vais vous faire de la camomille.

MANUEL. — Oh! madame, que vous êtes bonne!

L'INFANTE. — On le dit.

MANUEL. — Mais je supplie Votre Altesse Royale de ne point me faire de camomille.

L'INFANTE. — Que vous êtes donc cérémonieux!

MANUEL. — Non, madame, mais j'ai horreur de la tisane.

L'INFANTE. — Ah! bien.

MANUEL. — D'ailleurs, les fumées du vin se dissipent. Je promets à Votre Altesse que dans cinq minutes il n'y paraîtra plus. Je suis comme ça : je me grise très vite, je me dégrise de même.

L'INFANTE. — Tant pis.

MANUEL. — Ainsi, le soir du coffre.

L'INFANTE. — Vous étiez également gris, le soir du coffre?

MANUEL, *riant.* — Sainte Vierge! Quelle cuite!... Oh! pardon...

L'INFANTE. — Il n'y a pas d'offense. Au contraire. Cessez, je vous prie, de surveiller votre langage et d'observer l'étiquette. Racontez-moi cette histoire de coffre jusque dans ses moindres détails.

MANUEL. — Je ne sais si je dois.

L'INFANTE. — Je vous l'ordonne.

MANUEL. — Figurez-vous que j'avais absolument voulu me fourrer dans le coffre, sans aucun motif. C'était une idée comme ça, une idée d'homme pompette. Une fois dans le coffre, j'ai exigé que la princesse Hedwige...

L'INFANTE. — Je ne sais pas pourquoi je vous ai demandé cette histoire, elle ne m'intéresse pas du tout. Ne parlons pas des autres, parlons de nous-mêmes.

MANUEL. — De nous?

L'INFANTE. — Oui, je sens que nous n'en finirons pas si je ne suis pas très nette. Vous croyez qu'on ne peut me parler qu'à la troisième personne : elle est encore plus refroidissante que la deuxième du pluriel. Jamais vous n'oserez me dire un mot plus haut que l'autre si je ne vous aide un peu.

MANUEL. — Oh! madame...

L'INFANTE. — Ne vous excusez pas. Vous n'êtes pas le premier. Je suis habituée. Tel est notre lot, malheureuses princesses! Si nous gardons la réserve qui est naturelle à notre sexe, nous devons renoncer à satisfaire des désirs qui ne sont pas moins naturels. Jamais on ne nous manque de respect! Jamais! Ah! nous sommes bien à plaindre.

MANUEL. — Votre Altesse Royale peut tenir pour certain que je la plains de tout mon cœur.

L'INFANTE. — Vous pouvez me plaindre. Vous pouvez même aller jusqu'à me consoler, je vous y

autorise. Je vais vous expliquer mon caractère. Soyez tranquille, peu de mots suffiront.

MANUEL. — J'écouterai Votre Altesse Royale aussi longtemps qu'elle daignera me parler. Pourvu que je sois rentré à sept heures pour me mettre en habit...

L'INFANTE. — Ma vie est double. Je suis princesse du sang et je suis femme. J'appartiens à une des plus vieilles familles régnantes d'Europe, et je suis forcée de séjourner une grande partie de l'année — deux mois! — dans une des cours où on s'assomme le plus. De pire que la cour d'Ibérie il n'y a que la cour d'Autriche. Avez-vous vu *Ruy Blas?*

MANUEL. — Jamais!

L'INFANTE. — Eh bien, je souffre moralement, quand je réside à la cour d'Ibérie, comme la reine doña Maria de Neubourg au deuxième acte... Avec cette différence qu'elle est une pleurnicheuse et que ses aspirations sont vagues : les miennes sont parfaitement déterminées.

MANUEL. — Ah?

L'INFANTE. — Ma parole! Lorsque je reviens à Paris, alors c'est la réaction. Voyez en moi une bacchante, mon cher. Je n'en rougis pas. Il me suffit de frôler dans la rue un bel homme pour éprouver un de ces désirs irrésistibles que vous éprouvez, dit-on, vous autres hommes, au plus léger contact d'une jolie femme. Je ne devrais peut-être pas vous dire

ça : je vais perdre à vos yeux, — je ne dis pas mon prestige, je m'en moque, — mais ma poésie.

MANUEL. — N'en croyez rien.

L'INFANTE. — Mais vous me paraissez enclin aux ménagements. Alors, j'aime mieux vous dire tout de suite que vous auriez le plus grand tort d'user de ménagements avec moi. Ce ne serait pas le moyen de me plaire. Ce ne serait pas le moyen! *(Elle pousse un grand soupir. Il ne dit rien. Alors elle repique.)* Étant donné ce tempérament que je viens de vous révéler... avec une franchise à laquelle j'espère que vous rendez justice...

MANUEL. — Oui, madame.

L'INFANTE. — ... J'ai à peine besoin de vous dire quel effet presque foudroyant a produit sur moi votre seule vue. Vous êtes extrêmement bien...

MANUEL, *modeste.* — Oh! madame...

L'INFANTE. — Si, si, extrêmement. *(Avec éclat.)* Vous êtes beau comme un dieu, mon cher... Et quand je dis comme un dieu... Votre beauté n'a pas ce caractère de froideur... Vous n'êtes pas de marbre... On voit circuler sous votre peau fine et colorée un sang généreux... dont je connais les ardeurs : c'est le mien... Vous avez des yeux de velours. Mon cœur chavire quand ils me regardent. Votre bouche est le nid du désir! Et vous avez des dents que je vous envierais... s'il n'était préférable qu'elles fussent à vous, pour mon agrément.

MANUEL, *délicieusement chatouillé.* — Ah! madame...

L'INFANTE. — Enfin, vous vous habillez à merveille.

MANUEL. — Ah!.... Ça, par exemple, je ne suis pas fâché de vous l'entendre dire... parce que mon beau-frère de Casal a une façon ironique de m'admirer chaque fois que je sors une cravate ou un nouveau gilet...

L'INFANTE. — Il n'y entend rien. Je me soucie d'ailleurs assez peu de la toilette. Passés les tout premiers préliminaires, elle n'a plus aucune importance... Je conclus : Manuelito, vous me plaisez. Ce mot dit tout. Vous me plaisez au delà de toute expression. Je ne vous l'envoie pas dire, et maintenant je suppose que vous savez ce qui vous reste à faire.

MANUEL, *baissant les yeux.* — Oui, madame.

L'INFANTE. — Personne ne nous dérangera. La Baule est parti, et il a trop de tact pour revenir. J'ai dit à la duchesse que je n'aurais que faire d'elle toute l'après-midi.

MANUEL. — Quelle duchesse?

L'INFANTE. — La duchesse de Campo-Vaccino. C'est ma dame d'honneur. Elle sait comprendre à demi-mot. D'ailleurs elle doit profiter de sa liberté pour courir : elle est vraiment une nature. Seul, le marquis pourrait nous tomber sur les bras...

MANUEL. — Quel marquis?

L'INFANTE. — Le marquis de la Huerta de Valencia. C'est mon secrétaire des commandements.

Sa fonction lui donne le droit de pénétrer chez moi à toute heure de jour et de nuit, s'il a n'importe quoi de très grave ou de très urgent à me communiquer... par exemple, si le Président de la République était assassiné. Mais ce serait vraiment la déveine si on nous assassinait le Président juste aujourd'hui.

MANUEL. — Certes!

L'INFANTE. — Alors, voilà... Il me semble que nous perdons joliment du temps... Voilà... Mais, gril de saint Laurent! posez donc votre chapeau et retirez vos gants! Qu'est-ce que vous avez?

MANUEL. — Je ne sais pas.

L'INFANTE. — Vous êtes encore pochard?

MANUEL. — Non, madame, plus du tout... Plus du tout.

L'INFANTE. — Alors vous êtes souffrant?

MANUEL. — Ce n'est pas précisément ça.

L'INFANTE. — Voulez-vous vous mettre à votre aise et vous étendre?

MANUEL, *avec un mouvement d'effroi.* — Non, madame!

L'INFANTE. — Ah çà! vous m'avez réduite à vous faire ma déclaration, que vous m'avez laissé débiter jusqu'au bout sans m'interrompre : est-ce que vous prétendez maintenant que je vous prenne de force?

MANUEL. — Oh! non, madame, mais...

L'INFANTE. — Mais quoi?

MANUEL. — Un bonheur si... imprévu... si... si

flatteur... Enfin l'idée qu'une femme de... votre rang... daigne...

L'INFANTE. — Oh!...

MANUEL. — Enfin, je suis... confus... et... glacé. C'est le mot, je le tiens. Je suis glacé... Croyez que le respect seul...

L'INFANTE. — Ne te frappe pas. Tu n'es encore pas le premier. Je t'avais énuméré les inconvénients de mon auguste situation et j'avais oublié celui-là. Non seulement je dois faire toutes les avances, mais, quand on se décide à remarquer que je les fais, on tremble encore d'en profiter. Il est possible que d'autres princesses n'arrivent pas à triompher de cette... superstition; mais avec moi, mon petit, ça ne dure seulement pas cinq minutes. Si tu l'as cru, c'est que tu ne m'as pas regardée.

MANUEL. — Oh! si.

L'INFANTE. — Allons, viens donc, gamin!... Qu'est-ce que c'est? Tu as peur que je te chiffonne?... Ah! tu sais, si tu crains pour ta jolie redingote, il fallait t'adresser ailleurs. Mais il y a un moyen de la ménager. *(Jeu de scène.)* Là!... Et maintenant, retire-moi des cheveux ce peigne... *(Il obéit. Les cheveux de S. A. R. se déroulent.)* Pose mon œillet sur la pendule... Es-tu bien sûr que je n'ai pas de couronne fermée?

MANUEL. — Oui, madame.

L'INFANTE. — Si tu ne savais pas que je suis l'Infante, le devinerais-tu?

MANUEL. — Maintenant, il faudrait être bien malin, madame.

L'INFANTE. — Alors tu n'as plus peur?

MANUEL. — Encore un peu, mais presque plus.

C'est de la modestie. Il n'a plus peur du tout.

. . . . . .

Soudain on entend dans les couloirs de l'hôtel un bruit de pas précipités, et la porte s'ouvre avec fracas... Mais avons-nous dit que la scène précédente, qui avait commencé dans le salon, s'est poursuivie dans la chambre de l'INFANTE ? Bref, la porte qui s'ouvre avec fracas est la porte de cette chambre, et, au moment où elle s'ouvre, S. A. R. se trouve au lit dans le plus aimable désordre.

MANUEL AREQUIPA, — il a donc accepté l'invitation que S. A. R. lui faisait tout à l'heure de se mettre à son aise et de s'étendre un peu? — MANUEL AREQUIPA repose (si l'on peut dire) aux côtés de S. A. R., et il est, comme elle, dans le plus aimable désordre. — Peut-être que l'étiquette, qui commande de se lever chaque fois qu'une princesse se lève, commande aussi de se coucher quand elle se couche.

Tout cela n'empêche point qu'esclave du devoir, le secrétaire des commandements, marquis DE LA HUERTA DE VALENCIA, entre sans façon dans la chambre en criant de toutes ses forces :

— Madame! Madame! La Reine accouche!

Portrait du marquis DE LA HUERTA DE VALENCIA en deux mots : Don Quichotte, mais tout blanc.

Redingote noire. Pantalon gris-perle. Rosette.

LE MARQUIS. — ... La Reine accouche!

L'INFANTE, *se dressant sur son séant.* — Ah! mon Dieu!

MANUEL, *grognon.* — Qu'est-ce que ça peut bien nous faire?

LE MARQUIS, *sans tenir aucun compte du jeune homme.* — J'étais à l'Ambassade quand on a téléphoné que Sa

Majesté ressentait les premières douleurs. Ou plutôt elle les a ressenties il y a deux heures environ; mais l'on n'était pas encore fixé sur la nature des souffrances qu'endurait l'auguste patiente, et l'on n'avait pas jugé à propos d'aviser le corps diplomatique. Enfin, il y a trente-cinq minutes, le médecin anglais, le médecin français et le médecin ordinaire de la Reine se sont réunis en consultation, et ils ont décidé à l'unanimité que Sa Majesté accoucherait. *(Avec attendrissement.)* Il paraît que le prince royal... ou la princesse... se présente bien. *(Avec enthousiasme.)* Sa Majesté souffre horriblement!... *(Stoïque.)* mais avec un courage surhumain. Comme elle est primipare, on compte sur quatorze ou quinze heures de travail. Si l'auguste nouveau-né ne doit pousser son premier cri que demain dans la matinée, Votre Altesse Royale peut encore arriver à temps en prenant l'Ibérien-express qui part dans trois quarts d'heure. J'ai retenu à tout hasard le sleeping de Votre Altesse Royale.

L'Infante. — Merci. Je serai prête. Quelle joie! Pourvu que ce soit un garçon! Marquis, laissez-moi, je vous prie, que je me lève... Mon Dieu! et la duchesse de Campo-Vaccino qui court les champs, comme son nom l'indique...

Le Marquis. — Je la remplacerai auprès de Votre Altesse Royale. Elle nous rejoindra quand elle pourra. Sa présence n'est pas indispensable là-bas comme celle de Votre Altesse. Je me retire.

(Trois révérences à reculons, toujours comme si Manuel n'existait pas. Dès que le marquis est dehors, l'Infante saute à bas du lit.)

MANUEL, *de la pire humeur et oublieux de toute étiquette.* — En voilà une histoire! Alors vous me lâchez? Je conçois que la présence de la duchesse de Campo-Vaccino n'est pas indispensable, comme dit ce vieil hidalgo : mais je ne vois pas que la vôtre le soit davantage. Vous êtes bien plus utile ici.

L'INFANTE, *courant çà et là et jetant pêle-mêle dans une valise des objets qu'elle prend au hasard de tous les côtés.* — Ma présence... pas indispensable!... Y songes-tu?... Mais ce serait le regret, le remords de toute ma vie, si je n'assistais pas aux couches... à la naissance de celui qui sera un jour mon roi... Pourvu que ce soit un garçon et que je ne rate pas le train!

MANUEL. — Garçon ou fille, ce que je m'en...

L'INFANTE. — Ne blasphème pas, mon trésor!

MANUEL. — Si vous croyez que c'est drôle d'être planté là!

L'INFANTE. — Veux-tu que je t'emmène?

MANUEL. — En Ibérie? Vous voulez rire!

L'INFANTE. — Lève-toi vite.

MANUEL. — Je ne voyage pas en redingote et en chapeau de soie.

L'INFANTE. — Je te demande pardon : pour voyager avec moi, c'est la tenue.

MANUEL. — Et maman?

L'INFANTE. — Tu lui enverras une dépêche.

MANUEL, *se refourrant sous les draps.* — Je ne marche pas.

L'INFANTE. — Ah! fais-moi le plaisir de te lever. Tu n'as pas la prétention de rester dans mon lit quand je pars!

MANUEL. — Évidemment. *(Il se lève.)*

L'INFANTE. — Viens-tu? Tu diras oui tout à l'heure, dis oui tout de suite.

MANUEL. — Je dis non.

L'INFANTE. — Tu ne veux pas épouser Hedwige?

MANUEL. — Non! Mais il ne s'agit pas de ça.

L'INFANTE. — Tu n'as qu'un bon moyen d'y couper : fais une fugue.

MANUEL. — Tiens, c'est vrai!

L'INFANTE. — Tu vois bien! Allons, mets au moins ta cravate, que je puisse te présenter au marquis.

MANUEL. — Voilà.

L'INFANTE, *appelant.* — Monsieur de la Huerta!

LE MARQUIS, *reparaissant.* — Madame...

L'INFANTE. — Le comte nous accompagne.

MANUEL, *ahuri.* — Quel comte?

L'INFANTE. — Vous, le comte Arequipa.

MANUEL. — Ah? me voilà...

L'INFANTE. — Comte, oui. Marquis, je vous présente le comte Arequipa.

LE MARQUIS, *s'inclinant profondément.* — Je suis enchanté de faire sa connaissance.

IX

LA POLICE LE SAIT

Au Café Anglais. Le 16, — le centre du monde, comme disait (en parlant du perron d'un autre café) un de ces étrangers qui sont les seuls vrais Parisiens.

La princesse Marie de Kolomea-Przemysl, après avoir péniblement monté l'escalier, qui, en effet, n'est pas commode, pénètre dans le sanctuaire, suivie de sa fille, la princesse Hedwige, de son fils, le prince Miezko, et d'un maître d'hôtel.

La princesse mère porte une toilette toute blanche, vraiment royale, mais si compliquée, avec des biais si incohérents, des effilés si imprévus et une telle superfluité de garnitures que cela fait paquet. Est-ce cousu? Est-ce bâti? La princesse ne l'aurait-elle point mis, par hasard, sens devant derrière, ou même sens dessus dessous? La jupe glisse des hanches et le corsage glisse des épaules. Heureusement, la gorge est habillée de pierreries. La princesse a sorti tout son écrin. Rubis dans les cheveux blonds, émeraudes en broches : elle est aux couleurs d'Italie. Un sautoir de perles qui n'en finit plus — on dirait que c'est pour jouer au cheval.

La princesse Hedwige est tout en noir, malgré son jeune âge. Pas un bijou, pas une fleur, pas même la moindre volaille dans les cheveux. Infiniment décolletée.

Miezko est en habit. Le maître d'hôtel également.

PRINCESSE MIMI. — Quoi! la marquise de la Prévalaye n'est pas arrivée? C'est inconvenant. Je vais lui faire sentir qu'elle me manque d'égards. Nous ne l'attendrons pas pour dîner. Je veux qu'on me voie dans ma loge avant le lever du rideau : je dois l'exemple. La répétition des *Indes galantes* est annoncée pour neuf heures : à neuf heures tapant nous y serons. Servez-nous.

LE MAITRE D'HOTEL, *présentant la carte.* — Qu'est-ce que ces dames désirent manger?

PRINCESSE MIMI. — Comment? Mais mon fils, le prince Miezko, a commandé le dîner cet après-midi en retenant le cabinet.

LE MAITRE D'HOTEL. — Monsieur... le prince... a retenu le salon, mais il n'a donné aucun ordre.

MIEZKO. — J'ai totalement oublié.

PRINCESSE MIMI. — *Ach!* Miezko, que vous êtes donc dans la lune! Depuis cette inexplicable disparition de votre ami M. Manuel Arequipa, ni vous ni votre sœur ne savez plus ce que vous faites. Il est heureux que j'aie dans mon seul petit doigt plus de bon sens que vous dans vos personnes tout entières.

HEDWIGE, *rappelant, d'un signe du menton, la présence du maître d'hôtel.* — Maman...

PRINCESSE MIMI. — Je n'ai pas besoin de vos leçons... Je vais donc commander le menu.

LE MAITRE D'HOTEL. — Ostende? Natives? Côte-rouge?

PRINCESSE MIMI, *tragique.* — Je n'entends pas risquer la fièvre typhoïde pour le plaisir de gober une huître.

LE MAITRE D'HOTEL. — Potage?...

PRINCESSE MIMI. — Vous ne savez donc pas que j'ai l'estomac dilaté?

LE MAITRE D'HOTEL. — Hors-d'œuvre?

PRINCESSE MIMI. — Jamais!... Servez-nous un petit poisson léger, et qui soit prêt tout de suite. Nous allons à l'Opéra, à la répétition générale des *Indes galantes*...

LE MAITRE D'HOTEL. — Truite meunière?

PRINCESSE MIMI. — Je l'aurais parié! De toute ma vie je n'ai pu témoigner le désir d'un petit poisson léger sans que l'on me propose aussitôt « truite meunière »! Mais je suis excédée de « truite meunière! » Sachez-le donc... Je vois ici des filets de sole à l'américaine...

LE MAITRE D'HOTEL. — C'est un peu à l'emporte-pièce.

PRINCESSE MIMI. — Je ne vous demande pas votre goût. Filets de sole à l'américaine. Ensuite...

LE MAITRE D'HOTEL. — Je me permets de recommander la culotte de bœuf nivernaise.

PRINCESSE MIMI. — Voulez-vous que je pense toute la soirée à cette culotte, au lieu d'écouter la

musique? Vous nous donnerez une noix de veau gendarme.

LE MAITRE D'HOTEL, *inscrivant.* — Gendarme... Un petit gibier pour suivre?

PRINCESSE MIMI. — Pas de gibier!

LE MAITRE D'HOTEL. — Volaille? Poularde à la bressane.

PRINCESSE MIMI, *haussant les épaules.* — Alors, deux viandes braisées?... Non... Gélinottes.

LE MAITRE D'HOTEL. — C'est du gibier.

PRINCESSE MIMI. — Vous n'avez pas la prétention de me l'apprendre?... Gélinottes. Salade... chicorée frisée. Pas de légumes. Entremets...

LE MAITRE D'HOTEL. — Petits soufflés glacés au chocolat?

PRINCESSE MIMI. — Naturellement! Voilà un quart de siècle que vous n'avez pas sur votre carte d'autres plats doux que ces petits soufflés! Vous nous ferez des poires Bourdaloue. *(A Hedwige.)* Vous ne semblez prendre aucun intérêt à ce que je dis. Comptez-vous jeûner? Donnez donc votre sentiment!

HEDWIGE. — Vous savez bien que je mange n'importe quoi.

LE MAITRE D'HOTEL. — Les vins?

PRINCESSE MIMI. — G. H. Mumm cordon rouge, 93.

LE MAITRE D'HOTEL. — Combien de couverts?

PRINCESSE MIMI. — Quatre.

MIEZKO. — Trois. Je vous rejoindrai à l'Opéra, mais je n'aurai pas le plaisir de dîner avec vous. *(Le maître d'hôtel sort.)*

PRINCESSE MIMI. — Qu'est-ce encore que ce mystère?

MIEZKO. — Il n'y a pas le moindre mystère. Je dîne avec un ami. A tout à l'heure. *(Il lui baise la main, fait un signe d'amitié à Hedwige et se retire.)*

PRINCESSE MIMI. — Voilà mes enfants! Mon fils me quitte, à peine poliment, pour s'en aller on ne sait où, et vous ne dites pas un mot. C'est bien la peine de vous emmener dîner au cabaret!

HEDWIGE. — Oh! maman, ce n'est pas un plaisir si extraordinaire!

PRINCESSE MIMI. — Si fait. Pour moi, qui ne suis pourtant pas une bête, c'est un plaisir extraordinaire de dîner au cabaret. Ignorez-vous que ce lieu est historique? Votre auguste père ne dînait jamais ailleurs quand il venait incognito à Paris. Nous avons traité dans ce cabinet tous les souverains d'Europe. Quels souvenirs! *(Elle pleurniche.)* La mélancolie qu'ils me suggèrent m'aide à comprendre vos chagrins. J'y compatis, ma chère. Mais je fais mieux : j'agis. Ah! si vous ne m'aviez pas! Votre frère est comme une âme en peine, vous comme une borne. Moi... *(Entrée du maître d'hôtel.)* Ah! voici donc ces filets de sole qui nous emporteront la bouche!... Voici, non seulement les filets de sole, mais la marquise de la Prévalaye. Eh bien, chère

marquise, il n'est que temps, avouez-le. Nous n'avons pas commencé de dîner, nous n'avons encore rien mis en bouche. Nous vous attendions.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. *(Superbe toilette-reclame.)* — Princesse, je vous demande un million de pardons. Mais il vient de me tomber une tuile. Le *Daily Snob* m'envoie en Ibérie pour le baptême de l'Infant qui est né la semaine dernière. Je dois partir cette nuit même, après la répétition. Je faisais mes malles.

PRINCESSE MIMI. — Cette marquise! Peut-on se déplacer ainsi?... Mangeons vite!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Rien de neuf... pour Manuel? *(Hedwige fait un mouvement d'épaules.)* Ces filets de sole sont délicieux.

PRINCESSE MIMI. — J'espère que le menu vous plaira; je l'ai commandé à votre intention. Nous avons la noix de veau gendarme, une gélinotte, la salade de chicorée et les poires Bourdaloue... Buvez donc... Non, rien de neuf... jusqu'à nouvel ordre; mais, d'ici à une demi-heure, nous saurons tout.

HEDWIGE. — D'ici à une demi-heure?

PRINCESSE MIMI. — Tiens! cela vous réveille?... Oui, ma chère, nous saurons tout. Et pourquoi? Parce que je suis là. Oui, oui, vous me traitez de haut en bas. Je n'ai pas de génie, mais j'ai le nez fin. J'ai été à l'école de votre auguste père, pauvre roi! J'ai fait du premier coup ce qu'il aurait fait, ce qu'il fallait faire.

HEDWIGE. — Quoi?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE, *qui tord et avale.* — Racontez-nous ça, princesse.

PRINCESSE MIMI. — Je me suis donc adressée tout simplement à la police.

HEDWIGE. — Oh!

PRINCESSE MIMI. — Vous allez sans doute me juger imbécile, mais je crois à la police.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Vous avez été voir le préfet?

PRINCESSE MIMI, *levant les épaules.* — Je crois à la police, mais non à la police officielle. La police sait tout, je veux dire la police privée. Tous les policiers amateurs de Lemberg avaient annoncé au pauvre roi qu'il serait assassiné le 13 octobre. Malheureusement, il a cru ses agents officiels qui n'avaient pas connaissance du complot.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Il a eu tort.

PRINCESSE MIMI. — D'autant que notre grande cartomancienne, Mme d'Antinoé, avait lu la chose dans le tarot, dans le marc et dans les lignes de plusieurs mains.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Donc, vous vous êtes adressée à un amateur?

PRINCESSE MIMI, *tirant une carte de son réticule d'or.* — Oui. A Isidore Larousse, détective...

HEDWIGE. — Larousse? Ce doit être un pseudonyme.

PRINCESSE MIMI. — Eh! qu'importe? *(Elle pour-*

suit, lisant la carte.) Isidore Larousse, détective, officier de l'Instruction publique, auteur de *Nos apaches* et de *Le cambriolage à la portée du premier venu.* M. Larousse se charge de toutes missions en France et à l'étranger. Enquêtes pour mariages, divorces et cassations en cour de Rome. Surveillances privées, recherches de toute nature. 22e année. Succès à la 6e chambre : 271 divorces en 1906.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Bravo!

HEDWIGE. — Et cet Isidore Larousse?...

PRINCESSE MIMI. — Sait à l'heure qu'il est où se cache Manuel Arequipa, votre fiancé (car je veux l'appeler ainsi). Larousse doit venir me faire son rapport ici même avant l'heure du théâtre, c'est-à-dire avant dix minutes. Marquise, il ne faut pas que cela vous empêche de reprendre de la gélinotte.

LE MAITRE D'HOTEL, *qui apporte les poires Bourdaloue.* — Madame, il y a là un... monsieur... oui, un monsieur... qui dit être attendu de Madame, et...

PRINCESSE MIMI. — C'est lui! Faites-le entrer.

Entrée d'ISIDORE LAROUSSE.

C'est un assez jeune homme, sympathique et pas trop distingué. Fine moustache noire. Des cheveux qui frisent naturellement, mais trop. Il a quelque chose du sous-officier en civil, ou du calicot, ou même de l'homme élégant qui crie sur le boulevard : « Ce soir, aux Folies-Bergère... » Il est en noir, redingote et cravate blanche, mais il peut, à la rigueur, passer pour être en habit, parce que son pardessus est boutonné; et ce pardessus est d'une couleur moutarde un peu trop claire. Le ruban de la médaille de Madagascar.

A première vue, les gens les moins perspicaces diraient : « Tiens! un

agent en bourgeois ! » Car il est curieux que les policiers, qui trompent si bien leur monde quand ils se camouflent en apaches, ne trompent plus personne quand ils se camouflent en hommes du monde.

PRINCESSE MIMI, *avec obséquiosité.* — Asseyez-vous donc, je vous prie. Vous prendrez bien quelque chose avec nous? Un verre de porto? Une coupe de champagne?

ISIDORE LAROUSSE. — Du champagne, s'il vous plaît, puisque le voilà tout servi. *(Après avoir bu.)* Il est fameux. Quelle marque?

PRINCESSE MIMI. — Mumm cordon rouge, 93.

ISIDORE LAROUSSE. — Grande année!... Tel que vous me voyez, princesse, j'arrive de chez vous : on m'a dit que vous étiez au Café Anglais. N'avez-vous pas reçu l'avis important que je vous ai fait passer cet après-midi?

PRINCESSE MIMI, *sans tenir aucun compte de ce qu'il dit, à la marquise.* — Ma chère, il faut vous dire que M. Larousse m'a été recommandé par l'archiduc Conrad...

ISIDORE LAROUSSE. — Charmant jeune homme. Je lui ai sauvé bien des sales histoires.

PRINCESSE MIMI. — Je m'en doute : je le connais, c'est mon cousin... Monsieur Larousse a du génie. N'en faut-il point pour exercer ce beau métier, dont les sots médisent, mais pas moi? Quand on a vécu, comme moi, pour ainsi dire sur les marches d'un trône... car je ne vous apprendrai pas, monsieur Isidore, que je suis la veuve morga-

natique du feu roi de Galicie et de Lodomérie. J'allais même être proclamée reine quand des misérables... Écartons ces images!... C'est pour vous dire, monsieur Isidore, que le roi et moi nous passions des heures, de bien bonnes heures, à compulser les rapports de vos confrères de Lemberg...

ISIDORE LAROUSSE. — Je vous demande pardon, princesse, mais, encore une fois, n'avez-vous pas reçu l'avis très pressant que je vous donnais de ne pas mettre aujourd'hui le nez dehors, si j'ose m'exprimer ainsi?

PRINCESSE MIMI. — Eh! oui, monsieur, je l'ai reçu, mais comment vouliez-vous que j'en tinsse compte? C'est ce soir la répétition générale des *Indes galantes,* à l'Opéra : je ne puis me dispenser d'y paraître. Je suis une personnalité mondaine et artistique, j'ai des devoirs. Jamais je ne manque à mon devoir. Quand je dois aller n'importe où, j'y vais, quoi qu'il puisse m'advenir. On me dirait que j'y serai tuée comme le pauvre roi... *(Prise d'une soudaine inquiétude.)* Ah! mon Dieu! est-ce que vous aviez une raison de cet ordre pour me conseiller de ne pas sortir aujourd'hui?

ISIDORE LAROUSSE. — Il est bien temps!... D'ailleurs, ici, vous ne courez aucun danger.

PRINCESSE MIMI. — Mais en sortant d'ici? Dites-le-moi!

ISIDORE LAROUSSE. — Voulez-vous me permettre de procéder par ordre? Sans ça, nous n'en

finirons jamais. Tout s'enchaîne. Vous m'avez chargé d'une mission, relativement à la disparition du jeune Arequipa : je voudrais d'abord vous en faire connaître les résultats.

PRINCESSE MIMI. — Ah! il y a donc des résultats?

ISIDORE LAROUSSE. — Mais oui!

PRINCESSE MIMI. — Alors, qu'attendez-vous, monsieur, pour nous les faire connaître? Il fallait crier dès la porte : « J'ai retrouvé le jeune homme! Je l'ai retrouvé! »

HEDWIGE. — Je vous ferai observer, maman, que M. Larousse ne peut pas placer un mot.

PRINCESSE MIMI, *piquée.* — Au moins, ce n'est pas votre faute, car vous n'avez pas desserré les dents depuis une heure. *(A Isidore Larousse.)* Je vous écoute, monsieur, je vous écoute. Je me tais. *(Il ouvre la bouche.)* Pardon... *(A la marquise.)* La méthode de M. Larousse est tout à fait personnelle. C'est d'ailleurs celle de tous les grands policiers. C'est la méthode déductive. Vous allez voir, chère amie, c'est très curieux. M. Larousse, quand il aborde un problème, n'attache aucune importance à ce qui est grossièrement important. Il choisit, parmi toutes les données, celle qui se signale par la plus évidente insignifiance, et il bâtit là-dessus un raisonnement qui ne le mène souvent à rien, mais qui est toujours de la plus élégante ingéniosité. *(A Larousse.)* C'est bien cela?

ISIDORE LAROUSSE. — Je n'aurais pas mieux dit.

PRINCESSE MIMI. — Eh bien, marchez, je vous écoute. *(A la marquise.)* Ne l'interrompez pas. *(A Larousse.)* Dites-nous comment vous avez procédé pour retrouver M. Manuel Arequipa; car je ne doute point que vous ne l'ayez retrouvé.

ISIDORE LAROUSSE. — Hélas!... Oui et non... Enfin, je ne puis vous cacher davantage que sa disparition s'explique vraisemblablement par un crime. Des nihilistes galiciens l'ont assassiné.

PRINCESSE MIMI. — Taisez-vous! Vous ne savez pas que vous pourriez tuer ma fille!

HEDWIGE. — Non, maman. Cette baroque hypothèse ne m'émeut nullement. Manuel n'a jamais eu affaire avec les nihilistes galiciens.

ISIDORE LAROUSSE. — Si, mademoiselle, et je suis bien gêné de vous dire pourquoi. Du moins, je le serais si toutes les jeunes filles n'étaient aujourd'hui informées d'une... particularité... de quoi naguère on osait à peine causer entre hommes... Enfin, M. Manuel Arequipa... a une conception... peu ordinaire... de... l'amour, de l'amitié...

PRINCESSE MIMI, *haussant les épaules.* — Je vous entends parfaitement. Je ne serais pas Galicienne! Car, dans mon pays, tous les hommes, vous entendez, tous, ont cette conception peu ordinaire... Même le feu roi! (Je vous dis tout comme à un confesseur.) Mais M. Arequipa n'est pas Galicien : il est de San-Miguel, dans l'Amérique du Sud. En outre,

je ne puis croire qu'il ait, comme vous dites, cette conception. Car vous n'ignorez pas pour quel motif nous nous intéressons à lui (et, encore une fois, je vous dis tout, comme à un confesseur) : il a séduit ma fille, la princesse Hedwige, et il lui a promis le mariage.

ISIDORE LAROUSSE, *s'inclinant devant Hedwige comme pour lui présenter ses condoléances respectueuses.* — Oh! mademoiselle...

HEDWIGE. — Merci... Vous voyez que votre hypothèse n'a pas le sens commun.

ISIDORE LAROUSSE. — Je vous demande infiniment pardon, mademoiselle : je n'affirme rien que je ne prouve.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Alors prouvez!

PRINCESSE MIMI. — Ne l'interrompez donc pas!

ISIDORE LAROUSSE, *à la princesse Mimi.* — Lorsque vous avez bien voulu...

PRINCESSE MIMI. — Encore une coupe de champagne?

ISIDORE LAROUSSE. — Volontiers... Lorsque vous avez bien voulu...

PRINCESSE MIMI. — G. H. Mumm, 93.

ISIDORE LAROUSSE. — Grande année!... Lorsque vous avez bien voulu me faire connaître votre désir de savoir où pouvait bien avoir passé ledit Manuel Arequipa, je n'ai fait ni une ni deux, je me suis rendu à son dernier domicile connu, rue Christophe-Colomb.

PRINCESSE MIMI. — C'est l'hôtel de ses parents.

ISIDORE LAROUSSE. — Je m'en doutais!... Je m'y suis donc rendu, armé uniquement de ceci. *(Il tire de sa poche une forte loupe.)*

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Une loupe? Pourquoi faire?

ISIDORE LAROUSSE. — J'ai examiné, à l'aide de cet instrument, tous les pavés de la rue un à un, puis l'asphalte des trottoirs, et la surface extérieure de la porte cochère.

PRINCESSE MIMI. — C'est passionnant! Et que vous a révélé cet examen?

ISIDORE LAROUSSE. — Rien du tout. Je ne saurais dire pourtant qu'il ait été inutile.

PRINCESSE MIMI, *haletante.* — Ah!

ISIDORE LAROUSSE. — En effet, tandis que je procédais à cette opération minutieuse, un jeune homme survint, un jeune homme blond, élégant et mélancolique, dont j'ai noté avec soin le signalement. Il parut suivre mon petit travail avec intérêt, mais aussi avec une certaine méfiance. Lui-même jetait de temps à autre sur l'hôtel des regards inquisiteurs, comme s'il eût voulu arracher à ces pierres leur secret. Je ne doutai point que sa préoccupation manifeste n'eût trait à la disparition d'Arequipa, et qu'il n'eût été mêlé à cette intrigue de quelque façon que je ne démêlais pas encore très bien.

PRINCESSE MIMI, *avec enthousiasme.* — Quel flair!

ISIDORE LAROUSSE. — Je résolus de le suivre dès qu'il s'éloignerait. Il me fit perdre un temps considérable, car il ne quitta la place qu'à la nuit tombante. « Si Manuel a été assassiné (pensai-je), voilà son meurtrier qui revient, selon l'usage de ces gens-là, errer aux lieux où respira la victime. » J'abrège. Le jeune homme blond s'éloigna d'un pas automatique. Je le suivis de même. Il m'emmena jusqu'au fond du quartier latin. Il entra dans une gargote où les intellectuels galiciens prennent leurs modestes repas. Il dîna en compagnie d'un anarchiste catalogué, que j'ai surveillé pendant plus de deux ans : charmant garçon d'ailleurs, nous avions fini par être fort liés. L'anarchiste et mon jeune homme blond sortirent ensemble du caboulot. Résigné, je me remis à les suivre. Princesse! Quelle ne fut point ma surprise, mon horreur, quand je vis qu'ils s'arrêtaient à la porte de votre hôtel? Le jeune homme blond dit alors à l'autre jeune homme... Vous me suivez bien?... Il lui dit : « Demain soir, à la répétition des *Indes galantes,* à l'Opéra. » Et, — j'en frémis, — il sonna (le jeune homme blond). La porte s'ouvrit. Il s'introduisit chez vous. Oui, princesse, l'ennemi était dans la place! Tout cela est parfaitement clair : les nihilistes galiciens, qui ont assassiné Manuel Arequipa, ont comploté de lancer ce soir une bombe dans votre loge, et c'est pourquoi je vous avais fait dire de ne pas bouger.

PRINCESSE MIMI. — C'est épouvantable!!! Que leur ai-je fait, faible femme? Je comprends qu'ils aient tué le roi. Je n'excuse pas leur crime, mais, à la rigueur, je le comprends. Mais me tuer, moi! Ce n'est pas seulement monstrueux, c'est stupide! Et je suis sortie de chez moi! Et il va falloir que j'y rentre... Comment y rentrerai-je? Croyez-vous que je sois menacée dans la rue?

ISIDORE LAROUSSE. — Je n'en sais rien. A votre place, je me méfierais.

PRINCESSE MIMI. — Mais je me méfie, cher monsieur, je me méfie! Je sais de quoi ils sont capables, ces gredins! Et ma loge qui va rester vide!

HEDWIGE. — Non, j'irai. Je n'ai pas peur.

PRINCESSE MIMI. — Moi non plus!... Vous ne pouvez aller seule à l'Opéra.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — J'accompagnerai Hedwige.

PRINCESSE MIMI. — Et je rentrerai seule! Jamais. Vous m'accompagnerez. Je vous offre une place dans ma voiture. *(A Larousse.)* Monsieur, oserai-je vous demander de m'escorter aussi? Vous monterez à côté du cocher. Le valet de pied prendra un fiacre.

ISIDORE LAROUSSE. — Je ne vous serais d'aucune utilité.

La porte s'ouvre. MIEZKO entre.

MIEZKO. — Ah çà! qu'est-ce que vous faites

donc? Je viens vous chercher. Vous savez l'heure qu'il est?

ISIDORE LAROUSSE, *tournant la tête, pâlissant et criant soudain.* — Ah!!!...

PRINCESSE MIMI, HEDWIGE, MARQUISE DE LA PRÉVALAYE, *ensemble.* — Quoi?

ISIDORE LAROUSSE. — Le jeune homme blond! Le jeune homme blond! C'est lui! C'est lui que j'ai vu pénétrer chez vous!

PRINCESSE MIMI. — Mais c'est mon fils, le prince Miezko!

ISIDORE LAROUSSE. — Alors tout s'explique!

HEDWIGE, *moqueuse.* — En effet.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Je commence à croire que Manuel Arequipa n'a pas été assassiné.

MIEZKO. — Manuel, assassiné?

ISIDORE LAROUSSE, *penaud.* — Mon raisonnement se tenait très bien; mais, du moment que monsieur est votre fils, je suis obligé de vous dire, princesse, que vous pouvez aller à l'Opéra et que vous ne courez aucun danger.

PRINCESSE MIMI, *indignée.* — Aucun danger! Qu'en savez-vous? Puis-je me fier maintenant à votre perspicacité? Je vous dis, moi, que je cours les plus grands dangers, et que je ne vais pas risquer ma vie pour entendre les *Indes galantes!* Est-ce que je sais, moi, quel est cet autre jeune homme avec qui le jeune homme blond, mon fils, a dîné dans un cabaret de la rive gauche, et qu'il a quitté

devant la porte de mon hôtel en lui disant : « A demain » ?

MIEZKO, *un peu embarrassé.* — C'est un garçon très intelligent, très artiste, sans le sou, à qui j'ai payé un fauteuil de troisième galerie...

PRINCESSE MIMI. — Je vous fais mes compliments, vous avez de jolies relations! Grâce à vous, je n'irai pas ce soir aux *Indes galantes*. Je n'ose pas y aller. Je le dis sans honte : moi, je ne me pique pas d'héroïsme. Ma loge restera vide. Mon absence sera remarquée, commentée. Mais on dira ce qu'on voudra, je m'en moque. Ma voiture! Faites avancer ma voiture, et explorez la rue, je vous prie. *(Départ, ou plutôt dégringolade.)* — Dieu! cet escalier! Je vais me rompre le cou. Quelle aventure! Ah! je m'en souviendrai, des *Indes galantes* et de M. Manuel Arequipa! Ouvrez la porte. Oh! ce trottoir... ce large trottoir à franchir!... Ouvrez la portière, que je me précipite... Non!... Non... marquise, je vous prie... montez la première, on croira que c'est moi.

X

LES PRÉTENDANTS

Chez la princesse Mimi de Kolomea. Le petit salon (dix mètres sur douze) où elle reçoit les intimes à son jour. Deux très hautes fenêtres cintrées font vis-à-vis à deux portes où beaucoup d'or se relève en bosse. Entre les deux fenêtres, un meuble indéfinissable à façade ornée d'icones sur fond d'argent. Le portrait du roi, avec tous ses attributs, occupe un panneau entier. La cheminée est en face. En guise de jardinière, une reproduction du berceau offert par la ville de Paris au roi de Rome. Cinq ou six mobiliers complets, chacun d'un style différent et bien caractérisé : on dirait le rayon des meubles aux magasins Dufayel. Le lustre et la garniture de cheminée sont en saxe.

On a introduit, voilà un petit quart d'heure, Serge Alexeiévitch Olesnicky. La princesse, comme d'ordinaire quand elle reçoit, n'est pas prête. Olesnicky se tient debout, dans l'attitude de l'homme du monde qui attend la maîtresse de la maison. Il est étroit de buste, mince de taille, et porte une redingote à paniers. Miezko entre. Redingote similaire.

Miezko. — Très cher Séréoje! La princesse n'a plus que sa robe à mettre. Elle m'a confié l'agréable

mission de l'excuser et de vous tenir quelques instants compagnie.

OLESNICKY. — Très cher Miezko! Je suis ravi de causer avec vous seul avant de faire ma visite à la princesse, et peut-être n'attendrai-je pas qu'elle descende. Il se peut que je n'aie pas le courage de me trouver avec elle face à face quand je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, même si vous me répondez, comme j'y compte, selon l'amitié que je pense que vous avez pour moi.

MIEZKO. — Mais quelle est cette solennité, Serge Alexeiévitch? Et d'abord vous avez donc une requête à me présenter?

OLESNICKY. — Vous l'avez compris, cher Miezko, et j'ajoute : vous l'avez trop vite compris. Car me voici obligé de renoncer à toute précaution oratoire. Il va falloir que je vous dise tout de go une chose si difficile, et je tremble.

MIEZKO. — Mais remettez-vous, je vous en conjure, et surtout épargnez-moi une plus longue attente. Vous savez combien je suis nerveux, et encore plus depuis que mon ami Manuel Arequipa nous a plaqués.

OLESNICKY. — Ciel! Miezko, quel nom venez-vous de prononcer là? Laissons, je vous prie, de côté ce petit drôle... bien qu'il soit, hélas! pour quelque chose dans la chose que j'ai à vous dire.

MIEZKO. — Je vous comprends de moins en moins et je vais certainement avoir une crise.

Je pourrais vous tuer. De grâce, parlez sans détour.

OLESNICKY. — Je le ferai donc, et en très peu de mots. Vous n'ignorez pas, cher Miezko, que je suis le petit-fils du beau-frère divorcé de Mme Iécathérine Olesnicka, le célèbre écrivain catholique. Je suis fier de cette parenté illustre. Elle m'impose des devoirs. Je ne saurais me contenter de pratiquer ma religion dans la mesure où il est suffisant que la pratiquent toutes les personnes qui n'ont avec Iécathérine Olesnicka aucun lien de parenté. Je dois être mystique. Je pousse les principes de la morale du Christ jusqu'à leurs extrêmes conséquences. Ce n'est donc pas moi qui jetterais la première pierre à la femme adultère, quand bien même je serais sans péché, — ce qui n'est malheureusement pas le cas. Et je dis à Madeleine : « Relevez-vous. »

MIEZKO, *ahuri.* — Je vous demande pardon, Serge Alexeiévitch, mais je ne comprends pas un traître mot à ce que vous me racontez là.

OLESNICKY. — Permettez-moi cependant de passer à un autre sujet sans vous fournir, pour le moment, de plus amples explications. Vous comprendrez tout à la fois.

MIEZKO, *résigné.* — Comme vous voudrez.

OLESNICKY. — Très cher Miezko! Vous savez si j'ai une tendre amitié pour vous. Elle date de loin. Il n'est pas surprenant que mon affection s'étende à ceux qui vous touchent de près et, en particulier,

à votre très chère sœur. Ne m'interrompez pas!...

MIEZKO. — Mais je ne vous interromps pas! Allez donc!

OLESNICKY. — Je n'ose croire à mon bonheur! Vous ne vous êtes pas jeté sur moi pour m'égorger dès ce premier aveu! Ah! Miezko, je le sais bien, c'est folie à un ver de terre comme moi (bien que je porte un nom illustre) d'aspirer à une fille de roi. Et certes j'aurais caché au fond de mon cœur cette ambition insolente si je n'avais ouï dire des choses que je ne puis vous répéter (vous me tueriez) sur votre divine sœur et le misérable dont, tout à l'heure, vous prononciez le nom. Vous peindrai-je mes sentiments lorsque j'appris ce que je ne veux pas dire mais ce que vous savez? Quel déchirement! Mais quelle espérance! Elle cessait de m'être inaccessible! Cependant, je ne savais à quoi me décider. Je me suis rappelé les paraboles auxquelles je faisais précédemment allusion, et j'ai vu mon devoir. Je suis venu. J'ai demandé la princesse mère, mais j'aime beaucoup mieux avoir été reçu par vous. Voilà donc ce que j'avais à vous dire, cher Miezko. Voilà.

MIEZKO, *après un temps.* — Vous devez avoir chaud.

OLESNICKY. — Terriblement.

MIEZKO. — Ma mère a la manie de faire allumer du feu dans toutes les cheminées et de fermer les bouches du calorifère sous prétexte que le calorifère lui donne la migraine. Seulement, quoique fermé, le

calorifère chauffe tout de même, et, avec le feu des cheminées, c'est à n'y pas tenir.

OLESNICKY. — En effet. *(Silence.)* Alors?

MIEZKO. — Alors?

OLESNICKY. — Qu'en pensez-vous?

MIEZKO. — Dame! Vous me prenez tout à fait de court.

OLESNICKY. — Évidemment.

MIEZKO. — Je suis très honoré. Il faut réfléchir.

OLESNICKY. — Vous ne croyez pas que je ferais mieux de m'en aller sans voir la princesse?

MIEZKO. — Vous ferez mieux de toute façon, parce qu'elle en a encore pour une demi-heure.

OLESNICKY. — Oui, alors, je ferai mieux. Au revoir, cher Miezko. Vous allez ce soir, je pense, à l'Opéra?

MIEZKO. — Oui, certes. A ce soir.

SERGE OLESNICKY se retire. MIEZKO, seul, tente de se livrer à la méditation. Mais, comme il lui est extrêmement difficile d'enchaîner ses pensées sans le secours d'un interlocuteur, il y renonce. Il contemple, quelques instants, le portrait de son auguste père, puis il remonte chez lui.

Le salon reste vide — environ dix minutes. Puis, l'on y introduit le jeune duc FRANÇOIS-XAVIER DE LA ROCHE-CLERMAULT et M. MONTCUQ DE PELLEVOISIN. Ils prennent tous deux, ainsi que précédemment SERGE OLESNICKY, l'attitude du visiteur qui attend la maîtresse de la maison.

Toutefois, FRANÇOIS-XAVIER semble avoir peine à tenir en place, et il pousse à plusieurs reprises l'onomatopée qui lui sert ordinairement à exprimer ce qu'il pense.

FRANÇOIS-XAVIER. — Hon, Hon... *(Un temps.)*

Hon, hon... *(Un autre temps sensiblement égal.)* Hon, hon... *(Et ainsi de suite.)*

M. DE PELLEVOISIN. — Vous êtes souffrant?

FRANÇOIS-XAVIER. — Non, hon, hon... Mais je suis en proie... à ce que Spinoza — j'ai lu ça dans Taine — appelle... hon, hon... un combat intérieur.

M. DE PELLEVOISIN. — Ah?

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui... Puisque la princesse n'est pas prête et que nous avons... hon, hon... le temps de causer un peu... donnez-moi donc... hon, hon... un conseil.

M. DE PELLEVOISIN. — Bien volontiers.

FRANÇOIS-XAVIER. — Voilà... Dois-je... au mépris d'un préjugé...

M. DE PELLEVOISIN. — Je vous arrête. Il ne faut jamais mépriser un préjugé.

FRANÇOIS-XAVIER. — C'est mon avis, hon, hon... Mais ne me coupez pas, je ne sais déjà plus où j'en suis... Hon, hon... Voilà... Dois-je sacrifier mon honneur personnel pour sauver l'honneur d'une personne de sang royal?...

M. DE PELLEVOISIN. — Vous le demandez!

FRANÇOIS-XAVIER. — Dois-je... sauver en quelque sorte... le prestige monarchique?...

M. DE PELLEVOISIN. — Évidemment! si vous en trouvez l'occasion.

FRANÇOIS-XAVIER. — Mais laissez-moi donc parler!... Enfin, dois-je épouser la princesse Hed-

wige, qui a, paraît-il, marché avec le petit Arequipa, qui la plaque?

M. DE PELLEVOISIN. — Vous n'y pensez pas sérieusement?

FRANÇOIS-XAVIER. — Très sérieusement, cher ami, hon, hon, très sérieusement. C'est une idée qui m'a poussé hier matin, et je vous avoue qu'en venant ici j'étais déjà presque décidé à faire les premières ouvertures. Une seule chose me taquine : ce n'est pas la grosse fortune d'Hedwige...

M. DE PELLEVOISIN. — Elle n'est pas grosse, ni solide, sans quoi Manuel ne se serait pas défilé.

FRANÇOIS-XAVIER. — Détrompez-vous, Hedwige est fort riche.

M. DE PELLEVOISIN, *dressant l'oreille.* — Ah!

FRANÇOIS-XAVIER. — Mais, encore une fois, peu importe... Ce qui me taquine, c'est qu'Hedwige est étrangère. Moi également, du moins en partie... Alors, je crains que nos enfants ne soient pas de pure race française.

M. DE PELLEVOISIN. — Ce seraient des métis, n'en doutez pas, d'affreux métis.

FRANÇOIS-XAVIER, *douloureusement.* — Oh!

M. DE PELLEVOISIN. — Et même des métèques.

FRANÇOIS-XAVIER. — Mon Dieu! Mon Dieu!

M. DE PELLEVOISIN. — François-Xavier, je vous en conjure, au nom de notre amitié, dont je m'honore, au nom de notre foi commune, renoncez à ce projet fou. Vos morts vous en détournent. Interro-

gez-les. Ne raisonnez pas : consultez vos morts. Evoquez-les, demandez-leur carrément de vous inspirer. Je ne doute pas de leur réponse, elle sera négative. Je parierais qu'ils se sont déjà manifestés à vous. Oh! François-Xavier, ne voulez-vous pas écouter leur voix?

FRANÇOIS-XAVIER. — Mais si! Je ne demande que ça! Et je vous affirme que je les interroge tant que je peux. Mais ils ne me répondent rien, rien, rien.

M. DE PELLEVOISIN. — Eh bien, c'est par ma bouche qu'ils vous répondent : écoutez-moi. Non, François-Xavier, vous ne pouvez pas épouser la princesse Hedwige de Kolomea-Przemysl. Vous êtes duc, vous êtes La Roche-Clermault : je ne nie pas que la princesse Hedwige doive être réhabilitée, mais un soldat plus humble y suffira. Et, quand j'y pense, pourquoi ne serait-ce pas moi-même? J'ai un joli nom, mais un peu neuf. Si je me dévouais? Si je vous enviais cette noble tâche? Si je faisais d'une pierre deux coups, et si, tout en réparant une faute dont je ne suis pas responsable, j'assurais à ma future descendance la gloire d'une origine royale?

FRANÇOIS-XAVIER, *stubéfait.* — Vous n'y pensez pas, hon, hon?

M. DE PELLEVOISIN. — Très sérieusement, mon cher, très sérieusement.

Mais la porte s'ouvre. HEDWIGE paraît. M. de PELLEVOISIN pousse un véritable cri de joie.

HEDWIGE. — Maman n'est pas prête.

M. DE PELLEVOISIN. — Quelle bonne fortune!

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui.

HEDWIGE. — J'ai pensé que vous ne deviez pas réciproquement vous amuser beaucoup, et je suis venue...

M. DE PELLEVOISIN. — Mais non, princesse, on ne s'embêtait pas : nous parlions de vous.

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui.

HEDWIGE. — Ah! c'est sur mon compte que vous disiez des infamies?

M. DE PELLEVOISIN. — Pas des infamies, princesse, mais des folies.

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui... hon, hon...

M. DE PELLEVOISIN. — Je racontais à François-Xavier un rêve que j'ai fait...

FRANÇOIS-XAVIER. — Moi aussi.

HEDWIGE. — Tous les deux?

M. DE PELLEVOISIN. — J'avais relu hier soir quelques-unes de ces admirables ballades galiciennes où se révèle l'âme ardente, sauvage, de votre race. J'avais relu notamment celle qui est intitulée : *la Princesse trahie.*

FRANÇOIS-XAVIER. — Moi aussi, hon, hon...

HEDWIGE, *le toisant.* — C'est peu vraisemblable.

M. DE PELLEVOISIN. — Vous la connaissez, princesse, l'histoire de la princesse trahie. Un misérable a abusé de son sommeil (excusez la liberté de mon langage.) Quand vient le jour, il ne veut

plus rien savoir. Les grands vassaux se disputent l'honneur de rendre... l'honneur précisément... à la princesse. Mais elle les dédaigne tous et choisit pour cette œuvre le plus obscur de ses sujets. Durant mon sommeil, les personnages de cette belle histoire m'apparurent, mais avec des figures connues. La princesse, c'était vous, princesse, et cela n'est pas étonnant : car il me suffit d'entendre ou de murmurer moi-même ce seul mot « princesse » pour penser à vous et non pas à une autre. L'obscur... réparateur, oserai-je vous le déclarer? c'était moi...

FRANÇOIS-XAVIER. — Moi aussi, hon, hon... moi aussi.

HEDWIGE, *à Pellevoisin.* — Vous avez de l'imagination.

FRANÇOIS-XAVIER. — Moi aussi.

HEDWIGE. — Voulez-vous une tasse de thé?

M. DE PELLEVOISIN. — Merci, il m'empêche de dormir.

HEDWIGE. — Et par conséquent de rêver. Ce serait dommage... Maman ne saurait tarder, et je vois que vous avez des sujets de conversation : je vous abandonne à vos propres ressources. J'étais sur le point de sortir. Vous m'excusez?

M. DE PELLEVOISIN. — Oh! princesse...

FRANÇOIS-XAVIER. — Oh! princesse...

HEDWIGE. — Au revoir. *(Tous deux s'inclinent profondément. Elle sort.)*

FRANÇOIS-XAVIER. — Qu'est-ce que... hon, hon... vous pensez... qu'elle pense?

M. DE PELLEVOISIN, *délirant de joie.* — Elle ne m'a pas mis à la porte!

FRANÇOIS-XAVIER. — Moi non plus!

M. DE PELLEVOISIN. — Je crois tout de même qu'il serait plus politique de nous en tenir à ce premier succès et de ne pas attendre la princesse Mimi. Restez si vous voulez, moi, je file.

FRANÇOIS-XAVIER. — Ah! moi aussi! moi aussi!

Sortie de MONTCUQ DE PELLEVOISIN et de FRANÇOIS-XAVIER DE LA ROCHE-CLERMAULT. Entrée de la princesse MIMI en grands falbalas. Elle a déjà commencé à pousser de petits cris d'excuse et à faire de petites révérences convulsives quand elle s'aperçoit que le salon est vide.

PRINCESSE MIMI. — Qu'est-ce que ça veut dire? Où sont-ils? Jean! Charles! Où sont M. le duc de la Roche-Clermault et M. Montcuq de Pellevoisin?

HEDWIGE, *rentrant.* — Ah! ils sont partis? Ça ne me surprend pas.

PRINCESSE MIMI. — Ciel! Hedwige, les auriez-vous donc insultés?

HEDWIGE. — Mais non. J'ai même été très polie avec eux, quoiqu'ils m'aient fait une proposition assez baroque.

PRINCESSE MIMI. — Une proposition?

HEDWIGE. — Oui, si j'ai bien compris... car ils ont une facon de s'exprimer qui n'est pas ordinaire. Ils m'ont demandé ma main.

PRINCESSE MIMI. — Tous les deux?

HEDWIGE. — J'ai lieu de le croire. C'est M. Montcuq de Pellevoisin qui faisait les phrases, mais, à chaque réplique, M. de la Roche-Clermault disait : « Moi aussi. »

PRINCESSE MIMI. — Dieu soit loué! Chère Hedwige, je vois dans le ciel votre père qui sourit. Je le vois. Duchesse de la Roche-Clermault! Quel beau nom! Les La Roche-Clermault sont aussi anciens que la maison de France, à laquelle d'ailleurs ils se sont unis à plusieurs reprises, tour à tour de l'une et de l'autre main. Vous pouvez, sans déchoir, épouser un La Roche-Clermault. Que Dieu est bon, qui fait tourner le mal en bien! Car, grâce à votre Arequipa, il faut maintenant que je vous marie, mais il n'est pas, en effet, nécessaire que ce soit avec lui-même.

HEDWIGE. — Vous oubliez que je l'aime passionnément et que, malgré les « moi aussi » de M. le duc de la Roche-Clermault, il n'y a que M. Montcuq de Pellevoisin qui m'ait demandé ma main explicitement.

PRINCESSE MIMI. — Et même ce Montcuq de Pellevoisin, ne sentez-vous pas qu'il serait préférable à votre Arequipa? Montcuq de Pellevoisin est une tête du parti monarchiste en France. Dès que M. le duc d'Orléans sera remonté sur le trône (et hier encore Mgr Granita di Caffenero m'assurait que cela ne saurait tarder), Montcuq deviendra on

ne sait quoi de considérable. Ministre sans doute, et duc! Vous aurez donc, de toute manière, un tabouret. Un tabouret à la cour de France! Dieu soit loué, Hedwige! Nos épreuves sont finies.

Entre MIEZKO.

MIEZKO. — Je vous cherchais toutes les deux de tous les côtés. J'ai à vous dire quelque chose d'énorme.

PRINCESSE MIMI. — Encore un malheur? Quelle épouvante! Dites vite, Miezko, ou je crie.

MIEZKO. — Mais non, ce n'est pas malheureux, c'est seulement cocasse.

PRINCESSE MIMI. — Dieu soit béni!... si vous ne mentez pas pour me rassurer?

MIEZKO. — Eh bien, Serge Alexeiévitch Olesnicky...

PRINCESSE MIMI. — Ah! mon Dieu! est-il donc parti? On me l'avait annoncé tout à l'heure. Je l'ai complètement oublié. J'ai pourtant descendu au salon bien vite, aussitôt prête. Comment n'a-t-il pas eu la patience de m'attendre? Mais cela est grossier! Au moins, il n'est pas fâché contre moi?

MIEZKO. — Nullement. D'autant que vous m'aviez chargé de le recevoir.

PRINCESSE MIMI. — C'est juste. Voyez si j'ai la tête à moi! Il n'est pas naturel d'oublier ainsi, après moins d'une demi-heure, ce qu'on a fait. Je suis très malade. Ne me rendez pas plus malade, et

dites-moi donc ce qui s'est passé entre vous et M. Olesnicky.

MIEZKO. — Je vous le dirai si vous voulez bien être assez bonne pour me laisser parler quinze secondes sans m'interrompre. Serge Alexeiévitch Olesnicky, en phrases extraordinairement tortillées, mais, au total, parfaitement claires, m'a demandé la main d'Hedwige.

PRINCESSE MIMI. — Est-il possible! Le ciel nous comble!

HEDWIGE. — Vous pouvez le dire.

PRINCESSE MIMI. — Ne soyez donc pas ingrate envers la Providence, Hedwige. Ne voyez-vous pas où vous étiez tombée, fille perdue? Séduite et abandonnée comme une jeune personne du commun! Vous avez fait folie, il faut le dire. Et qui s'offre à vous tirer de l'abîme? Qui vous tend la main? Serge Alexeiévitch Olesnicky, secrétaire d'ambassade, petit-fils du beau-frère divorcé de Mme Iécathérine Olesnicka, l'illustre écrivain catholique. Il ne tient qu'au tzar de le titrer prince et, si vous l'épousez, le tzar hésiterait-il? Princesse Olesnicka!...

HEDWIGE. — Nous reprendrons cette conversation une autre fois. En attendant, comme voilà une visite et que j'ai une migraine folle, vous me permettrez de me retirer chez moi.

Elle se retire, ainsi que MIEZKO, au moment où l'on introduit M. le comte DE LA BAULE.

Elle est fort surprise, quand elle rentre chez elle, d'y trouver DUBET. DUBET est ce jeune Français bien tourné, un peu vulgaire, qui naguère fut enlevé par l'archiduchesse Marie-Adolphine.

HEDWIGE. — Tiens! bonjour, monsieur Dubet. Qu'est-ce que vous faites là?

DUBET. — Mais... je vous fais visite, princesse. On ne vous avait pas prévenue?

HEDWIGE. — Non! Je suis vraiment bien servie! Excusez-moi.

DUBET. — Oh!...

HEDWIGE. — Vous m'attendiez depuis longtemps?

DUBET. — Trois quarts d'heure.

HEDWIGE. — Eh bien, vous avez de la constance de n'être pas parti. J'étais dans le salon avec maman. C'est elle qui reçoit...

DUBET, *l'œil en coulisse.* — C'est vous que je viens voir.

HEDWIGE. — Merci bien, mais... selon les idées françaises, est-il convenable qu'une jeune fille reçoive un homme?... Surtout, irrésistible...

DUBET. — Oh!...

HEDWIGE. — Ne faites pas de fausse modestie : votre histoire... est de l'histoire.

DUBET. — Oui.

HEDWIGE. — Comment va ma cousine?

DUBET. — ?...

HEDWIGE. — Marie-Adolphine...

DUBET. — Oh! vous ne savez pas?

HEDWIGE. — Rien du tout.

DUBET. — On n'est plus ensemble.

HEDWIGE. — Pas possible?

DUBET. — Elle a même, déjà, quelqu'un.

HEDWIGE. — Vous, lâché!

DUBET. — Je ne suis pas le seul.

HEDWIGE. — Qu'est-ce que vous allez devenir?

DUBET. — Je ne puis que continuer.

HEDWIGE. — Dans quel monde?

DUBET. — Oh! le même. On ne s'expliquerait pas que je déroge.

HEDWIGE. — Vous êtes voué aux Altesses.

DUBET. — Votre Altesse l'a dit.

HEDWIGE. — Avez-vous des vues sur quelqu'un?

DUBET. — Oui.

HEDWIGE. — Dites.

DUBET. — Cherchez.

HEDWIGE. — Je ne sais pas deviner.

DUBET, *lui prenant la taille.* — Vous ne sauriez croire à quel point vous m'excitez.

HEDWIGE, *le giflant.* — Est-ce que vous êtes fou?

DUBET, *stupéfait de cette révolte.* — Moi, princesse? Mais... mais non... je vous demande mille fois pardon... je ne savais pas... je croyais... Comme ça m'avait réussi une première fois... je croyais qu'avec les personnes de votre rang c'est comme ça... enfin qu'il fallait leur prendre le... la... Je n'ai ja-

mais eu l'intention de vous insulter... Toutes mes excuses.

HEDWIGE. — Fichez-moi le camp!

Il ne se le fait pas dire deux fois. Elle court, furieuse, chez la princesse MIMI.

HEDWIGE. — Maman! Croiriez-vous que M. Dubet vient de...

PRINCESSE MIMI. — Hedwige! Ah! loué soit Dieu! J'allais vous faire appeler. Une grande nouvelle! M. le comte de la Baule vient de me demander votre main!

HEDWIGE. — Ah! non, assez!

PRINCESSE MIMI. — C'est un parti merveilleux! M. le comte de la Baule est dans une situation précaire, mais il est bonapartiste, je n'en savais rien! Il obtiendra fortune et honneurs dès que l'empire sera restauré, et il compte que ce sera pour la fin de cette année-ci.

La porte s'ouvre. Entre Mme la marquise DE LA PRÉVALAYE.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Il est retrouvé! Bonjour, chère princesse, bonjour, Hedwige. Il est retrouvé.

PRINCESSE MIMI. — Qui?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Manuel! Il est en Ibérie. L'Infante l'avait emmené. Comment n'y avions-nous pas songé plus tôt? Je l'ai vu à toutes les fêtes du baptême. Elle l'exhibe partout, c'est in-

décent. La cour en est scandalisée. N'importe : l'essentiel est que nous l'ayons retrouvé. Mais, hélas ! dans quel état !... Ma pauvre Hedwige !... L'Infante Elvire est une femme terrible... Terrible !...

XI

L'ENFANT PRODIGUE

Le grand salon de l'hôtel Arequipa. Il est toujours meublé avec un bon goût surprenant, mais pas un seul des meubles qui l'ornaient l'autre jour, le «Jour de l'Indépendance», ne s'y retrouve aujourd'hui. D'autres meubles les ont remplacés, également beaux et d'une valeur sensiblement égale, mais tout Louis XIV. Et la véranda même est occupée par une nymphe de marbre qui semble avoir émigré là de Versailles; car on lit, tout le long de la cuisse droite de cette demi-divinité, des inscriptions telles que : « Robert et Joséphine pour la vie, — Encore 698 jours, etc. ».

Voilà une heure environ que l'on est sorti de table (déjeuner). Beatriz Arequipa et Cristina de Casal, née Arequipa, enseignent le diabolo à Miss Flossie, — sans danger pour les beaux meubles : ni l'élève ni ses deux professeurs n'en sont encore au lancer. Le duc de Casal de Montferrat parcourt les journaux de ce matin. Dona Hortensia Arequipa est abîmée parmi les coussins mous d'une vaste chaise longue. Elle est environnée de flacons, de ventilateurs et de boîtes à cachets. Sur une feuille de « têtes d'expression » (la Douleur, la Jalousie, la Colère), elle figurerait très bien « la Migraine ».

Casal. — Oh! Oh!

Dona Hortensia, *tressaillant.* — Dieu !

CASAL. — Quoi?

DONA HORTENSIA. — Vous avez fait : « Oh! Oh! » Vous avez donc lu dans votre journal quelque note concernant la disparition de mon fils bien-aimé. Victor, je vous en conjure, dites-moi tout.

CASAL. — Mais non, chère mère, je n'ai rien lu; et vous êtes folle, passez-moi le mot...

DONA HORTENSIA. — Oui, oui, je suis folle! Ou je le deviendrai...

CASAL. — Vous l'êtes, avec tout le respect que je vous dois, de vous mettre ainsi martel en tête...

DONA HORTENSIA. — C'est l'expression juste : j'ai des coups de marteau dans la tête.

CASAL, *enchaînant.* — ... pour une escapade, probablement amoureuse, et après la dépêche que vous avez reçue.

DONA HORTENSIA. — Vous la trouvez rassurante? Une dépêche anonyme, recopiée par un dactylographe mystérieux, et qui vient on ne sait d'où, qui ne précise rien!

CASAL. — Ce n'est pas mon sentiment : « Ne tremblez pas pour votre enfant chéri... »

DONA HORTENSIA. — « Il est entre bonnes mains. »

CASAL. — Qu'est-ce qu'il vous faut de plus?

DONA HORTENSIA. — Enfin, vous n'avez pas lu dans votre *Figaro* qu'on vient de découvrir le cadavre mutilé de mon Manuel? Vous me le jurez?

CASAL. — Je vous le jure.

DONA HORTENSIA. — Vous avez fait : « Oh! Oh! »

CASAL. — Du bout des lèvres. Vous auriez entendu le « oh! oh! » que j'aurais poussé si j'avais lu sans préparation une horreur pareille.

DONA HORTENSIA. — Cher Victor!...

CASAL. — Il ne s'agit pas de Manuel, mais du roi de Galicie et de Lodomérie, qui file un mauvais coton.

DONA HORTENSIA, *avec indifférence.* — Ah?

CASAL. — Il est enrhumé du cerveau. Cette indisposition ne laisse pas d'être inquiétante vu le grand âge de Sa Majesté. Les bulletins officiels prétendent qu'Elle se porte infiniment mieux que si Elle était en bonne santé. Mais ce qui prouve la gravité de son état et affecte douloureusement ses peuples, c'est que, depuis neuf jours, cet excellent roi n'est pas allé voir sa maîtresse. Vous savez qu'il est avec la dernière grisette de Lemberg. Chaque jour, à la même heure, il s'en va par les rues, à pied et en civil, voir sa bien-aimée. Une foule énorme se masse devant l'humble demeure de la personne et acclame avec attendrissement le septuagénaire amoureux. Pour que le roi de Galicie ait renoncé, neuf jours de suite, à faire cette petite promenade traditionnelle, il faut que ça n'aille pas du tout.

DONA HORTENSIA. — Évidemment, mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

CASAL. — Vous ne sentez pas que ce serait la ruine d'Hedwige si le roi, qui est somme toute son proche parent, venait à décéder? On le dit fort respectueux des dernières volontés du précédent roi, mais il paraît que l'héritier présomptif n'est pas dans les mêmes dispositions. Dans quelques jours, cette petite Kolomea n'aura peut-être plus un sou de dot, et vous voyez bien qu'il est providentiel que Manuel se soit tiré des pieds, si j'ose m'exprimer ainsi.

DONA HORTENSIA. — Une mère à qui on a ravi son enfant ne fait point de ces calculs. Qu'on me le rende, mon Manuelito adoré, qu'on me le rende, fût-ce dépouillé de tout et nu comme Job, et je ne me soucie pas du reste! *(Elle respire un flacon, fait tourner son ventilateur électrique et se replonge dans sa douleur. Casal poursuit la lecture des journaux. On n'entend plus que le silence, interrompu de temps en temps par les malédictions de Miss Flossie.)*

MISS FLOSSIE. — Oh! je suis cependant si sport! Et je ne puis faire tenir cette damnée vieille petite chose sur le fil! *(Soudain, ô prodige! la damnée vieille petite chose se met à rouler sur la ficelle. Miss Flossie ne se sent plus de joie et projette le diabolo en l'air de toutes ses forces. Il crève le toit vitré de la véranda et s'en va tomber dans la rue Christophe-Colomb.)*

DONA HORTENSIA, *hurlant.* — Une glace brisée! Une glace brisée! Quel affreux présage!

CASAL. — Mais non, chère mère : quand la glace n'est pas un miroir, ça ne compte pas... Sans blague.

DONA HORTENSIA. — Vous me rassurez. *(Flacon. Silence.)* J'ai hâte de voir votre beau-père rentrer au salon. Il me semble que cette conférence avec le directeur du *Franc-parler* se prolonge indéfiniment.

CASAL. — Il s'agit de l'avenir de San-Miguel : la destinée d'un peuple ne se règle pas en cinq sec.

DONA HORTENSIA. — Je suis peut-être bornée, mais je n'arrive pas à comprendre que, pour céder aux États-Unis du Nord une République sud-américaine, il soit besoin de l'intermédiaire d'un journal français.

CASAL. — C'est ce qu'on appelle la toute-puissance de la presse.

La porte s'ouvre. DON LUIS AREQUIPA entre, radieux; et quand un indigène de San-Miguel, notamment DON LUIS AREQUIPA, est radieux, ça se remarque.
Il rugit :

DON LUIS. — Hortensia! Embrassez-moi, épouse bien-aimée. Cristina, ma fille! Beatriz, mon autre fille! Embrassez-moi. Et vous-même, miss Flossie. Victor, embrassons-nous. *(Embrassades. Cris inarticulés.)*

CASAL. — Ça y est?

DON LUIS. — Comme vous dites si bien : ça y est. Je suis riche, riche à millions... de dollars. Ou, du moins, je le serai dans six mois.

CASAL. — Ça ne revient pas au même. En attendant, peut-on le dire?

DON LUIS. — F..... non! Vous feriez tout rater.

CASAL, *soupirant.* — Allons! Ça n'est pas encore demain matin que mon crédit se relèvera.

DONA HORTENSIA. — Enfin, qu'est-ce qui est convenu?

DON LUIS. — Dites : signé. Nous avons échangé des signatures, de véritables signatures!

CASAL. — Dame! On n'échange pas des faux.

DONA HORTENSIA. — Parlez!

DON LUIS. — Jurez-moi d'abord une discrétion absolue.

DONA HORTENSIA, *impatientée.* — Mais oui, nous jurons.

CRISTINA ET BEATRIZ. — Nous jurons.

MISS FLOSSIE. — Je *jioure.*

CASAL. — Je lève la main. Faut-il cracher?

DON LUIS, *avec dignité.* — Monsieur, c'est peut-être une plaisanterie de goût français, mais je ne la comprends pas.

DONA HORTENSIA. — N'importe, il a juré. Parlez donc.

DON LUIS. — Hortensia, je suis le père de ma patrie. J'ai su concilier le soin de sa gloire avec son intérêt et avec le mien. J'ai réservé son indépendance. La république sœur, magnanime, ne s'annexera point San-Miguel. Elle se contentera d'avoir la haute main sur notre gouvernement et sur nos finances. Ma grande idée du canal de l'Istegui va être lancée par la presse française. Pour la réaliser, je serai élu président de la République.

Que va-t-on faire du président Espeluznante, mon ennemi personnel? Je suis naturellement généreux, et je n'ai proposé contre lui que l'exil, l'ignominieux exil. Mais on m'a objecté avec raison que les exilés reviennent, et j'en vais être un exemple. Et puis, s'il emportait la caisse? Je sais mieux que personne qu'on peut toujours emporter la caisse... J'ai vidé celle dont je m'étais muni en fuyant les rives du Pacifique, mais je n'oublie pas que je l'avais emportée... Il restait donc l'assassinat, mais nous y répugnons ; et nous nous sommes décidés pour la condamnation à mort par une cour martiale, qui pourra être presque aussi expéditive que des assassins.

CASAL. — Je me demande même pourquoi tout ça ne se fait pas dans la huitaine.

DON LUIS. — Enfant! Ne devinez-vous pas qu'on veut jouer sur les fonds de San-Miguel? On feindra quelque temps de soutenir Espeluznante pour faire monter nos valeurs, on le lâchera pour les faire dégringoler, et il suffira que je paraisse pour qu'elles rebondissent. Six mois sont nécessaires à cette opération et à l'organisation du complot.

CASAL. — Encore six mois à tirer le diable par la queue!

DON LUIS, *avec fierté.* — Voilà six ans que je la tire, et je suis à la veille de faire une fortune colossale. Je suis, par conséquent, fou de joie. Embrassez-moi, Hortensia, compagne des jours de dèche et

des jours de prospérité. Embrassez-moi, Cristina, Beatriz, Victor, embrassez-moi. *(Doña Hortensia éclate en sanglots.)* Qu'avez-vous, chère mienne?

DONA HORTENSIA. — Mon Manuelito n'est pas là pour recevoir vos baisers et prendre part à notre joie!

DON LUIS. — Tout bien pesé, cela vaut mieux. A l'heure où je vais devenir immensément riche et prendre place parmi les chefs d'Etats, je me soucie moins que jamais qu'il épouse la princesse Hedwige de Kolomea-Przemysl. Je lui ai refusé mon consentement, et il n'est pas d'âge à me faire des sommations, mais je connais mon cœur de père : si j'allais céder?

DONA HORTENSIA. — Vous ne ferez pas cela!

DON LUIS. — Non, sans doute, mais j'aime autant qu'il soit hors de portée. Or, je ne puis l'envoyer à San-Miguel avant d'y rentrer moi-même en maître. Réjouissons-nous donc, Hortensia, réjouissons-nous que notre fils ait pris l'initiative de fuir, et souhaitons qu'il ne rapplique pas avant six mois d'ici.

DONA HORTENSIA, *poussant des cris douloureux.* — Six mois! Ciel! Six mois!

La porte s'ouvre encore, et... MANUEL se précipite dans le salon, haletant comme un homme qu'on poursuivrait. Sa tenue est étrange. Il porte le même costume que le jour où il fut prendre le thé chez l'Infante Elvire; mais sa belle redingote est toute fripée, le chapeau à rebrousse-poils, et le linge gris comme celui des pauvres honteux qui viennent solliciter leur admission à l'asile de nuit. La cravate

ficelle, de soie rouge, semble avoir été achetée d'occasion à quelque toréador.

Et quelle mine! Certes, ses yeux brillent toujours d'un éclat doux et ardent, il a un air de fureur qui lui sied, et, comme Pégase, il souffle du feu par les narines. Mais ses joues sont creuses, ses paupières meurtries, et un père sévère ne manquerait pas de lui demander : « Monsieur, qu'avez-vous donc fait? »

Ce n'est pas ce que lui dit DON LUIS : il ne dit rien et reste bouche ouverte, stupide. DONA HORTENSIA se trouve mal. Les autres femmes se mettent à pleurer. CASAL lui-même est ahuri.

MANUEL. — Revenez à vous, mère adorée! Mon père! Mes sœurs chéries! Victor!... Ah! je voudrais bien me laver les mains!

DONA HORTENSIA, *reprenant ses sens par un effet de la curiosité.* — Pas avant de nous avoir dit d'où vous venez et pourquoi vous nous avez causé cette inquiétude mortelle. Car j'ai failli mourir!

MANUEL. — Pas tant que moi... Je vous raconterai tout ce que vous voudrez, mais ce sera très long et je suis d'une malpropreté dégoûtante. Non seulement j'ai passé deux jours et une nuit en wagon sans faire la moindre toilette, mais j'arrive d'un pays où il est encore plus impossible de la faire qu'en wagon. Je rougis de vous dire que je n'ai pas pris mon tub depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir. Voulez-vous avoir l'obligeance de donner des ordres pour qu'on paie mon sapin? Je vais probablement être poursuivi pour avoir voyagé sans billet.

DON LUIS. — Mais, au nom du ciel, mon fils, qu'est-ce que cet imbroglio?

MANUEL. — Que ma sœur Beatriz se retire.

BEATRIZ. — Ah! non, par exemple! Je veux savoir.

DON LUIS. — Elle en a le droit. Elle a partagé nos transes : vous lui devez comme à nous des explications. Ayez du tact : on peut tout dire.

MANUEL. — Je veux bien, moi... C'est l'Infante Elvire qui m'a enlevé.

DON LUIS. — Je m'en doutais!

DONA HORTENSIA, *à don Luis.* — Alors, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

MANUEL. — Oh! je vous en prie... Vous vous chamaillerez quand je serai débarbouillé... Pardonnez-moi ce mouvement de mauvaise humeur, chère mignonne maman chérie, mais si vous étiez à ma place... Non... Enfin, je commence... J'étais donc chez l'Infante Elvire quand M. le marquis de la Huerta de Valencia, secrétaire des commandements, est venu lui annoncer la délivrance de la reine d'Ibérie. Son Altesse Royale a dû filer sur-le-champ, à un moment où il lui était singulièrement pénible de me quitter... et je dois dire que, ce jour-là, je partageais moi-même ses sentiments... Vous m'avez recommandé le tact, j'espère que j'en ai.

BEATRIZ. — Comment, c'est à peine si je comprends!

DON LUIS. — Vous vous exprimez en caballero.

MANUEL. — J'ai agi de même. L'Infante m'a proposé de m'emmener en Ibérie; je ne voulais

rien savoir. Mais elle m'a dit : « Ton intérêt... (nous nous tutoyions alors), ton intérêt n'est-il pas de mettre des lieues et des lieues entre la princesse Hedwige et toi ? » J'ai cédé. Je n'ai pu emporter aucun bagage, mais je me flattais qu'une Altesse Royale y pourvoit quand on voyage avec elle dans ces conditions. J'oubliais de vous dire que l'Infante m'avait affublé d'un titre de comte.

Don Luis. — Je vous défends de le porter. Vous me feriez le plus grand tort. Je suis sur le point d'être nommé président de la République.

Manuel. — Vraiment ? Laquelle ?

Don Luis. — La nôtre, naturellement.

Manuel. — Je vous prie d'agréer mes respectueuses félicitations.

Don Luis. — Je vous remercie. Je suis de plus à la veille de redevenir immensément riche. L'Istegui...

Dona Hortensia. — Je vous en supplie, ne mêlons pas toutes les histoires. Laissez parler Manuelito. Vous avez bien le temps de lui annoncer que vous serez président de la République, puisque ce sera dans six mois.

Manuel. — Seulement ? Je le regrette. Je continue. Nous voici donc en sleeping, l'Infante, moi et le marquis.

Casal. — Le marquis ?

Manuel. — De la Huerta de Valencia, secrétaire des commandements. Quant à la duchesse de Campo-Vaccino...

CRISTINA. — Qu'est-ce que c'est que ça?

MANUEL. — La femme de chambre... Non, la dame d'honneur. Elle ne nous a rattrapés que le surlendemain. Mais ça n'a aucun intérêt.

DONA HORTENSIA. — Non!... Vous voilà en sleeping?

MANUEL. — Je n'insiste pas : j'ai du tact. Quel voyage! Avant d'être arrivé, je regrettais déjà d'être parti. Hélas! mes épreuves ne faisaient que commencer.

DONA HORTENSIA. — Vous avez logé à l'hôtel?

MANUEL. — Si j'avais logé à l'hôtel, j'aurais décampé dès le lendemain! Non, j'ai logé au palais.

DON LUIS. — Royal?

MANUEL. — Au palais de l'Infante. Quelle baraque! Des tableaux de maîtres, des tapisseries, et pas de calorifère! Ma mère, ma mère adorée, votre fils, si frileux, n'avait, pour se chauffer nuit et jour, qu'un misérable brasero. Une vraie machine à suicide. Ah! j'y ai songé bien des fois.

DONA HORTENSIA. — Manuel!!!

MANUEL. — Mais ces misères ne sont rien. Il en est d'autres... que je ne saurais raconter devant mes sœurs.

BEATRIZ. — Oh!

MANUEL. — Qu'il vous suffise de savoir que j'étais séquestré. Mon appartement n'avait qu'une issue, par celui de l'Infante elle-même.

DONA HORTENSIA. — C'est affreux!

MANUEL. — Vous l'avez dit. Pour m'empêcher de fuir...

DON LUIS. — Elle vous avait soustrait votre argent?

MANUEL. — Non, j'étais parti sans un sou. Elle m'avait soustrait mes vêtements! Pendant mon sommeil! — Si je puis dire que j'aie, une seule fois depuis mon départ, véritablement dormi.

DONA HORTENSIA. — Vous avez passé tout ce temps-là sans aucun vêtement?

MANUEL. — Non! L'Infante ne me quittait pas d'une semelle, et elle m'emmenait à toutes les cérémonies du baptême au mépris du qu'en dira-t-on. Il marchait ferme, le qu'en dira-t-on, si j'en crois ce que m'a rapporté M. de Saint-Polin.

CASAL. — Allons bon! Qu'est-ce que c'est que M. de Saint-Polin?

MANUEL. — Un jeune Français bien à plaindre et bien aimable. Mais je vous parlerai de lui tout à l'heure.

DON LUIS. — Pardon, comment l'Infante pouvait-elle vous emmener aux cérémonies du baptême si vous n'aviez rien à vous mettre sur le dos?

MANUEL. — Elle m'avait fait tailler un costume de cour, magnifique et ridicule. Chaque fois que je sortais avec elle, je revêtais ce costume de cour. Dès que je rentrais, je ne pouvais plus que me fourrer au lit. Elle savait bien que je ne me serais pas risqué à prendre le train, fagoté ainsi. Non, je

me vois débarquant à Paris en tenue de gala! Je ne serais pas rue Christophe-Colomb à l'heure qu'il est : je serais à l'infirmerie du Dépôt.

DON LUIS. — Tout cela est inconcevable, et si j'étais déjà président de la République de San-Miguel je soulèverais un incident diplomatique. Mais, d'ici à six mois...

CASAL. — Il y aura prescription. Laissez donc Manuel achever son histoire.

DONA HORTENSIA. — Oui. Comment vous êtes-vous tiré de là, mon fils bien-aimé?

MANUEL. — D'une façon extrêmement romanesque. C'est ici qu'intervient M. le vicomte de Saint-Polin.

CASAL. — Tant mieux.

MANUEL. — Un soir, il y eut, chez le Roi, dîner intime suivi de bal. L'Infante n'avait pu se dispenser du dîner, où j'ai à peine besoin de vous dire que je n'étais pas convié. Je devais la rejoindre au bal. Je venais de dîner dans mon lit, et j'attendais que le chambellan m'apportât mes frusques. Je rêvais à l'horreur de ma situation, lorsque j'entendis fourrager dans la serrure d'une des portes de ma chambre : pas la porte qui donnait sur la chambre de l'Infante, mais une autre, que je croyais condamnée.

DONA HORTENSIA. — C'est effrayant!

MANUEL. — Je n'éprouvai cependant aucune peur.

DON LUIS. — Je reconnais mon sang.

MANUEL. — Je crus d'abord que c'était un nouveau tour de Son Altesse, qu'elle s'était esquivée du palais royal, qu'elle venait me surprendre par là, que sais-je? Au bout de peu d'instants, la serrure tomba, la porte s'ouvrit, et une apparition que je n'oublierai de ma vie...

DONA HORTENSIA. — Ciel! *(Elle respire son flacon.)*

CASAL. — C'était le vicomte de Saint-Polin?

MANUEL. — Précisément. Un charmant jeune homme, bien qu'il eût les cheveux trop longs, une barbe jusqu'au nombril et l'aspect de l'homme de la nature. Je ne vous décrirai pas son costume, qui n'était guère moins sommaire que le mien. Il s'écria : « Je m'en doutais! » — « Monsieur, lui dis-je, qui êtes-vous? Moi, je m'appelle Don Manuel Arequipa, et je voudrais bien m'en aller d'ici. » — « Alors, répondit-il, nous pouvons nous entendre. Je suis le vicomte de Saint-Polin. J'ai été chargé de mission en Ibérie par le gouvernement français. Pour mon malheur, l'Infante me vit, voilà environ un an. Elle m'a enfermé ici, mais je ne lui dis plus rien; alors elle me laisse tranquille, et, somme toute, je ne demande qu'à y rester. Je pourrais fuir, car je sais où est l'armoire aux vêtements. » — « Ah! lui dis-je, faites-moi retrouver ma redingote, et ma mère vous bénira. » Il me guida le long des sinistres corridors. Nous trouvâmes l'armoire fermée, mais nous n'étions pas à

une serrure près. Je remerciai le vicomte de Saint-Polin avec effusion et je courus à la gare. Je m'enfermai dans le cabinet de toilette d'un sleeping, et, pour m'en faire sortir, il fallut enfoncer la porte; mais j'avais passé la frontière!

DONA HORTENSIA. — Sauvé, mon fils chéri, vous êtes sauvé!

MANUEL. — Pas du tout. Les fêtes du baptême sont terminées, l'Infante va revenir à Paris et me courir après. J'en ai assez. Je n'ai qu'un bon moyen de me débarrasser d'elle et de me mettre définitivement à l'abri : je vais épouser la princesse Hedwige dans le plus bref délai.

DONA HORTENSIA, *désespérée.* — Oh!!...

DON LUIS. — Je vous le défends absolument. Le roi de Galicie est enrhumé. S'il meurt, elle n'aura pas de dot. Et, d'ailleurs, vous ne pouvez épouser une princesse au moment où je vais devenir président de la République.

MANUEL. — Je veux épouser Hedwige.

CASAL, *à Don Luis.* — Il faut expédier ce garçon-là de l'autre côté de la frontière. J'ai une idée.

DOMINGO, *entrant sans façon.* — Monsieur, ton bain est prêt.

XII

LE TRONE RETOURNÉ

A l'ambassade de Galicie et de Lodomérie, rue de l'Université. Son Altesse Sérénissime — ou Son Excellence, « ad libitum », — le prince DE SANDOMIR, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Galicie et de Lodomérie près le gouvernement de la République française, fête ce soir le rétablissement de son auguste maître, qui fut, on s'en souvient, enrhumé du cerveau.

L'ambassade est une vaste bâtisse, gâtée, vers 1840, par des embellissements. La cour d'honneur a encore grand air, mais quelle fâcheuse idée d'avoir reproduit, au haut du perron, les cariatides et le fronton de l'Erechtéion, et, de part et d'autre, les lions de l'Institut! Le vestibule, en longueur, est décoré de tapisseries que gonfle un violent courant d'air, et derrière lesquelles se dissimulent les portes d'un vestiaire indignement organisé. Au bout de ce vestibule, salle ronde, genre tombeau de Napoléon : on cherche le sarcophage, on trouve, en sa place, un orchestre de tziganes. Cette salle a deux étages, avec une galerie sur laquelle ouvrent les appartements. Grands escaliers à gauche et à droite.

Les salons, en enfilade, sont dénommés selon leur tenture : salon vert, salon jaune, salon blanc, salon des tapisseries, salon des glaces. Ce dernier salon est réellement tout en glaces ornées de légères peintures. L'effet est joli, un peu inquiétant. C'est le salon réservé. A côté est la salle du trône, avec une estrade et, au-dessus, un grand fauteuil, or et damas rouge, qui tourne fort impoliment le dos au

spectateur pour regarder un gigantesque portrait en pied du souverain.

Comme monde, tout le monde et n'importe qui, ce qu'on appelle, dans le jargon du jour, une réunion restreinte et extrêmement « select (!) ». Aigrettes et oiseaux de paradis. Peu d'uniformes, beaucoup de grands cordons, croix aux cous, plaques.

La livrée de l'ambassadeur, canari et amarante, est horrible à voir, mais très remarquée.

Tous les invités ont des coupe-file, ce qui rend la circulation des voitures singulièrement pénible. On part à mesure qu'on arrive. Les valets de pied, massés à l'entrée du vestibule, marquent assez mal. Un ouvreur de portières, fou, court tout le long du trottoir en poussant des appels inintelligibles.

Deux voitures amènent Don Luis et Dona Hortensia Arequipa, le duc de Casal de Montferrat, la duchesse, née Christine Arequipa, et Manuel, que son beau-frère et sa belle-sœur ont bien voulu prendre en lapin.

Manuel est pâle et inquiet.

Casal. — Bon Dieu! Manuel, qu'est-ce que vous avez? *Cheer up,* sapristi! Vous n'allez pas à l'échafaud!

Manuel. — Cher Victor, je me suis décidé, sur vos moqueries et sur vos instances, à venir ce soir chez M. l'ambassadeur de Galicie, mais cette démarche est imprudente. Il est certain que je vais rencontrer Mme la princesse de Kolomea-Przemysl, sa fille et son fils. De plus, j'ai lu, dans les « retours à Paris » du *Gaulois,* le nom de Son Altesse Royale l'Infante Elvire : j'ai donc toute chance de me trouver avec elle, nez à nez.

Casal. — Et puis après? Elle ne vous mangera pas!

MANUEL. — On voit bien que vous ne la connaissez pas personnellement! *(A Doña Hortensia qui vient de retirer sa sortie de bal.)* — Mère chérie mignonne adorée, vous êtes belle comme la madone du pilier de l'église de la Circoncision de San-Miguel. *(Comment vérifier cette comparaison? Mais il est vrai que Doña Hortensia est fort belle. Sa robe de satin Nattier — satin Nattier! — la ligote de telle sorte qu'elle ne saurait monter une marche de l'escalier sans se retrousser jusqu'à mi-jambe, et elle a tant de cheveux sur la tête qu'on se prend à douter qu'ils lui appartiennent plus en propre que les trois plumes d'autruche qui les surmontent.)* Ah! quel bonheur! Voici un heureux présage.

DONA HORTENSIA. — Quoi donc, mon cœur?

MANUEL. — J'aperçois Mgr Granita di Caffenero. Je le connais à peine, mais je vais me raccrocher à lui. L'Infante a des sentiments trop chrétiens pour m'insulter si elle me voit en si édifiante compagnie. D'ailleurs, je suis moins inquiet qu'on ne pourrait croire.

CRISTINA. — Pourquoi?

MANUEL. — J'ai fait un vœu : s'il ne m'arrive ce soir aucun embêtement, je ferai je ne sais pas encore quoi, mais assurément quelque chose, pour ma foi persécutée.

DON LUIS. — Votre foi est persécutée, Manuel? Qui se permet?...

MANUEL. — Elle est persécutée en France, vous le savez bien, et je veux m'inscrire parmi ses défenseurs, pour témoigner ma reconnaissance au pays

qui nous offre une si généreuse hospitalité... Je vous demande pardon, mais Mgr Granita di Caffenero va me filer entre les doigts. *(Manuel se glisse parmi la foule, on le perd de vue.)*

DON LUIS, *à Casal.* — Victor, révélez-nous enfin votre idée.

CASAL. — Mon idée?

DON LUIS. — L'autre jour, quand Manuel est revenu, vous avez dit, avec juste raison : « Il faut expédier ce garçon-là de l'autre côté de la frontière, j'ai une idée. » Quelle idée?

CASAL. — Je me suis beaucoup avancé... Je vois bien que... pour le sauver d'Hedwige... et de l'autre... notre unique ressource est de le compromettre, de le faire expulser...

DONA HORTENSIA, *se récriant.* — Faire expulser mon fils! Je le suivrai.

DON LUIS. — Si vous voulez, mais laissez donc parler Victor.

CASAL. — Comment le compromettre? Comment le faire expulser? Dame! voilà... Tout ça est encore dans le vague... Il n'y a qu'à voir venir, à guetter une occasion. Mais quelque chose me dit que nous avons des chances d'en lever une ce soir. Nous sommes dans le monde le plus mêlé... chez le prince de Sandomir, qu'on a surnommé le plus bête des ambassadeurs...

DON LUIS. — Juge un peu!

DONA HORTENSIA. — Est-ce que nous allons

marcher comme ça éternellement? Je n'en peux plus!

DON LUIS. — Asseyons-nous.

CRISTINA. — Pas dans la salle du trône, papa.

DON LUIS. — Non, mais dans le petit salon des glaces, qui est le salon réservé. Ma place est ici : n'oublions pas que je serai président de la République avant six mois. *(A Doña Hortensia.)* Prenez ce fauteuil, mon âme.

DONA HORTENSIA. — Je ne demanderais pas mieux, car je ne tiens plus debout; mais, avec les robes que l'on fait aujourd'hui, c'est encore plus fatigant de s'asseoir.

DON LUIS. — Il me semble qu'en vous posant un peu de côté, sur la hanche droite, et en vous accoudant contre ce coussin...

DONA HORTENSIA. — Oui... *(Elle s'installe péniblement.)*

DON LUIS. — Comment êtes-vous?

DONA HORTENSIA. — Merci. Le moins mal possible.

DON LUIS, *à Casal.* — Je ne vois pas comment la bêtise proverbiale du prince de Sandomir et le mélange de ses invités nous peuvent aider à compromettre mon fils et à le faire expulser de France.

CASAL. — Moi non plus. Mais tout est possible. Attendons.

MANUEL paraît, l'œil hagard, le poil hérissé.

MANUEL. — Ah! maman...

DONA HORTENSIA. — Qu'y a-t-il encore?

MANUEL. — Ce que je craignais. Elle est là!

CRISTINA. — Laquelle?

MANUEL. — L'Infante. Mgr Granita di Caffenero m'a emmené au buffet. Je ne voulais pas y aller, mais il le fallait, ou me séparer de lui, car la gourmandise est son péché. Personne encore n'ose se montrer au buffet, il est trop tôt : mais j'y ai trouvé l'Infante Elvire...

CASAL. — Elle dîne?

MANUEL. — Oui, en compagnie de M. le marquis de la Huerta de Valencia et de Mme la duchesse de Campo-Vaccino. J'ai fui...

CASAL. — Comme d'habitude.

MANUEL. — Trop tard : elle m'avait vu. Dieu! quel regard de mépris elle m'a jeté!... Elle est injuste... et bien ingrate.

DON LUIS. — J'en suis persuadé. Restez avec nous.

MANUEL fait le tour du salon et examine les peintures. Quand il arrive à la porte qui donne sur la salle du trône, un cri étouffé lui fait lever les yeux. Il voit MIEZKO.

MIEZKO. — Manuel! Très cher Manuel! Indigne ami! Je vous revois enfin! Je suis bien content.

MANUEL. — Moi aussi, Miezko. *(Il lui tend imprudemment une main chargée de bagues. Miezko, selon sa déplorable habitude, écrase cette main entre les siennes. Manuel pousse un cri déchirant.)*

DONA HORTENSIA, *bondissant.* — On assassine mon fils!

MANUEL, *trouvant la force de sourire.* — Non, maman.

MIEZKO. — C'est moi qui suis une sacrée brute. Bonsoir, madame, comment allez-vous? Je mets tout mon cœur dans ma main quand je serre celle d'un ami. Vous n'allez pas vous trouver mal, cher Manuel?

CASAL. — Tâchez de faire quelques pas. On commence à s'attrouper autour de nous comme à la porte d'une pharmacie.

MANUEL. — Ça va mieux.

MIEZKO, *l'attirant vers la salle du trône.* — Venez par ici, il n'y a personne. La présence de cet objet écarte les gens qui ne savent quelle contenance prendre: ils se demandent si l'on doit ou non saluer en passant un trône vide et retourné.

MANUEL. — Je me sens tout à fait bien. Quand on vous donne la main, c'est une douleur intolérable, mais qui ne dure pas. J'espère que la princesse ne se porte pas trop mal? *(Baissant les yeux.)* Et votre chère sœur?

MIEZKO. — Elle va être bien heureuse de vous voir. Dois-je lui dire que vous êtes là?

MANUEL. — S'il vous plaît... Je vous prierai même de l'amener ici... parce que... si je la rencontrais à l'improviste, j'aurais encore un saisissement... Tout à l'heure, j'ai rencontré une personne que je ne me souciais pas de voir, et cette épreuve

m'a été si pénible que je ne voudrais pas m'y exposer une seconde fois... Alors... puisque je rencontrerai fatalement votre chère sœur ce soir... j'aime autant que ce soit tout de suite et sans surprise.

MIEZKO. — Cher Manuel!... Je cours chercher Hedwige.

Il sort. MANUEL contemple le portrait du roi. Soudain l'INFANTE paraît, accompagnée du marquis DE LA HUERTA DE VALENCIA et de la duchesse DE CAMPO-VACCINO. MANUEL, affolé, saute sur l'estrade, se jette sur le trône retourné et s'y blottit comme Chérubin. L'INFANTE, sans l'avoir vu, passe dans le salon réservé. Quelques instants après, entrent HEDWIGE et MIEZKO.

MIEZKO. — Tenez, le voici.

HEDWIGE. — Où donc?

MIEZKO. — A-t-il donc déjà filé?

MANUEL. — Non, je suis là. Bonsoir, princesse. Vous allez bien?

HEDWIGE. — Vous jouez à cache-cache?

MANUEL. — Je me dissimulais. Une personne que je préférais éviter vient de traverser ce salon. Venez causer avec moi, je reste dans le fauteuil : on ne verra que vous.

MIEZKO. — Je me retire.

MANUEL. — Merci beaucoup. *(Miezko sort.)*

HEDWIGE, *à Manuel.* — Est-ce que vous avez été malade? Je vous trouve pâlot.

MANUEL. — Ne vous fichez pas de moi, je vous en prie. Et puis, ne me dites jamais que j'ai mau-

vaise mine, ça me bouleverse. D'ailleurs, ce n'est pas vrai, je ne suis plus pâle, j'ai déjà beaucoup repris depuis mon retour. Chère Hedwige, m'avez-vous pardonné?

HEDWIGE, *avec un haussement d'épaules.* — Oui.

MANUEL. — Eh bien, vrai, vous avez raison. Je vous jure qu'il n'y a pas de ma faute. On m'a mis de force en wagon, et, une fois arrivé, on m'a séquestré. Je dois ma délivrance au vicomte de Saint-Polin, que vous connaissez peut-être?

HEDWIGE. — Non.

MANUEL. — « Ah! lui ai-je dit, Hedwige vous bénira. » Vous voyez, votre nom est le premier qui me soit venu aux lèvres, avant même celui de ma mère adorée. Je ne pensais qu'à vous. Je n'avais qu'une idée : revenir, obtenir de vous mon pardon et remplir un engagement que je considère comme sacré. Vous seule, chère Hedwige, êtes de taille à me protéger contre les entreprises d'une femme... qui devient capable de tout pour satisfaire ses désirs dès qu'elle en éprouve d'un certain ordre. Je vous ai déjà donné ma parole, il est donc superflu que je vous la donne une seconde fois : je suis un caballero. Je vous la renouvelle cependant, mais voulez-vous encore de moi?

HEDWIGE. — J'avais juré que je t'oublierais, que je me vengerais; mais comment veux-tu qu'on te revoie sans éprouver à l'instant même des désirs d'un certain ordre, comme tu dis si bien?

MANUEL. — Chère Hedwige, nous ne sommes pas seuls... Nous sommes même au milieu d'une effroyable cohue, et je le regrette... Respectez, je vous prie, respectez, sinon ma personne, du moins le meuble sur lequel je suis assis.

HEDWIGE. — Ah! j'étais bien sûre que je te retrouverais ce soir! Maman et moi, nous avions fait un vœu.

MANUEL. — Tiens! moi aussi. Quel vœu?

HEDWIGE. — Il n'est pas encore déterminé. Les circonstances nous le dicteront. Il nous a été inspiré par les événements si regrettables qui désolent la bonne société française à l'heure qu'il est. L'Église de France peut compter sur nous. Je ne sais pas encore ce que nous ferons pour elle, mais elle peut compter sur nous.

MANUEL. — Et sur moi, donc!... Maintenant que nous sommes tout à fait d'accord, je n'ai plus peur de rien, même de l'Infante. Elle est dans le salon des glaces, où elle a dû retrouver mes parents; mais ce n'est pas ce qui la gêne: elle a un toupet! J'y vais. Parfaitement! D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle peut me faire? Elle ne sautera pas sur moi, n'est-ce pas? Il y a bien là quinze ou vingt personnes. Je veux que tout à l'heure vous veniez m'y retrouver, avec Miezko et la princesse Mimi: je saurai faire voir à l'Infante et à toutes les personnes présentes que vous êtes et que vous serez à moi.

HEDWIGE. — Cher Manuel! Vous êtes un

homme! Je vais chercher maman. Embrassez-moi, s'il vous plaît... Mais si! Le dossier est assez haut... Vous êtes à contre-jour et je ne vois pas si vous avez toujours d'aussi jolies dents.

MANUEL. — Mais oui, je vous assure... Ne me faites donc pas toujours des compliments sur mes dents. Elles sont très bien, c'est convenu, mais je n'ai pas de bien que mes dents. Parole! c'est comme l'escalier de l'Opéra... Il faut pourtant que je sorte d'ici. N'y a-t-il personne en vue?

HEDWIGE. — Personne.

MANUEL, *se mettant debout.* — Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire si je n'ai pas fait un faux pli à mon habit?

HEDWIGE. — Il ne me semble pas.

MANUEL. — Oui, vous n'y connaissez rien. Comme toutes les femmes. A tout à l'heure.

Il passe, bravement, dans le salon réservé. Il y retrouve sa famille, plus l'Infante ELVIRE, le marquis DE LA HUERTA DE VALENCIA, la duchesse DE CAMPO-VACCINO, et d'autres personnes de connaissance, telles que la marquise DE LA PRÉVALAYE, MONTCUQ DE PELLEVOISIN, FRANÇOIS-XAVIER DE LA ROCHE-CLERMAULT et la duchesse sa mère, le comte DE LA BAULE, SERGE OLESNICKY, PAPPACHRYSOPOULO, etc., etc.

CASAL quitte le comte DE LA BAULE, avec lequel il causait, et vient dire à MANUEL :

CASAL. — Tout va bien.

MANUEL. — Oui, l'Infante fait semblant de ne pas me voir. Elle pourrait tout de même me dire bonjour.

CASAL. — D'après... des choses... que m'a dites le comte de la Baule, à mots couverts bien entendu, je crois que vous n'avez plus rien à craindre d'elle.

MANUEL. — Ah?

CASAL. — C'est une de ces femmes — au fait, vous le savez mieux que moi — qui veulent tout de suite ce qu'elles veulent, mais qui ne s'acharnent pas. Elle va même, probablement, nous être fort utile.

MANUEL. — Comment cela?

CASAL. — Elle se résigne assez facilement à vous perdre, mais elle entend que vous ne soyez pas à une autre.

MANUEL. — Elle ne suppose pourtant pas que ma carrière est finie!

CASAL. — Non. Mais elle n'admet pas que vous épousiez Hedwige. D'autant qu'elle s'est mis dans la tête de faire épouser cette princesse à son vieil amant, le comte de la Baule, à qui elle veut assurer une espèce de situation.

MANUEL. — Sapristi de sapristi! Alors, je viens de faire une gaffe!

CASAL. — Je me fie à vous pour ça. Qu'est-ce que vous avez fait?

MANUEL. — Je viens de jurer à Hedwige, pour la seconde fois, que rien, ni personne, ne m'empêchera de l'épouser.

CASAL. — Vous le lui jurez trop souvent pour que ça ait la moindre importance.

MANUEL. — Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, maintenant?

CASAL. — Faites, et dites — dites le plus haut que vous pourrez — toutes les bêtises qui vous viendront.

MANUEL. — A quoi cela servira-t-il?

CASAL. — Je n'en sais rien encore, mais allez toujours, il est possible que ça serve à quelque chose. *(Manuel s'éloigne. Casal rejoint le comte de la Baule.)* Je voulais vous demander... Quel est ce don Quichotte à cheveux blancs?

LA BAULE. — C'est le marquis de la Huerta de Valencia.

CASAL. — Ah! oui... le secrétaire des commandements...

LA BAULE. — Je m'étonne que vous ne le connaissiez pas.

CASAL. — On peut ignorer le secrétaire des commandements de Son Altesse Royale.

LA BAULE. — Il a d'autres fonctions.

CASAL. — Ah!

LA BAULE. — Décidément, vous tombez de la lune. Mais, mon cher, La Huerta est un de nos indicateurs les plus précieux.

CASAL. — Tiens?

LA BAULE. — L'Ibérie n'est pas un pays riche. Comme secrétaire des commandements, le marquis est doté d'un traitement considérable, mais qu'on ne lui paie point; et je ne sais pas comment il join-

drait les deux bouts sans les quatre cent trente-cinq francs qu'il touche aux Affaires Étrangères et les cent soixante-quinze francs qu'il touche à la Guerre.

CASAL. — Présentez-moi donc.

LA BAULE. — Volontiers. *(Il fait un signe au marquis.)* Son Excellence le marquis de la Huerta de Valencia... Monsieur le duc de Casal de Montferrat.

CASAL, *s'inclinant légèrement.* — Charmé.

LE MARQUIS, *s'inclinant profondément.* — Monsieur le duc...

CASAL, *rattrapant Manuel.* — Vous m'avez bien entendu : faites des gaffes, dites des bêtises, tant que vous pourrez, très haut.

Entrée de la princesse DE KOLOMEA, de MIEZKO et d'HEDWIGE. La princesse MIMI salue tour à tour, à grands cris, l'INFANTE, Mme AREQUIPA, la duchesse DE CASAL « e tutti quanti ».

HEDWIGE, *bas, à Manuel.* — Asseyez-vous près de moi, tout contre, et tenez votre promesse : affichez-moi.

MANUEL, *bas.* — Non, j'ai réfléchi : cela ne nous mènerait à rien. Il est préférable que je sois extrêmement réservé.

HEDWIGE. — Tu veux encore te défiler! Tu me trompes!

MANUEL. — Je ne vous trompe pas, je suis un caballero. Mais laissez-moi, je vous prie, conduire nos affaires comme je l'entends.

Mouvement. L'AMBASSADEUR paraît. Il est accompagné de Mgr GRANITA DI CAFFENERO.

Le prince DE SANDOMIR est un homme très mince, très grand, tout blanc, avec une peau fine et rose de bébé, et l'œil de Jocrisse. Il porte, en travers de son plastron de chemise et à demi dissimulé sous son gilet de piqué blanc, un grand cordon tout noir, qui, de toutes les décorations européennes, est vraiment la plus « habillée ». Sur le frac, deux plaques, une ronde, l'autre en forme d'étoile, toutes deux argent et brillants.

Les dames elles-mêmes se lèvent. Toutes et tous s'empressent autour de l'AMBASSADEUR. On n'entend que des bouts de phrases, ponctuées de points d'exclamation :

— Quelle fête merveilleuse!

— Ces salons sont si beaux!

— Et il fait presque frais! etc.

LE PRINCE DE SANDOMIR *répond.* — Princesse... Madame... Madame la duchesse... Chère Madame... Eh! bonjour, mon cher duc... *(Puis il s'assoit. Le cercle se forme.)*

PRINCESSE MIMI, *dans un élan d'allégresse.* — Ah! cher prince, qu'il est donc toujours agréable de passer la soirée chez vous, mais surtout aujourd'hui, où nous fêtons le rétablissement de Sa Majesté!

LE PRINCE DE SANDOMIR, *après un temps de réflexion.* — Oui.

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Alors, c'est tout à fait fini, ce vilain rhume?

FRANÇOIS-XAVIER. — Hon, hon.

LE PRINCE DE SANDOMIR, *sans réticence.* — Tout à fait. Le roi n'a éternué que trois fois hier soir. Il est guéri.

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. — J'ai tant prié!

LE PRINCE DE SANDOMIR. — Sa Majesté l'a su.

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. — Par vous. Merci.

LE PRINCE DE SANDOMIR. — Elle vous est profondément reconnaissante.

M. DE PELLEVOISIN. — Je me réjouis, comme Français, de voir le roi de Galicie hors de danger.

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui, hon, hon...

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Mon fils n'ose pas préciser; mais, puisque nous sommes entre nous, monsieur l'ambassadeur, me sera-t-il permis de vous demander... sans trop d'indiscrétion... si certains bruits qui courent... méritent créance?

LE PRINCE DE SANDOMIR, *feignant de ne pas comprendre.* — Quels bruits, madame la duchesse?

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Eh bien, on raconte partout que le roi est décidé à... faire respecter en France... ce qui est respectable... Je ne m'explique pas davantage.

PRINCESSE MIMI. — Mais nous comprenons.

CASAL, *à Manuel.* — Dites donc quelque chose! Dites : « La France athée est au ban de la civilisation. »

MANUEL, *docile.* — La France athée est au ban de la civilisation.

OLESNICKY. — On prétend même que le roi,

à l'heure du danger, a fait un vœu... Je vous demande pardon, monsieur l'ambassadeur, d'être si bien informé, mais je dois à mon nom... Je suis le petit-fils du beau-frère divorcé d'une femme qui fut le plus grand écrivain catholique du dernier siècle.

FRANÇOIS-XAVIER. — Hon, hon.

LE PRINCE DE SANDOMIR. — Il est vrai que Sa Majesté a fait un vœu... Je ne trahis pas ses intentions en le publiant, puisque l'on en verra l'effet d'ici à peu de jours. La Galicie était, parmi toutes les puissances de la chrétienté, la mieux qualifiée peut-être...

(Explosion. Cris enthousiastes.) — Oui! — Certes! — Comment donc!

LE PRINCE DE SANDOMIR. — Merci... J'aurai le grand honneur d'être le porte-parole de mon auguste maître auprès de qui de droit. Je n'en puis révéler davantage. D'autant que j'ignore les termes de la communication que Sa Majesté me prescrira de faire au gouvernement français. Sa Majesté elle-même les ignore quant à présent. Les circonstances en décideront. Mais, quoi que j'aie à dire, je le dirai haut et ferme.

(Nouveaux cris, et, malgré la solennité du lieu, presque des applaudissements.)

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. — Voulez-vous me permettre, Excellence, d'annoncer officiellement qu'à dater de ce jour votre auguste

souverain me prend officiellement sous sa protection?

LE PRINCE DE SANDOMIR. — Cela lui est bien doux.

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. — J'espère que vous me ferez l'honneur de venir manger des macaroni chez moi la semaine prochaine?

LE PRINCE DE SANDOMIR. — Avec le plus grand plaisir.

PRINCESSE MIMI, *goguenarde.* — Ah! Ah! On va parler haut et ferme au gouvernement français. Il n'est que temps.

CASAL, *à Manuel.* — Mais dites donc quelque chose, sac à papier! Dites ce que vous pensez de la France!

MANUEL, *avec exaltation.* — C'est un sale pays. Il n'y a plus moyen d'y vivre. D'ailleurs, moi aussi, j'ai fait un vœu.

CASAL. — Dites-le donc à Monseigneur!... Monseigneur, je vous présente mon beau-frère Arequipa.

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. — J'espère qu'il me fera l'honneur de venir goûter mes macaroni?

MANUEL. — Bien volontiers.

CASAL. — N'oubliez pas les paroles mémorables qu'il a prononcées tout à l'heure.

MONSEIGNEUR GRANITA DI CAFFENERO. —

Je les noterai en rentrant. Je n'ai aucune mémoire, mais j'écris tout.

CASAL. — Ça va bien. *(Au marquis de la Huerta.)* Vous prenez des notes?

LE MARQUIS DE LA HUERTA DE VALENCIA, *très rouge.* — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

CASAL. — Rien que de très obligeant. Je vous signale et vous recommande mon beau-frère. Vous voyez qu'il est enragé.

Le prince DE SANDOMIR se lève. Débandade.

HEDWIGE, *à Manuel.* — Vous ne m'avez pas compromise le moins du monde, votre conduite est inqualifiable!

MANUEL. — Je sais ce que je fais. *(Il s'échappe, mais il va maladroitement se mettre juste sur le passage de l'Infante Elvire. L'Infante, jusqu'alors si calme, est soudain prise de fureur et lui dit quelques mots en espagnol.)* Comment? Qu'est-ce que vous dites? Ah ça! vous oubliez que je sais l'espagnol! Je vous prie de ne pas insulter maman!

L'INFANTE ELVIRE. — C'est vous que j'insulte, et non madame votre mère.

MANUEL. — Quand vous m'appelez fils de...? C'est trop fort! Et vous alors, qu'est-ce que vous êtes? Hein? qu'est-ce que vous êtes?

Le reste se perd dans le fracas de l'orchestre et le bruit des conversations particulières.

XIII

PANTOMIME

A l'hôtel de Kolomea, l'appartement du prince MIEZKO.

Trois pièces au dernier étage, vastes, mais basses et pauvrement décorées : la chambre, le bain, le fumoir. Le fumoir, avec de larges divans fatigués, des tentures algériennes à bon marché et des tabourets incrustés de nacre, de la rue de Rivoli. Le bain, avec la baignoire émaillée, les écuelles de cuivre et la table à pupitre de simple bois blanc. La chambre, encombrée par un lit énorme, un lit à quatre, en cuivre; chaise longue et fauteuils crapaud recouverts de cretonne sans bois apparent; lavabo d'acajou et toilette duchesse; de tous les côtés les pièces du nécessaire et les bijoux, chaînes, bagues, bracelets, épingles, boucles de jarretelles en or chiffrées et couronnées. La garniture de cheminée est une pendule bloc, tout verre (70 francs au Louvre), entre deux photographies d'amis dans des cadres enrichis de brillants faux. Les habits sur les sièges, et du linge par terre à croire que c'est le jour de la blanchisseuse. Parfum de cigarettes d'Orient et d'impérial russe.

Le prince, en pyjama bleu gris à rayures blanches, donne le dernier brillant à ses ongles. Le bantchik fait des rangements dans le cabinet de bain. Le valet de chambre français, EDMOND, pose les boutons à la chemise.

MIEZKO, *se mirant dans l'ongle de son pouce gauche.* — En vérité, cette poudre belge, que m'a procurée

M. Manuel Arequipa, est une idéale merveille. Vous m'en commanderez donc de nouveau dix boîtes. Quelle heure est-il ?

EDMOND. — Onze heures un quart.

MIEZKO. — Prenez sur la cheminée, sous la photographie de Serge Alexeiévitch, la carte d'invitation de Mgr Granita di Caffenero, et dites-moi pour quelle heure son déjeuner.

EDMOND. — Pour une heure. Mon prince m'a déjà posé cette question quatorze fois depuis que Son Altesse est levée.

MIEZKO. — Mais vérifiez!

EDMOND, *obéissant.* — Une heure.

MIEZKO. — Merci. Je n'en doutais point. Mais j'ai la maladie du scrupule. Ainsi, dès que j'ai cacheté une lettre, je ressens une inquiétude mortelle. Il me semble que j'ai dû écrire des sottises, ou même de compromettantes obscénités, et je déchire l'enveloppe pour me relire ; puis je refais une enveloppe, je la recachette, je la redéchire, et ainsi de suite cinq ou six fois... Est-ce que vous n'avez pas la maladie du scrupule, vous, Edmond ?

EDMOND. — Je m'en suis guéri.

MIEZKO. — Comment cela ?

EDMOND. — Par le raisonnement et par la volonté.

MIEZKO. — Vous avez donc de la volonté? Je vous admire. Passez-moi la chemise, je vous prie...

Merci mille fois. *(Il s'assied sur le bord du lit.)* Passez-moi les pantalons.

UN VALET DE PIED, *entrant.* — Son Altesse la princesse mère prie mon prince de descendre chez elle en toute hâte, habillé ou non.

MIEZKO. — Allons bon! Qu'est-ce qu'il y a encore?

LE VALET DE PIED. — Je n'en sais rien, mon prince, mais *(les yeux au ciel)* la princesse est bien agitée.

MIEZKO. — Dites-lui donc que je viens, et qu'elle se calme, car je suis moi-même très nerveux. *(A Edmond.)* Je ne prends, quant à présent, aucune résolution pour la cravate. Donnez-moi le veston de mon pyjama, je vais le passer par-dessus ma chemise.

WANDA, *femme de chambre de la princesse Hedwige, entrant.* — La princesse Hedwige fait prier mon prince de descendre chez la princesse mère le plus tôt possible.

MIEZKO. — On y va! Bon Dieu de bon Dieu! *(Wanda fond en larmes.)* Qu'est-ce qui vous prend?

WANDA. — La princesse vient de me donner des coups de pied dans les jambes et de me tirer les cheveux.

MIEZKO. — Ça s'annonce bien.

Il descend, avec peu d'empressement. Comme toutes les portes sont ouvertes à deux battants, il ne juge pas à propos de frapper avant de pénétrer dans le cabinet de toilette de sa mère. La princesse MIMI

est en robe de chambre : satin Liberty bleu pâle dans un nuage de gaze de soie. Elle est assise sur un siège bas. Sa jambe repose sur les genoux de Mme Pst, la pédicure-manucure tchèque, et elle a le pied nu. A l'entrée de Miezko, la princesse retire vivement sous sa jupe ce pied nu et se met à pousser des cris de pudeur effarouchée, comme une femme d'Orient qui aurait laissé voir à un homme son visage sans voile.

Princesse Mimi. — Mais vous êtes fou, Miezko, de foncer ainsi chez moi!

Miezko. — Je n'ai rien vu.

Madame Pst. — La princesse a bien tort de s'alarmer. De la manière que je fais les pieds des dames, tous ces messieurs pourraient entrer pendant que je travaille sans concevoir l'ombre d'une mauvaise pensée. A plus forte raison un fils. Bon matin, prince.

Miezko. — Bonjour.

Madame Pst. — Si la princesse voulait bien me rendre son pied? Je suis très pressée.

Miezko. — Moi aussi.

Madame Pst. — Je suis attendue à l'ambassade de Galicie. Le prince de Sandomir m'a téléphoné en personne ce matin qu'il souffre comme un âne damné de son incarnation. Je dois en outre faire les ongles à Mgr Granita di Caffenero, qui a du monde à déjeuner.

Miezko. — Dépêchez-vous! A quelle heure nous mettrons-nous à table?

Madame Pst. — Quand j'aurai fini.

Princesse Mimi. — Remettez-moi mon bas,

madame Pst. Vous ne me toucherez plus aujourd'hui. Quelque chose me dit qu'il m'arriverait un accident. J'ai, de plus, à causer avec mon fils. Vous m'achèverez demain matin.

MADAME PST. — A six heures et demie. Toutes mes autres heures sont retenues. C'est un peu tôt; mais j'ai la main si légère que je ne réveille pas le client. Au revoir, princesse. *(Elle plonge.)* Mon prince... *(Elle replonge. Elle sort.)*

MIEZKO. — Il y a des drames?

PRINCESSE MIMI. — Oui!!!

MIEZKO. — Voilà ce que je craignais! Ménagez-moi. Je suis nerveux.

PRINCESSE MIMI. — A votre âge! Un homme! Et avec votre santé! Ah! c'est moi qui ne serais pas nerveuse si j'avais votre âge, votre sexe et votre santé!

MIEZKO. — Je vous en supplie, maman... allez au fait.

UN MAITRE D'HOTEL, *entrant.* — Les chiens de Son Altesse Sérénissime sont servis.

PRINCESSE MIMI, *chaussant en hâte ses pantoufles.* — J'y vais.

MIEZKO. — Ah! non, par exemple!

PRINCESSE MIMI. — Vous ne prétendez pas que j'abandonne ces pauvres bêtes aux domestiques? Ah! on voit bien que vous n'aimez pas les animaux! D'ailleurs je n'ai rien à vous dire tant que votre sœur n'est pas là. *(Elle sort.)*

MIEZKO. — Oh!!!... *(Longue attente. Puis la princesse Hedwige paraît, — Kimono Sada Yacco.)* Ah! enfin!... Bonjour. Qu'est-ce qu'il y a?

HEDWIGE. — Où est maman?

MIEZKO. — C'est l'heure du repas des chiens.

HEDWIGE. — Attendons.

MIEZKO. — Je vous en prie, je bous. Et puis, je vais déjeuner chez Mgr Granita di Caffenero...

HEDWIGE. — Au fait, il n'est pas indispensable que maman soit là... Il s'agit de votre ami Manuel Arequipa. C'est un joli monsieur!

PRINCESSE MIMI, *rentrant.* — Je suis très ennuyée.

MIEZKO. — Bon!

PRINCESSE MIMI. — La petite chienne colley, blanche, à taches feu... que le roi d'Angleterre m'a donnée... n'a pas, ce matin, le même appétit que les autres jours. Elle est ordinairement d'une voracité incroyable... Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça : ça n'a pas l'air de vous intéresser, vous n'aimez pas les bêtes.

MIEZKO. — Je voudrais bien savoir pourquoi vous m'avez convoqué.

PRINCESSE MIMI. — Hedwige ne vous a rien dit?

HEDWIGE. — Je vous attendais.

PRINCESSE MIMI. — Vous avez mieux fait : quand vous racontez votre histoire vous-même, vous vous perdez dans des détails oiseux, et vous n'en finissez pas. Moi, j'irai droit au but. Miezko, il

est temps que vous remplissiez votre devoir de frère. Nous sommes entre nous, personne ne nous écoute, je peux dire les choses comme elles sont. D'ailleurs, nous savons tous les trois à quoi nous en tenir, puisque cette malheureuse ne nous a rien caché. Miezko, votre sœur a fait folie! Elle a fait folie avec le jeune Arequipa! Ah! il est joli garçon. J'ai des yeux. On croit que je n'y vois plus clair parce que j'ai passé la quarantaine. Pardon, j'ai des yeux. Il est joli. Mais une fille de roi faire folie avec le fils d'un ancien ministre sud-américain exilé, qui, pour comble, sera peut-être un jour ou l'autre président de la République! Pouah! Quelle honte! C'est une horreur. Pfui! Vous êtes une fille perdue, Hedwige. Là-haut, votre père s'attriste.

MIEZKO. — Mais oui, maman, voilà belle lurette que nous savons tout ça. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ce matin?

PRINCESSE MIMI. — Il y a qu'il faut en finir. Votre sœur a fait folie, votre sœur doit se marier. Ce n'est pas votre avis? J'en suis bien fâchée. Moi, j'ai les idées de mon temps. De mon temps, une fille qui avait fait folie devait, dans le plus bref délai, se marier. Votre sœur se mariera. Je le veux. J'ai une volonté. Le pauvre roi me disait toujours : « Je suis le pouvoir, mais vous êtes la volonté. »

HEDWIGE. — Personne ne vous contredit, maman. Je me marierai, c'est entendu.

PRINCESSE MIMI. — Oh! ce n'est pas ce qui

nous gêne. M. Serge Olesnicky a demandé votre main, et M. le duc de la Roche-Clermault, et M. Montcuq de Pellevoisin, et M. le comte de la Baule. Nous n'avons que l'embarras du choix. *(A Miezko.)* Mais votre sœur estime qu'elle doit épouser exclusivement M. Manuel Arequipa. D'abord, parce qu'elle l'aime...

HEDWIGE. — Oh! je l'aime... Je n'en sais plus rien.

PRINCESSE MIMI. — Vous l'aimez. Si vous ne l'aimiez pas vous seriez donc inexcusable, fille perdue!... Ensuite, ce serait vraiment trop fort qu'il se dérobât. *(A Miezko.)* Elle se fait un point d'honneur de le réduire. Moi, je l'approuve. Et il paraît que l'autre soir, à l'ambassade, il avait juré de se déclarer publiquement, et il n'en a rien fait! C'est donc un polisson. Vous devez aller chez lui avant le déjeuner et le provoquer pour un duel à mort.

MIEZKO. — Vous voulez que je me batte avec Manuel!

PRINCESSE MIMI. — Eh! Miezko, ne me faites donc pas dire de telles choses! Ne savez-vous pas que je réprouve le duel? Et déjà, rien que d'avoir prononcé ce mot moi-même, je suis pâle. Deux hommes se battre, s'entre-tuer! *Ach!* Quelle horreur!... Et si vous étiez le mort?

MIEZKO. — Justement.

PRINCESSE MIMI. — Mais vous devez vous

rendre chez ce Manuel et lui mettre le marché à la main, puis l'insulter.

MIEZKO. — Si je l'insulte, peut-être aussi je le tuerai. Je suis violent.

PRINCESSE MIMI. — Non, il cédera. Mais, si vous le tuez, votre sœur sera vengée : c'est aussi bien.

MIEZKO. — Je vais arriver chez Mgr Granita di Caffenero à je ne sais quelle heure!... Au fait, Manuel y déjeune aussi : je pourrais lui toucher un mot à table...

PRINCESSE MIMI. — Pensez-vous insulter votre ami à la table d'un saint prélat? Non, mais vous devez l'insulter à domicile.

MIEZKO. — Tenez, j'y vais tout de suite, il est midi...

PRINCESSE MIMI. — Baisez-moi donc la main. Je vous remercie de votre héroïsme.

HEDWIGE. — Moi de même. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas ménager l'enfant.

MIEZKO. — Comptez sur moi.

Il remonte chez lui, de fort mauvaise humeur, achève de s'habiller en deux temps, prend son revolver, d'où il retire toutes les cartouches, sauf une, et le fourre dans la poche de son pardessus.

A l'hôtel Arequipa. L'ancien atelier de peintre qui sert de chambre à MANUEL. Plantes tropicales. Bibelots péruviens. Photographies de femmes de toutes races. Brosses, bijoux épars. Le tub. DOMINGO.

MANUEL, *en tenue de vaudeville (c'est-à-dire en caleçon.)* — Je ne serai jamais prêt! Je t'avais pourtant bien dit

de me réveiller à neuf heures tapant! Tu sais qu'il me faut trois heures pour faire ma toilette, tout compris : pourquoi ne m'as-tu pas réveillé?

DOMINGO. — Je suis venu dans la chambre à neuf heures pour réveiller Monsieur; mais tu dormais si joli! Alors je me suis assis par terre et j'ai chanté tout doucement.

MANUEL. — J'arriverai chez Mgr Granita di Caffenero à une heure indécente!... Tu m'as préparé une cravate?

DOMINGO. — La belle rouge.

MANUEL, *avec un soupir de regret.* — J'ai peur que mon beau-frère Casal ne la trouve un peu voyante. *(On entend quatre coups de timbre : c'est l'annonce d'une visite pour Manuel.)* Qui peut venir à cette heure-ci? Il est impossible que je reçoive. Cours dire que je n'y suis pas.

DOMINGO. — Oui, monsieur. *(Il se précipite dehors. Manuel, incapable de faire un geste sans aide, s'assoit sur le bord du lit et attend. Domingo entre.)* Monsieur, c'est le prince Miezko de Kolomea.

MIEZKO, *repoussant Domingo et entrant d'autorité, le chapeau sur la tête.* — C'est moi.

MANUEL, *très aimable.* — Ah! vous, c'est différent, cher Miezko. Entrez donc. Les princesses se portent bien? Vous déjeunez chez Mgr Granita di Caffenero? Nous ferons route ensemble. Débarrassez-vous donc : il fait très chaud ici, et vous voyez que je ne suis pas tout à fait prêt. Vous seriez bien

gentil de me donner un conseil : croyez-vous que je peux risquer la cravate rouge ? Ou bien préférez-vous celle-ci, en grenadine, tissée d'un fil de soie verte et d'un fil d'argent ?

MIEZKO. — Il ne s'agit pas de cravates, très cher Manuel. Je suis vraiment déchiré, mais j'accomplirai mon saint devoir. Certes, il m'en coûterait de vous faire du mal, car j'ai pour vous une amitié tendre. Mais vous avez déshonoré ma sœur. Vous devez donc l'épouser. Voulez-vous ? Ou je vous tue.

MANUEL. — Cher Miezko, vous ne parlez pas sérieusement ?

MIEZKO. — Très sérieusement, hélas !

MANUEL. — Pensez qu'il est midi vingt-cinq, et nous déjeunons à une heure chez Mgr Granita di Caffenero, qui ne demeure pas à côté d'ici. Nous parlerons mariage une autre fois, si vous y tenez.

MIEZKO. — L'honneur n'attend pas.

MANUEL. — Ah ça ! vous m'embêtez à la fin. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous savez ce qui en est : moi, je n'en ai jamais rien dit à personne, mais votre sœur l'a crié par-dessus les toits. Alors qu'est-ce qui vous prend ce matin ?

MIEZKO. — Ne dites pas de mots inutiles et qui embrouillent. Je vous pose une question simple, et vous devez simplement répondre oui ou non. Épouserez-vous ma sœur, la princesse Hedwige de Kolomea-Przemysl ?

MANUEL. — Eh! sacré Dieu! je n'en sais rien. Comment voulez-vous que je réponde oui ou non? J'y suis disposé, elle est charmante, je l'aime, nous nous aimons, je lui ai donné ma parole de caballero. Mais papa me refuse son consentement! Je n'ai pas besoin de vous dire que cela ne modifie en rien mes projets; mais cela me met dans l'impossibilité matérielle de tenir un engagement sacré, auquel je n'entends d'ailleurs pas me soustraire.

MIEZKO. — Tu es un sale misérable séducteur.

MANUEL. — Dites donc, vous!... D'abord, je vous défends de me tutoyer.

MIEZKO. — Le cœur me saigne, car j'ai réellement pour vous une tendre affection, très cher Manuel, mais je dois vous tuer comme un chien.

MANUEL. — Laissez-moi m'habiller. J'ai eu joliment tort de vous recevoir!

MIEZKO. — Épouserez-vous ma sœur, oui ou non?

MANUEL. — Zut!

MIEZKO, *soupirant*. — Je vais donc vous tuer. Je vous propose un duel.

MANUEL. — Je ne me battrai pas avec vous. Maman ne me le permettrait pas. Je vous aime de tout mon cœur, cher Miezko.

MIEZKO. — Et moi!... Je choisis le sabre.

MANUEL. — Je refuse de constituer témoins... Allons, Domingo, passe-moi mon pantalon. Finissons-en.

MIEZKO. — Oui. *(Il tire de sa poche un revolver.)*

MANUEL, *poussant des cris affreux et courant à travers la chambre.* — Ah!... Miezko!... Sainte mère de Dieu!... Miezko!... Ne tirez pas... Est-il chargé?... Ah!...

DOMINGO, *se jetant sur Miezko.* — Méchante bête, je te défends de tirer sur Monsieur!

MIEZKO. — Ne me touche pas!... Sale nègre!

DOMINGO. — Lâche le pistolet.

MIEZKO, d'un coup de poing, l'envoie rouler sur le lit. MANUEL se jette hors de la chambre et, malgré l'insuffisance de sa parure, descend quatre à quatre l'escalier. MIEZKO poursuit MANUEL. Clameurs sauvages.

MANUEL. — Maman! Papa!

MIEZKO. — Satyre!

MISS FLOSSIE, *sortant de chez elle en demi-négligé.* — Quelle est la matière? *(Choquée à la vue des dessous que Manuel exhibe.)* Oh! chère moi, il est *niou,* tout à fait *niou! (Elle exagère.)*

MANUEL. — Mais laissez-moi donc passer! Maman! Papa!

MISS FLOSSIE, *barrant la porte.* — Je ne puis supporter vous entrez dans ma chambre privée ainsi *niou!*

MANUEL, *la bousculant.* — Il veut me tuer. *(Elle tombe. Il passe.)*

MISS FLOSSIE. — Chère moi! *(Au moment qu'elle va se relever, Miezko la franchit d'un bond. Elle retombe.)*

MANUEL, *secouant la porte de la chambre voisine, qui est occu-*

pée par sa plus jeune sœur. — Beatriz, ouvrez-moi vite, il veut me tuer!

BEATRIZ, *entr'ouvrant la porte.* — Qui?

MANUEL. — Miezko! *(Il se précipite dans la chambre de Beatriz, elle referme.)*

MIEZKO, *donnant un coup d'épaule dans la porte.* — Excusez-moi, mademoiselle.

BEATRIZ, *barricadée.* — Voulez-vous bien laisser mon frère tranquille!

MIEZKO. — Je regrette, je dois le tuer.

MANUEL, *passant dans la chambre de Mme Arequipa.* — Maman! Miezko est fou! Il veut me tuer!

DONA HORTENSIA, *glapissant.* — Ah! Ah! Ah!... Mon fils adoré!... Ah!...

MANUEL. — Il veut que j'épouse sa sœur. Ou il me tuera.

DONA HORTENSIA. — Il passera sur mon corps! Sur mon corps!

C'est précisément ce qui arrive. MIEZKO, qui vient de pénétrer par effraction chez BEATRIZ et de l'envoyer, ni plus ni moins que précédemment DOMINGO, rouler au loin, fait invasion chez DONA HORTENSIA à l'instant même où cette dame se met en posture de défendre l'accès de sa chambre. Il y a choc, et c'est le tour de DONA HORTENSIA d'aller choir sur sa chaise longue.

MIEZKO. — Mille excuses, chère madame, mais je remplis un devoir sacré.

MANUEL, pour atteindre une autre porte, franchit en deux bonds le magnifique lit sculpté (qui représente une ronde de damnés autour d'un sommier et d'un matelas). MIEZKO exécute la même gymnas-

tique. MANUEL n'a pas le temps de refermer la porte sur lui. Nouvelle descente de l'escalier, vers le salon.

MANUEL. — Papa!! Papa!!!
MIEZKO. — !!! *(Le cri des Walkures.)*

Aux divers étages de l'hôtel :

DOMINGO, MISS FLOSSIE, BEATRIZ, DONA HORTENSIA. — !!! *(Cris variés, selon le timbre des voix.)*

Dans l'escalier, MIEZKO tire un coup de feu, en l'air. MANUEL entre dans le salon, MIEZKO y entre à sa suite, et, simultanément, DON LUIS AREQUIPA de l'autre côté. DON LUIS est en redingote.

DON LUIS. — Que se passe-t-il? Manuel, quelle est cette tenue peu correcte pour venir au salon? Quels cris! Quelle course! Sommes-nous chez le futur président de la République de San-Miguel ou dans la résidence des Hanlon-Lees?

MANUEL. — Excusez-moi, papa, c'est Miezko...

DON LUIS. — Bonjour, prince. Comment allez-vous? J'espère que les princesses se portent bien?

MIEZKO, *à qui cette dignite en imbose.* — Très bien, merci.

DON LUIS lui tend la main. Il passe son revolver de la main droite dans la main gauche, et donne au futur président son plus vigoureux shake-hand.

DON LUIS. — Aïe!!

MIEZKO. — Ah! oui, pardon. La colère m'égare.

DON LUIS. — Remettez-vous. Qu'est-ce que vous désirez?

MIEZKO, *tendant le poing vers Manuel.* — C'est ce cochon-là...

DON LUIS, *avec la morgue espagnole.* — Hein?

MIEZKO. — Pardon encore... Enfin, il ne veut pas épouser ma sœur.

MANUEL. — Ça n'est pas vrai! Je vous dis que ça n'est pas vrai! Je veux bien l'épouser! C'est papa qui ne veut pas. Je n'y peux rien.

DON LUIS, *à Miezko.* — En effet, monsieur. Qu'avez-vous à répondre?

MIEZKO, *furieux.* — Que vous allez lui accorder votre consentement tout de suite, ou bien c'est vous que je tue. *(Il braque son revolver sur Don Luis, Manuel recommence à pousser des cris.)*

DON LUIS, *à Manuel.* — Silence! *(A Miezko, superbe.)* Tirez, monsieur, mais tirez donc! Mettez entre votre sœur et celui qu'elle aime un fleuve de sang plus large que l'Istegui. Eh bien, qu'est-ce que vous attendez? Tirez donc!

MIEZKO. — Je ne peux pas. Je n'avais qu'une cartouche dans mon pistolet, et je viens de la tirer en l'air.

DON LUIS. — A la bonne heure.

LE DUC DE CASAL, *entrant.* — Je viens prendre Manuel, nous allons manger des macaroni chez Mgr Granita di Caffenero... *(Remarquant la tenue de son beau-frère.)* Voilà comme vous êtes prêt! Vous n'avez pas l'intention d'aller déjeuner en caleçon chez un

prince de l'Église?... Quoiqué vos dessous soient bien remarquables...

MANUEL, *piqué.* — J'ai le même chemisier que vous.

CASAL. — Il ne nous fait pas les mêmes maillots... Tiens, bonjour, prince. Les princesses se portent bien? Vous tirez à la cible?

MIEZKO. — Très bien, merci. *(Rougissant.)* Il n'est pas chargé.

CASAL. — On dit toujours ça, et puis...

DON LUIS. — Oui, posez-le. *(Miezko pose son revolver sur la table.)*

MANUEL — Je vais enfiler ma redingote : j'en ai pour une seconde.

MIEZKO. — Voulez-vous me permettre d'aller avec vous?

MANUEL, *fièrement.* — Certes. Je n'ai plus peur. *(Ils sortent.)*

CASAL, *à Don Luis.* — Qu'est-ce que c'est que tout ça?

DON LUIS. — Le prince Miezko vient de faire une scène épouvantable et ridicule. Il exige que Manuel épouse la princesse Hedwige, et il a tiré un coup de revolver dans l'escalier. J'ai une peur du diable qu'il n'ait crevé le vitrail d'en haut.

DONA HORTENSIA, *entrant.* — Je me traîne ici pour mourir. Si des scènes pareilles se renouvellent, il est trop certain que je n'y survivrai pas.

DON LUIS. — Mon âme! Mon cœur! Ne craignez rien. Voici l'arme de ce bandit : elle est vide.

Elle ne contenait qu'une cartouche, celle qu'il a tirée en l'air dans l'escalier. Pourvu qu'il n'ait pas crevé le vitrail! *(Beatriz entre, avec miss Flossie.)*

BEATRIZ. — Est-ce que le sauvage est parti?

MISS FLOSSIE. — Je dis, si M. Manuel doit une fois plus m'*assauter,* je ne resterai pas ici un jour.

DON LUIS. — Vous vous êtes méprise sur les intentions de mon fils, miss Flossie. Je vous présente ses excuses... Mais en attendant, cher Victor, que me conseillez-vous de faire?

CASAL. — Dépêchez-vous de céder. *(On se récrie.)* Faites-moi confiance, je n'ai pas le temps de vous donner des explications. Annoncez que vous consentez au mariage, et attendez les événements.

MANUEL et MIEZKO reparaissent.

DON LUIS. — Je vous autorise à embrasser votre beau-frère. Voici votre pistolet.

MIEZKO. — Ah! monsieur... *(Il tombe dans les bras de Manuel, puis baise les mains de doña Hortensia.)*

DON LUIS, *à Manuel.* — Remerciez-moi.

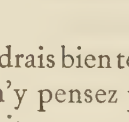
MANUEL. — Qu'est-ce que ça signifie?

DON LUIS. — Je n'en sais rien, mais Casal vous le dira.

MIEZKO. — Je voudrais bien téléphoner à ma mère.

CASAL. — Vous n'y pensez pas ! Il est une heure moins cinq. Filons vite.

Embrassades. Sortie.



XIV

LES MACARONI INTERROMPUS

Dans l'auto du duc DE CASAL DE MONTFERRAT.

CASAL. — Bon sang! nous n'arriverons jamais.

MANUEL. — Aussi on n'a pas idée de passer par les Champs-Élysées, la rue Royale et le boulevard Malesherbes pour aller de la rue Christophe-Colomb à la rue Fortuny.

MIEZKO. — Il est une heure dix.

MANUEL. — Ce n'est pas ma faute.

MIEZKO. — C'est la mienne. Cher Manuel, ne me reprochez rien, je suis si profondément heureux! Quand je pense que ma sœur bien-aimée ne connaît pas encore son bonheur! Mais j'espère que Mgr Granita di Caffenero est abonné au téléphone.

CASAL. — Ses macaroni ne seront plus mangeables.

MIEZKO. — Moi, je n'ai pas faim.

MANUEL. — Ah! nous y voilà... Il y a une file de voitures.

Il y en a quatre.

Un camion sur lequel on entasse des malles, des valises ficelées va-comme-je-te-pousse, et des cartons à chapeaux qui semblent bourrés de paperasses.

Un panier à salade.

Un omnibus de chemin de fer.

Et un fiacre comme on n'en voit que la nuit.

MIEZKO, MANUEL et le duc se regardent avec étonnement.

CASAL. — Qu'est-ce que c'est que ça?

Mais, comme ils n'ont pas le loisir d'y rêver, ils entrent. La porte est grande ouverte, et le vestibule gardé par un de ces gentlemen de peu de linge qui errent du matin au soir devant la grille d'honneur de l'Élysée. Cet étrange valet de pied ne fait aucune difficulté pour introduire les trois arrivants dans le salon, qui est à droite.

Mgr GRANITA DI CAFFENERO a loué, rue Fortuny, un minuscule hôtel habité précédemment par une divinité de l'Olympia. Il l'a même loué meublé. Il couche dans un lit laqué de blanc, orné de peintures mythologiques; sa baignoire modern-style est décorée, au ripolin, d'iris noirs et d'extravagantes orchidées; toutes les portes sont en glaces. Mais les personnes que Mgr GRANITA DI CAFFENERO a priées ce matin à manger des macaroni ne sont pas admises dans la chambre ni dans le cabinet de toilette, et le salon où on les reçoit est arrangé très décemment. Une double gaze voile la princesse Borghèse qui se prélasse sur la cheminée. Le pupitre du piano est chargé de partitions pour orgues, et au milieu du guéridon, sur le tas des journaux bien pensants, repose un exemplaire magnifiquement relié de l'encyclique « Sua quemque ».

CASAL cherche des yeux, pour s'excuser d'abord, Mgr GRANITA DI CAFFENERO. Mais les seules personnes présentes sont SERGE OLESNICKY, PAPPACHRYSOPOULO, le marquis DE LA HUERTA DE VALENCIA, MONTCUQ DE PELLEVOISIN, le jeune duc FRANÇOIS-XAVIER DE LA ROCHE-CLERMAULT et la duchesse, sa mère.

LA DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. —

Ah! Monsieur de Casal! Enfin, vous voici! C'est peut-être vous qu'on attendait, et j'espère que nous allons déjeuner.

CASAL. — Je vous fais toutes mes excuses, madame, mais la présence du maître de céans est encore plus indispensable que la mienne, et il me semble que je ne le vois pas.

OLESNICKY. — Personne ne l'a encore vu, c'est inconcevable!

FRANÇOIS-XAVIER. — Oui, hon, hon!

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Je sais le respect que l'on doit à Monseigneur, mais il a tort de nous laisser faire le pied de grue, et principalement à vous, madame la duchesse.

PAPPACHRYSOPOULO, *à Casal.* — Monsieur le duc, vous êtes Français, et, comme tel, vous protégez les chrétiens d'Orient : dites-moi, je vous prie, si je ne vais pas bientôt tâter de ces fameux macaroni : je meurs de faim.

FRANÇOIS-XAVIER. — Dé-jeu-ner... Des lampions... Dé-jeu-ner... Des lam-pions... hon, hon, hon.

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — François-Xavier, vous perdez le sens.

FRANÇOIS-XAVIER. — Maman, je tombe d'inanition, hon, hon.

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Moi aussi. Qu'importe? Il ne s'agit pas de cette souffrance purement physique. Je l'offre à Dieu, voilà

tout. Mais je commence à être sérieusement inquiète. Il est peu vraisemblable qu'un homme d'éducation soignée comme Monseigneur nous manque aussi gravement, sauf le cas de force majeure. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé un accident.

CASAL. — Attendez!... Il est peut-être dans le panier à salade?

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Quel panier?

CASAL. — L'omnibus de la Préfecture. Vous n'avez pas vu? Il y a, devant la porte, une voiture cellulaire...

TOUS. — Oh!!!...

CASAL. — Un fiacre minable et un camion où on entasse toute sorte de colis et de ballots.

MARQUIS DE LA HUERTA DE VALENCIA. — Voilà qui est louche.

CASAL. — N'est-ce pas?

OLESNICKY. — Et le prince de Sandomir? Je suis sûr que le prince était invité à déjeuner. Comment se fait-il qu'il ne soit pas là non plus?

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Je ne suis pas tranquille, j'aime mieux m'en aller.

FRANÇOIS-XAVIER. — Moi aussi.

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Faites-moi le plaisir de rester là. S'il y a du danger, ce n'est pas le moment de fuir.

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Vous êtes héroïque, madame la duchesse. Cela ne m'étonne

pas d'une femme, et particulièrement de vous; mais moi qui ne suis qu'un homme, j'aime mieux m'en aller. *(Il se dirige vers la porte.)*

MANUEL. — Il arrive décidément trop de choses ce matin, j'en ai assez; je veux m'en aller aussi.

MIEZKO, *à Manuel.* — Venez donc déjeuner à la maison!

MANUEL. — Ah! non.

M. DE PELLEVOISIN a ouvert la porte. Il se trouve nez à nez avec le bizarre gentleman qui garde le vestibule.

LE GENTLEMAN. — Si-ou-plaît? *(Tiens! il est Belge.)* On ne sort pas.

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — C'est fabuleux! Monseigneur nous invite à déjeuner : il nous laisse mourir de faim, et il prétend nous interdire d'aller nous restaurer au dehors! Allez dire à votre maître...

LE GENTLEMAN. — De quoi, mon maître? Vous ne me prenez pas pour un larbin au service du patron d'ici? Je ne connais que ma consigne, elle est formelle : tous ceux qui veulent entrer, qu'ils entrent, mais personne ne sort. Vous avez peut-être entendu parler de souricière, des fois? Eh bien, c'est ça, une souricière. *(Il referme la porte.)*

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — On a organisé une souricière chez Mgr Granita di Caffenero! Mais qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire?

CASAL, *au marquis de la Huerta.* — Je vous le demande.

LE MARQUIS DE LA HUERTA DE VALENCIA, *très digne.* — Plaît-il?

CASAL. — Vous êtes toujours si bien informé!

LE MARQUIS DE LA HUERTA DE VALENCIA. — Je ne comprends rien à vos insinuations.

La marquise DE LA PRÉVALAYE entre, en coup de vent. Elle porte le costume tailleur, ce qui indique qu'elle vient ici travailler de son métier.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Où en est-on?... Bonjour, madame la duchesse. *(Aux autres.)* Bonjour.

OLESNICKY. — Vous avez l'air de savoir ce qui se passe. Nous apportez-vous des nouvelles?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Et des sandwiches, car vous en avez encore pour un bon bout de temps : il n'y a pas une heure que les perquisitions sont commencées.

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Les perquisitions?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Je n'en sais pas plus. J'ai reçu, en sortant de table, un bleu de mon directeur...

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Qui est-ce?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Washington Burns, le directeur du *Daily Snob.*

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Ah! j'entendais votre directeur de conscience!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Non... Un bleu de Washington Burns, ainsi conçu : « Courez chez Granita où on perquisitionne. » J'ai couru, et, comme je savais que vous y déjeuniez, j'ai apporté des sandwiches.

CASAL. — Comment ose-t-on perquisitionner chez Mgr Granita di Caffenero? *(Bas, à Manuel.)* Dites : « Avec ce sale gouvernement, il faut s'attendre à tout. »

MANUEL, *docile.* — Avec ce sale gouvernement, il faut s'attendre à tout.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — C'est le complot.

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Quel complot?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Celui dont tout le monde parle. Est-ce que vous ne complotez pas, tous, contre la République?

FRANÇOIS-XAVIER. — Sans doute, hon, hon... Mais à quoi ça sert-il d'être en République si on n'a pas au moins la liberté, hon, hon, de comploter?

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Ce que je trouve inqualifiable, c'est qu'on nous empêche de boulotter. Enfin, si nous étions des criminels de droit commun, que ferait-on à midi tapant? On nous apporterait la soupe, ou bien on nous auto-

riserait à la faire venir du cabaret le plus voisin.

OLESNICKY. — On n'a pas idée de perquisitionner chez un prélat le jour qu'il a du monde, et justement à l'heure des macaroni.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Mon Dieu! vous ne savez pas vous débrouiller. Partagez mes sandwiches. Et tenez, sur le piano... voici un flacon de vin... *(Elle le débouche et le flaire.)* du vin d'Espagne. Je le reconnais, c'est celui de l'Infante Elvire.

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Il n'y a que cinq verres!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Un verre pour la duchesse et quatre verres pour huit hommes, ça fait le compte.

Les affamés se jettent sur les victuailles et sur la boisson. Tableau pittoresque. La marquise DE LA PRÉVALAYE le croque.

Soudain, on entend dans la pièce voisine (la salle à manger) tout un remue-ménage et un bruit de plusieurs voix, que dominent des gémissements, des plaintes, des protestations.

— Laissez-moi passer! C'est indigne! Je manque trois rendez-vous. Trois louis qui tombent. Je suis Tchèque, je me plaindrai à mon ambassadeur. Je veux sortir d'ici!

Les gens qui fourragent dans la salle ne font pas droit à cette requête : — ils se débarrassent de la plaignante en la faisant passer dans le salon. C'est Mme PST, la manucure. Elle a son chapeau de travers, sa trousse à la main.

MADAME PST. — C'est de l'arbitraire! Bonjour, madame la duchesse... Monsieur le duc... Tiens,

mon prince!... Messieurs... Excusez-moi, je sais bien que ma place n'est pas ici, et je ne me serais pas permis d'y entrer si ces butors ne m'y avaient poussée par les épaules. En quel temps vivons-nous!

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Madame Pst, nous vous en supplions tous, des tuyaux!

MADAME PST. — Ah! je puis à peine parler, j'ai l'estomac creux.

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Voici un sandwich et un doigt de vin.

MADAME PST. — Que de bontés! Je renais, je renais.

CASAL. — Alors babillez.

MADAME PST. — Seigneur, par où commencerai-je? Tout, dans cette matinée, fut extraordinaire. Rien n'a marché droit depuis mon lever. C'est d'abord Mme la princesse de Kolomea... *(A Miezko.)* vous vous en souvenez, mon prince... qui m'interrompt au milieu de l'opération la plus délicate. Je cours chez Son Altesse le prince de Sandomir...

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Ah!... Eh bien, vous allez pouvoir nous en donner des nouvelles...

MADAME PST. — Ça va mieux, monsieur Montcuq, ça va beaucoup mieux. Encore deux ou trois séances, peut-être quatre, mais pas plus, et ce satané orteil sera guéri.

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Ce n'est pas ce

que je vous demande, mais où est le prince? Il devrait être ici.

MADAME PST, *mystérieusement.* — Il est ici.

OLESNICKY. — Pourquoi n'est-il pas dans le salon?

MADAME PST, *de même.* — Il est occupé avec ces messieurs.

FRANÇOIS-XAVIER. — Quels messieurs, hon, hon?

MADAME PST. — Ces messieurs de la police, mais vous ne pouvez pas comprendre...

PAPPACHRYSOPOULO. — Non.

CASAL. — Filez votre histoire, et ne prenez pas de raccourcis.

MADAME PST. — J'étais donc chez le prince de Sandomir. Sonnerie de téléphone. Le prince y envoie son secrétaire particulier. Le secrétaire particulier revient et dit à l'oreille de Son Altesse : « C'est à vous que l'on en veut personnellement. » L'ambassadeur y va, à cloche-pied...

FRANÇOIS-XAVIER. — Pourquoi à cloche-pied, hon, hon?

OLESNICKY. — Naturellement, mon cher, puisque l'un des deux était nu.

FRANÇOIS-XAVIER. — Oh! *(A Mme Pst.)* Vous, peut-être? Hon, hon!

PAPPACHRYSOPOULO, *à Casal.* — Ce n'est pas possible qu'il soit bête à ce point-là, il le fait exprès.

MADAME PST, *sans répondre à François-Xavier.* — Au bout de cinq minutes, le prince revient...

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Toujours à cloche-pied?

MADAME PST. — Oui.

FRANÇOIS-XAVIER, *éclatant de rire.* — Ah!... j'ai compris!...

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — Ce n'est pas trop tôt. Taisez-vous.

FRANÇOIS-XAVIER. — Hon, hon.

MADAME PST. — Il était pâle, mais toujours digne. Je flambe mon scalpel; mais le prince me dit : « Ma chaussette, s'il vous plaît, madame Pst. Nous en resterons là pour aujourd'hui. » Notez que c'était la deuxième fois en une demi-heure. *(A Miezko.)* Vous vous souvenez, mon prince, que la princesse m'avait dit pareillement : « Nous en resterons là, madame Pst, remettez-moi mon bas... » Je suis discrète, surtout dans le corps diplomatique, et vous pensez que je me suis gardée de dire à l'ambassadeur : « Monsieur l'ambassadeur, pourquoi ça? » Je me suis bornée à lui dire : « *All right,* j'arriverai un peu moins en retard chez Mgr Granita di Caffenero. » — « Ah! m'a-t-il répondu avec un sourire énigmatique, vous allez chez Mgr Granita di Caffenero? » Et il m'a regardée d'une façon significative. Me voilà partie... *(Elle s'étrangle.)*

CASAL. — Encore un peu de vin d'Espagne?

MADAME PST. — Avec plaisir.

CASAL. — Le fond de la carafe : vous serez mariée cette année.

MADAME PST. — Bigame! Qu'est-ce que vous faites de monsieur Pst?

CASAL. — Rien. Je l'ignorais. Continuez.

MADAME PST. — J'arrive ici. Monseigneur n'était pas en état de me recevoir. Monseigneur batifolait dans son bain! Vous savez s'il est enfant : il s'amusait à faire flotter sur l'eau de sa baignoire un petit modèle de submersible tout récemment volé au Ministère de la Marine. J'entre d'autorité dans la salle de bain. « Monseigneur, que je lui dis, si vous n'êtes pas à moi dans les cinq minutes, je vous plaque. » Il m'obéit au doigt et à l'œil. Le voilà roulé dans son peignoir, étendu sur sa chaise longue, et moi sur mon petit tabouret bas. Tout d'un coup...

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — C'est ici que le drame commence?

MADAME PST. — Ici même.

CASAL. — Vous auriez pu y arriver plus vite.

MADAME PST. — C'est que le drame commence, mais mon récit est terminé. Je ne sais rien de rien. Tout d'un coup, on a crié : « La police! » Mon sang n'a fait qu'un tour. « Dieu! que j'ai dit, est-ce les mœurs? » Monseigneur a passé dans sa chambre, j'ai resté là un quart d'heure; mais j'ai tant crié qu'on a fini par m'entendre. Alors on m'a introduite dans la chambre juste comme Monseigneur

en sortait avec le prince de Sandomir et deux messieurs inconnus, l'un très chic, l'autre pas bien du tout. Quand je me suis revue toute seule, j'ai recommencé à crier comme un putois : alors on m'a fait descendre dans la salle à manger. J'ai crié encore, et on m'a poussée ici. Voilà.

FRANÇOIS-XAVIER. — Tout ça n'est pas clair, hon, hon.

DUCHESSE DE LA ROCHE-CLERMAULT. — C'est au contraire, hélas ! d'une clarté aveuglante. Il s'agit d'un nouvel attentat contre le droit des gens et la liberté individuelle. Notre pauvre Monseigneur en est la victime, et le prince de Sandomir, toujours prêt à soutenir les causes perdues, est venu ici lui prêter son appui moral.

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Quant à nous, je ne vois pas ce que nous faisons ici et pourquoi on ne nous permet pas de nous en aller.

A ce moment, la porte de la salle à manger s'ouvre et le prince DE SANDOMIR (redingote) fait son entrée. Il est accompagné d'un commissaire aux délégations judiciaires et d'un attaché du cabinet de M. le ministre des Affaires étrangères. L'attaché (tout jeune, redingote) est assurément fort bien, mais le commissaire aux délégations judiciaires n'est pas mal non plus, et Mme PST a eu tort de dire le contraire : c'est du snobisme.

PRINCE DE SANDOMIR. — Bonjour, madame la duchesse... Messieurs... Monsieur le commissaire, voulez-vous m'autoriser à prononcer quelques paroles pour excuser Mgr Granita di Caffenero auprès de madame la duchesse et de ces messieurs, et pour

leur expliquer notre petite mise en scène, si j'ose m'exprimer ainsi?

LE COMMISSAIRE. — Mais faites donc, monsieur l'ambassadeur, faites donc, je vous en prie.

PRINCE DE SANDOMIR. — Pour des motifs qui échappent à ma compétence, je le dis bien haut, le Gouvernement français a cru devoir prendre un arrêté d'expulsion contre Mgr Granita di Caffenero et faire opérer des perquisitions chez lui. Mgr Granita s'est mis, comme vous le savez, sous la protection de mon auguste souverain. J'ai donc été invité à suivre les perquisitions, pour examiner... de concert avec monsieur que je vous présente, qui est attaché au cabinet de M. le ministre des Affaires étrangères...

L'ATTACHÉ, *saluant.* — Madame la duchesse, mesdames... messieurs... charmé...

PRINCE DE SANDOMIR. — ... Pour examiner le caractère des documents saisis et retenir ceux qui seraient essentiellement diplomatiques. Mgr Granita di Caffenero n'a pu assister qu'à une partie des perquisitions : il allait rater le train. Nous n'avons plus d'ailleurs à fouiller que ce salon-ci.

L'ATTACHÉ. — Et ce sera tôt fait, car je n'y vois aucun meuble pouvant recéler des papiers.

LE COMMISSAIRE. — Sauf ce petit bureau. *(Il l'ouvre.)*

PRINCE DE SANDOMIR. — Il est vide.

L'ATTACHÉ. — Oui, il est vide.

LE COMMISSAIRE. — Permettez, voici un carnet...

PRINCE DE SANDOMIR. — De blanchisseuse.

L'ATTACHÉ. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Si nous en jugeons sur la mine. Mais je le feuillette, et, du premier coup, j'y trouve des notes du plus haut intérêt.

PRINCE DE SANDOMIR. — Alors, c'est un document diplomatique, et j'en requiers la...

LE COMMISSAIRE. — Permettez...

Murmure des assistants.

PRINCE DE SANDOMIR. — Madame la duchesse, mesdames, messieurs, je vous en prie! Je lis dans vos cœurs, mais la situation est délicate, ne manifestez pas.

LE COMMISSAIRE. — Voici les premières lignes : « Aujourd'hui, à cinq heures, thé-bridge chez Mme la marquise de la Prévalaye. J'ai perdu trois francs. L'Infante Elvire a jeté une tasse de chocolat au nez de ce petit... » Ici, un mot italien que je ne comprends pas, mais qui me paraît inconvenant... « de ce petit (le mot italien) de Manuel Arequipa. »

PRINCE DE SANDOMIR. — En quoi ces détails peuvent-ils intéresser le Gouvernement de la République?

LE COMMISSAIRE. — Et à plus forte raison le vôtre?

PRINCE DE SANDOMIR. — C'est juste, poursuivez.

LE COMMISSAIRE, *lisant.* — « De six à sept, plusieurs points. »

PRINCE DE SANDOMIR. — Bon, bon, passez.

LE COMMISSAIRE. — « Rendu visite à Mme la duchesse de la Roche-Clermault. François-Xavier, son fils, devient de plus en plus gâteux. »

FRANÇOIS-XAVIER. — Hon, hon.

LE COMMISSAIRE. — « Madame la duchesse m'a donné un pot de confitures... De six à sept, plusieurs points... Reçu une invitation chez le prince de Sandomir, dit le plus... encore un mot italien... le plus... des ambassadeurs. » Oh! pardon...

PRINCE DE SANDOMIR. — Cela ne m'atteint pas, monsieur; mais vous voyez bien que ce document a un caractère essentiellement diplomatique.

L'ATTACHÉ. — Essentiellement!

LE COMMISSAIRE. — Je ne trouve pas, je crois que c'est plutôt à titre privé...

L'ATTACHÉ. — Enfin, cela est sujet à discussion.

LE COMMISSAIRE, *reprenant sa lecture.* — « L'Infante Elvire a daigné m'envoyer un tonnelet de vin d'Espagne. Il ne m'était pas destiné. Je l'ai gardé tout de même pour moi. C'est très mal. Je m'en accuserai... De six à sept, plusieurs points. »

PRINCE DE SANDOMIR. — Monsieur, cela est intolérable!

LE COMMISSAIRE, *continuant de lire.* — « Mme la duchesse de la Roche-Clermault m'a encore donné un pot de confitures. J'ai avoué à Son Altesse

Royale que j'ai bu le vin. Son Altesse, qui est la bonté même, m'en a envoyé un second tonnelet. Je l'ai encore gardé pour moi... » Vous me ferez difficilement admettre, monsieur l'ambassadeur, que tout cela ait un caractère diplomatique.

L'ATTACHÉ. — En effet.

PRINCE DE SANDOMIR. — Je renonce à vous le faire admettre. Appropriez-vous ce document. Il est, d'ailleurs, d'un intérêt nul.

LE COMMISSAIRE. — Ce n'est pas mon avis *(Lisant.)* « Soirée chez le prince de Sandomir, pour fêter le dernier éternuement de son roi. Ce... (le mot italien de tout à l'heure)... Ce... de Serge Olesnicky, cette... (encore un mot italien, mais un autre)... cette... de Manuel Arequipa, ce... (cette fois le mot est français, mais je n'ose le proférer devant les dames)... ce... de prince Miezko de Kolomea, le gâteux François-Xavier et le Montcuq de Pellevoisin se répandent en propos venimeux contre la France. Faut-il qu'ils soient... (le premier mot italien, mais au pluriel)... faut-il qu'ils le soient pour parler ainsi devant le marquis de la Huerta de Valencia, cette vieille casserole! »

MARQUIS DE LA HUERTA DE VALENCIA. — C'est une infamie!

LE COMMISSAIRE. — Calmez-vous, monsieur. Moi, on me dit des choses comme ça toute la journée, je ne m'en porte pas plus mal.

PRINCE DE SANDOMIR, *bas, à Olesnicky.* — Je crois

savoir qu'on a demandé à votre gouvernement votre rappel immédiat. Vous seriez envoyé en Extrême-Orient. *(A François-Xavier.)* Il paraît qu'un arrêté d'expulsion vient d'être pris contre vous.

FRANÇOIS-XAVIER. — Comment, hon, hon, un arrêté d'expulsion, hon, hon, contre moi? Mais je ne suis pas étranger!

PRINCE DE SANDOMIR. — Il paraît que si. Ou, du moins, vos origines sont si embrouillées qu'on peut difficilement établir que vous soyez Français, et, dans le doute, on vous reconduit à la frontière.

FRANÇOIS-XAVIER. — Laquelle, hon, hon?... Expulsé! Moi! Moi qui ne peux pas vivre sans mes morts! *(Il pleure.)*

MONTCUQ DE PELLEVOISIN. — Mon cher duc, je vous suivrai.

On s'empresse autour de FRANÇOIS-XAVIER pour le consoler. Le prince DE SANDOMIR se joint au groupe. On laisse de côté le commissaire, comme un pestiféré. Il poursuit à voix basse la lecture du carnet, qu semble l'amuser prodigieusement.

CASAL, *le tirant à part.* — Monsieur le commissaire, pardon... Serait-il indiscret de vous demander si quelque mesure n'a pas été prise contre mon beau-frère, M. Manuel Arequipa... que je vous présente?

LE COMMISSAIRE. — Charmé... Non, monsieur. J'ai le plaisir de vous annoncer... que non.

CASAL, *déconfit.* — Ah?

LE COMMISSAIRE, *confidentiellement.* — Monsieur votre beau-frère a été présenté, dans les rapports qui

le concernent, comme tellement simple d'esprit qu'on ne saurait attacher la moindre importance aux propos qu'il tient. On veut le considérer comme agissant et parlant d'ordinaire sans discernement.

CASAL. — Pourtant, monsieur, il est beaucoup moins bête que le duc de la Roche-Clermault, et il est bien authentiquement étranger, lui!

LE COMMISSAIRE. — Que voulez-vous, monsieur le duc, il n'y a pas de justice.

Brouhaha. Voix diverses :

— Enfin, est-ce qu'on peut s'en aller?

LE COMMISSAIRE. — Mais, certainement, mesdames, messieurs, vous êtes libres.

— Ah!... *(Adieux hâtés.)*

CASAL, *à Manuel.* — Eh bien, rentrons chez vous, on va peut-être pouvoir nous faire servir un morceau.

MANUEL. — Oui... Je voudrais tout de même bien savoir quel était ce mot italien.

MIEZKO. — Et moi ce mot français... Je cours à la maison annoncer à ma sœur et à maman le grand bonheur...

MANUEL. — Quel grand bonheur?

MIEZKO. — Eh bien, que vous êtes fiancé à Hedwige.

MANUEL. — Ah! oui, c'est vrai.

CASAL, *comme un crin.* — Rentrons.

Dans la voiture, pas un mot. Vers trois heures, ils arrivent rue Christophe-Colomb.

MANUEL, *regardant par la portière.* — Qu'est-ce que c'est encore que ça?

CASAL. — Quoi?

MANUEL. — Vous ne voyez pas? Il y a un omnibus de chemin de fer devant la porte, et un camion où on empile des bagages.

CASAL. — Non?

MANUEL. — Ah!!!... Le drapeau de San-Miguel flotte à la fenêtre du salon!

CASAL. — C'est le drapeau de San-Miguel, ça?

MANUEL. — Dame! Il est bien reconnaissable! L'Archange debout sur un rocher entre les deux mers, et l'Istegui qui coule à ses pieds, le tout en or sur fond vert-pomme...

CASAL. — Il y a encore une histoire, c'est sûr, il y a encore une histoire.

LE CHAUFFEUR. — La po-o-orte!

XV

TOUT LE MONDE EST CONTENT

CASAL et MANUEL se jettent hors de la voiture et grimpent l'escalier aussi vivement que MANUEL, ce matin même, le descendait quand MIEZKO, revolver en main, le poursuivait.

CASAL garde ses réflexions pour lui, mais MANUEL exprime les siennes au moyen de cris perçants.

MANUEL. — Mère adorée! Père chéri! Est-ce la police?

Ils pénètrent dans le salon, où DONA HORTENSIA et ses deux filles, aidées de MISS FLOSSIE, font un choix parmi les bibelots, cependant que DON LUIS, souriant et majestueux, les regarde.

CASAL. — Au nom du ciel, que vous est-il arrivé?

DON LUIS. — Je suis président de la République.

MANUEL. — Mon père!!... Mon père!!... *(Étreinte.)*

CASAL. — Ouf!... Ma première idée, en voyant tout ce remue-ménage, a été que l'on procédait à votre arrestation, ou à votre expulsion.

MANUEL. — Ma mère !!... Ma mignonne maman chérie adorée !!!...

DONA HORTENSIA. — Manuelito !... Mon bien-aimé fils !... *(Étreinte.)*

DON LUIS, *à Casal.* — N'aviez-vous point vu flotter, à la fenêtre de ce salon, l'étendard vert de San-Miguel ? Il va de soi que je n'eusse point pavoisé si l'on avait procédé à mon arrestation ou à mon expulsion.

CASAL. — Évidemment. Mais je n'étais quand même pas tranquille. Ah ! c'est que nous sortons d'en prendre...

MISS FLOSSIE, *à Manuel, qui, après avoir étreint ses deux sœurs, prétend la traiter de même.* — Oh ! dear master Manuel, je vous embrasserais volontiers, considérant la joie de la famille ; mais je ne puis cependant faire aujourd'hui spécialement, parce que je vous ai vu ce matin rien que sous-vêtu, honte !

DON LUIS, *à Casal.* — D'ailleurs, je ne suis pas expulsé, mais cela revient au même : car nous devons partir sur-le-champ pour Bordeaux, où nous nous embarquerons avant minuit, pour lever l'ancre au point du jour.

CASAL. — Vous emmenez Manuel ?

DONA HORTENSIA. — Barbare celui qui voudrait séparer la mère du fils !

CASAL. — Alors, cela revient au même que s'il était expulsé... Mais il n'y a pas de train ?

DON LUIS. — Nous partons en automobile.

Dans quelques instants, vous entendrez ronfler à notre porte deux quarante chevaux du garage *Runaway motor limited,* qui a, comme vous savez, et comme sa raison sociale l'indique, le privilège des enlèvements. Nos bagages ne nous embarrasseront pas. Rien de ce que vous voyez ici ne m'appartient en propre : c'est loué. J'ai trop de délicatesse pour emporter ce qui ne m'appartient pas, sauf quelques objets sans valeur, à titre de souvenir. Hortensia, vous n'oublierez pas le Van Dyck.

DONA HORTENSIA. — Certes!

MANUEL. — Mon père! Je suis tout ahuri de joie. Je vous présente mes félicitations.

CASAL. — Au fait, moi aussi. Mais comment diable cela vous est-il arrivé?

DON LUIS. — Quoi?

CASAL. — De devenir, à l'improviste, président de la République?

DON LUIS. — Ce n'est pas à l'improviste. Vous savez bien que le complot était ourdi depuis plusieurs jours entre les chefs de mon parti, les agents de la République sœur et quelques maréchaux de la presse française.

CASAL. — Oui, mais le pétard ne devait éclater que dans six mois! Quand je vous ai quitté, à une heure moins cinq, vous ne pensiez pas présider aux destinées de San-Miguel avant six mois d'ici : il est à peine trois heures, et c'est déjà fait. Qu'est-ce qui s'est passé?

DON LUIS, *transporté d'une fureur soudaine.* — Avec une canaille, avec un bandit, avec un corsaire comme Espeluznante...

DONA HORTENSIA, BEATRIZ, CRISTINA. — ... *(Elles accompagnent de clameurs féroces chacune des épithètes que don Luis décerne à son honorable prédécesseur.)*

DON LUIS, *satisfait, aux trois femmes.* — Bien. *(Il reprend.)* Avec un Espeluznante, Victor, il faut s'attendre à tout.

CASAL. — Certes. Mais qu'a-t-il fait, le coquin?

DON LUIS. — Bravo! D'un seul mot vous avez dit mieux que moi. Il est un coquin. Il n'est pas une canaille. Il n'est pas un bandit ni un corsaire. Il n'est qu'un pauvre coquin, pfuit! Rien du tout. Moins que rien du tout. Un coquin. Pfuit!

Subitement, DONA HORTENSIA, CRISTINA et BEATRIZ se mettent à proférer toutes les trois ensemble des phrases espagnoles, qui doivent être d'atroces imprécations si l'on en juge sur la physionomie de ces dames.

CASAL, *à don Luis.* — Vous ne m'avez toujours pas dit ce qu'a fait l'Espeluznante.

DON LUIS, *avec une amère dérision.* — Il est parti. Concevez-vous cela? Il est parti.

CASAL. — Quoi? On l'a balancé plus tôt qu'il n'était convenu!

DON LUIS. — Eh! je ne dis pas qu'on l'a balancé! Je vous dis qu'il est parti. De son plein gré. D'avance. Le lâche!

CASAL. — Comment expliquez-vous ça?

DON LUIS. — Il a eu vent!

CASAL. — Hein?

DON LUIS. — Il a eu vent. C'est clair... Ah! Ah!... Si notre ligue avait pu ne réunir que des hommes politiques, — la discrétion même... du moins à San-Miguel... et des hommes de finance, — plus discrets encore!... Mais nous avions dû recourir à la presse, et la presse ne sait pas se taire.

CASAL. — C'est la grande bavarde.

DON LUIS. — Oui. Par quelle transmission mystérieuse, par quelle télégraphie sans fil, par quelle télépathie, nos projets, à peine formés dans nos cœurs, sont-ils venus à la connaissance de ce misérable? — Non : coquin. Vous avez mieux dit : coquin. — Comment a-t-il su que mes fidèles de l'Istegui, nos frères de la République sœur, les membres de mon conseil d'administration et le directeur d'un grand journal français avaient résolu sa déchéance, son procès et sa condamnation capitale? Je l'ignore. Mais il a eu vent. Alors, il a pâli.

BEATRIZ. — Ça, papa, vous n'en savez rien.

DON LUIS. — Comme si je le voyais! Il a pâli. Et il s'est dit : « Seul contre le puissant parti d'Arequipa, les États-Unis d'Amérique, la banque mondiale et la presse française, que ferai-je? »

CASAL. — Qu'il mourût!

DON LUIS, *avec un rire sauvage.* — Ah! Ah!... Vous ne connaissez pas Espeluznante! Il s'est dit : « Je suis perdu. Perdu si j'attends mes juges, mes

bourreaux. Mais pourquoi les attendrais-je? Pourquoi ne choisirais-je pas mon heure? » Et le coquin — comme vous dites — est parti, EN EMPORTANT LA CAISSE!!

CASAL. — Dame! mettez-vous à sa place...

DON LUIS. — C'est ce que je vais faire.

CASAL. — C'est embêtant pour vous qu'il ait emporté la caisse.

DON LUIS. — Non. Personnellement, cela ne m'atteint pas.

CASAL. — Ah! tant mieux, mais... comment...

DON LUIS. — Il n'a pas emporté mes propriétés immenses. Il n'a pas même pris le temps de faire couper mon tabac. Le Trésor seul est frustré. Je partage ce deuil public. Cette calamité m'est douloureuse, mais non point onéreuse. Le coquin m'a bien soustrait quelques valeurs portatives, mais j'en avais fait mon deuil; et il suffit que je quitte Paris sans régler aucune de mes dettes pour que cela compense la perte amplement.

CASAL. — Fichtre! je vous crois.

MANUEL se trouve mal. Émoi.

DONA HORTENSIA. — Mon fils se meurt! Manuelito!!... Mon premier-né!!!...

CASAL, *tapant dans les mains du jeune homme.* — Allons, qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?

CRISTINA. — Il revient à lui.

BEATRIZ. — Il rouvre un œil.

MISS FLOSSIE, *offrant un flacon.* — Lavender salts.

DONA HORTENSIA. — Soyez bénie, mère de Dieu! Les roses de ses joues se raniment.

MANUEL, *poussant un profond soupir.* — Ah!...

DONA HORTENSIA. — Que souhaitez-vous, mon fils chéri?

MANUEL. — Une croûte de pain, maman, rien qu'une croûte, un petit croûton.

DON LUIS. — Il délire, je pense.

DONA HORTENSIA. — Il se croit encore dans les oubliettes de l'Infante Elvire.

CASAL. — Non, il crève de faim! Moi aussi. Nous n'avons pas déjeuné. Figurez-vous que Mgr Granita...

MANUEL, *d'une voix faible.* — Victor, je vous en supplie, n'allez pas encore vous embarquer dans cette histoire-là... Maman, peut-on nous servir n'importe quoi?

DONA HORTENSIA, *souriant.* — Certes! La vaisselle n'est pas emballée.

DON LUIS. — Je l'espère bien : elle n'est pas à nous... Encore une fois, pendant que j'y pense, Hortensia, vous n'oublierez pas le Van Dyck.

DOMINGO, *entrant, à Manuel.* — Monsieur, tu as sonné?

MANUEL. — Non, c'est maman. Ça ne fait rien. Apporte-moi tout ce que tu trouveras de mangeable dans la maison, viandes froides, gâteaux, bonbons, enfin tout.

DOMINGO. — Les domestiques tout mangé. Mais Domingo a mis de côté pour le voyage le saucisson de poulet.

MANUEL. — Apporte le saucisson.

La porte s'ouvre. Les trois membres de la Chambre de Commerce (le président d'honneur, le président et le vice-président) font leur entrée. Ils sont en habit.

DON LUIS. — Mes chers présidents, je suis touché.

LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Monsieur le président, le Commerce et l'Industrie de San-Miguel apportent à Votre Excellence, par notre bouche, leurs vœux et l'expression de leur joie.

DON LUIS. — Monsieur le président, je remercie le Commerce et l'Industrie de San-Miguel, ainsi que vous personnellement. Il est trop certain, et je vous en donne ici ma parole de chef d'Etat, que, sous ma présidence, le Commerce et l'Industrie de San-Miguel prendront un essor fabuleux... Hortensia...

DONA HORTENSIA. — Messieurs les présidents, je me joins au président pour vous témoigner ma reconnaissance. Il est regrettable que nous n'ayons pas les tziganes aujourd'hui; mais nous ne pouvions prévoir... Je voudrais bien vous offrir quelque chose... mais tout est sens dessus dessous... ce départ précipité...

LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Votre main à baiser, madame la présidente.

LE PRÉSIDENT. — Il suffira.

CASAL, *qui boit et mange dans un coin avec Manuel.* — Nous ne boirons pas à nous deux toute cette bouteille de porto.

DON LUIS. — Vous voudrez bien, messieurs les présidents, en accepter quelques gouttes, pour boire à la santé de la France hospitalière. Je serais un ingrat si je quittais cette terre amie sans lever mon verre en l'honneur du gouvernement de la République. *(Approbation.)*

CASAL, *bas, à Manuel.* — Dites : « Je vous céderai volontiers mon porto, du moment que c'est pour boire au gouvernement de la République. »

MANUEL, *comme un enfant qui récite une leçon.* — Je vous céderai volontiers mon porto, du moment que c'est pour boire à ce sale gouvernement. *(Cris d'horreur.)* Ah! pardon... *(A Casal.)* Dame, moi je n'y suis plus, vous me faites changer tout le temps!

Bruit de teuf-teuf.

DON LUIS. — Écoutez, messieurs... La voix discrète d'une Renault, la chanson plus virile et plus sonore d'une Panhard, — comme parlent les rédacteurs sportifs.

CASAL, *regardant par la fenêtre.* — Vous avez bien choisi vos engins. Mâtin! pour des locatis...

DON LUIS. — Ce ne sont des locatis que provisoirement. Je me propose, une fois à Bordeaux, de les faire embarquer de nuit, quand les chauf-

feurs qui nous auront pilotés jusque-là dormiront sur leurs deux oreilles. Vous voyez les futures automobiles de la présidence. Elles serviront de modèle à nos fabricants, car j'ai à peine besoin de vous dire que je vais créer là-bas cette industrie.

CASAL. — Ça me regarde. Dès que j'aurai pu vous rejoindre...

DONA HORTENSIA. — J'espère bien que vous arriverez par le prochain bateau.

CASAL. — Soyez tranquille, je n'ai pas de temps à perdre.

DON LUIS, *aux présidents.* — Maintenant, messieurs, excusez-moi de vous faire assister à une scène intime, mais nous devons dire adieu à mon gendre, le duc de Casal de Montferrat, et à ma bien-aimée fille Cristina, son épouse, dont nous resterons séparés quinze grands jours. Quant à miss Flossie, elle nous fait la grâce de partir avec nous.

MISS FLOSSIE. — Oui, je fais.

On s'embrasse.
Sonnerie de téléphone.
CASAL et MANUEL courent à l'appareil et prennent chacun un récepteur.

MANUEL, *sur la plaque.* — Allô... Qui?... Ah! cher Miezko, c'est vous... J'allais justement... Vous dites?... Hedwige ne peut pas croire à son bonheur?... Chère Hedwige!... Chère bien-aimée Hedwige!... Plaît-il?... Venir tout de suite rue de Varenne?... Je suis désolé... Oui, j'allais vous en-

voyer un bleu, pour m'excuser... En auto.... Où?... Mais à San-Miguel!... Ah! c'est que vous ne savez pas... Papa est président de la République... Alors, nous partons... Tous mes regrets à votre chère sœur. Adieu.

A l'autre bout du fil.

Le téléphone est dans le cabinet de travail de la princesse MIMI. Car la princesse a un cabinet de travail, qui sert à deux fins : d'abord au repas des chiens de Son Altesse, ensuite aux conférences de Son Altesse et de son intendant ou de son sommelier.

Ce cabinet de travail est décoré comme un salon (boiseries grises, dessus de portes, trumeaux) et meublé comme une officine d'agent louche. Il y a un énorme bureau américain, une table d'acajou, chargée de revues de modes et d'annuaires (Tout-Paris, Bottin mondain, Gotha, Who's who), et quatre fauteuils de cuir très fatigués. La cheminée est encombrée de tous les bibelots trop laids pour que l'on ose les exhiber ailleurs, et les murs sont ornés, si l'on peut dire, de tous les portraits du roi, de la princesse et de leurs enfants qui ont paru décidément trop caricaturaux.

Par terre, plusieurs terrines à forme de crachoir, avec le mot DOG écrit au fond, afin que nul n'en ignore l'usage.

La princesse MIMI et la princesse HEDWIGE écoutent MIEZKO qui téléphone.

Soudain, il raccroche le récepteur et se renverse dans son fauteuil en poussant un sourd gémissement.

PRINCESSE MIMI. — *Ach!* Miezko, pourquoi poussez-vous ce gémissement? Pour m'effrayer, je pense. Quelle bêtise! Mais vous me tuerez! Moi aussi, je devrais gémir et me trouver mal, car mon cœur s'arrête.

MIEZKO continue de se plaindre et de pleurnicher.

HEDWIGE. — C'est sérieux? Qu'est-ce qu'on

vient de vous dire qui vous met dans un pareil état?

MIEZKO. — Il est parti!

PRINCESSE MIMI. — On a coupé la communication?

MIEZKO. — Il est parti! Pour l'Amérique du Sud! Son père est président de la République.

PRINCESSE MIMI. — Ah! mais, ah! mais, je vous prie de ne pas me raconter des choses qui n'ont ni queue ni tête, exprès pour me faire croire que je deviens folle. Don Luis Arequipa n'a pas été nommé président de la République brusquement pendant que vous téléphoniez.

MIEZKO. — Il y a peut-être cinq minutes, ou deux heures, je n'en sais rien : Manuel ne m'a donné aucune explication. Quand je l'ai prié de passer ici, il m'a répondu : « Désolé, je pars pour San-Miguel. Tous mes regrets à votre chère sœur. »

PRINCESSE MIMI. — Voilà une insulte. *(Hedwige brise un affreux petit vase de faux Venise.)* Vous avez cassé mon ravissant verre de Murano!...

MIEZKO. — Ce n'est pas trop tôt. Il était ignoble!

PRINCESSE MIMI. — Ravissant! L'archiduchesse Marie-Adolphine me l'avait rapporté de Vienne à l'occasion de l'un de mes anniversaires de naissance...

HEDWIGE. — Maman!... Il ne s'agit pas de Marie-Adolphine et de ses cadeaux bon marché... Qu'est-ce que nous allons faire?

PRINCESSE MIMI, *sarcastique.* — Ah! Ah!... Mais rien du tout. Vous avez une idée? Dites-la. Vous ne comptez pas envoyer votre frère Miezko courir encore après cet individu? Avec son revolver d'une main et son grand sabre de l'autre main? Il a déjà été assez ridicule, ce matin, votre frère Miezko! Ces démarches-là sont ridicules quand elles ne réussissent pas; et je vous le dis, moi qui ai de la jugeotte, on ne vous ramènera pas ici par l'oreille votre fiancé repentant. Et puis, si on vous le ramenait, j'espère bien que vous le flanqueriez à la porte?

HEDWIGE. — Vous pouvez le croire!

PRINCESSE MIMI. — A la bonne heure. Vous êtes bien fille de roi. Vous êtes une fille perdue, mais une fille de roi.

MIEZKO, *gémissant.* — Cher Manuel! Quand je pense que je ne le verrai peut-être plus jamais! A moins de me décider à faire le voyage d'Amérique. Et ça, c'est au-dessus de mes forces : je vomis trop.

PRINCESSE MIMI. — Votre cousin l'archiduc Conrad vomit également, et il est grand-amiral. Et il a fait sur mer une action héroïque. Mais j'espère bien que vous ne reverrez plus ce Manuel et que personne d'ici ne le reverra. Il est de l'autre côté de la terre, tant mieux! C'est comme s'il n'était plus. Et votre sœur n'est donc plus déshonorée.

MIEZKO. — Vous avez une façon d'arranger les choses!

PRINCESSE MIMI. — Elle n'est plus déshonorée. Mais peut-être elle souffre? De mon temps, les questions de sentiment primaient toutes les autres. Hedwige, aimez-vous encore ce garçon?

HEDWIGE. — Sa figure n'a pas changé, je le trouve toujours gentil.

PRINCESSE MIMI. — Voilà comme nous sommes! Moi aussi, ma chère. Mais, courage : vous êtes fille de roi. Méprisez-le.

HEDWIGE. — Je le méprise, mais je rage d'être plaquée.

PRINCESSE MIMI. — Comme je vous comprends! Vengez-vous donc. Or, vous n'avez qu'une vengeance : mariez-vous. D'autant que cela est indispensable. Car, enfin, je dis que vous n'êtes pas déshonorée... sans doute, vous ne l'êtes pas moralement...

HEDWIGE. — Mais je ne demande pas mieux que de me marier! Finissons-en!

PRINCESSE MIMI. — Ah! vous êtes extraordinaire, « finissons-en »! On dirait que c'est commode! Tout le monde sait que vous avez fait folie, ma chère : vous ne pouvez épouser que des pis-aller, des laissés pour compte, des hommes peu recommandables, peu délicats. Vous vous imaginez que vous n'avez que l'embarras du choix parce que des tas de gens m'ont demandé votre main. Mais quelles gens?... Et même l'archiduc Conrad, croyez-vous qu'il vous agréerait maintenant, lui qui, n'ai-

mant point les femmes, ne doit attacher aucune importance à la chose que vous avez faite?

HEDWIGE. — Ne parlons pas de Conrad, qui ne m'a pas demandée et qui est idiot.

PRINCESSE MIMI. — Mais archiduc, et vous seriez bien aise d'être archiduchesse même avec un idiot... S'il ne vous a pas demandée, c'est que vous l'avez insulté. Pourquoi avez-vous donné le sabre à cet Arequipa?

HEDWIGE. — Maman, c'est de l'histoire ancienne! Ne dites donc pas tant de paroles et nommez-moi seulement l'homme que vous voulez que j'épouse. Je l'épouserai.

PRINCESSE MIMI. — Vraiment, vous me ferez cette grâce?

HEDWIGE. — Qui est-ce?

PRINCESSE MIMI. — Tout bien pesé, c'est M. Serge Alexeiévitch Olesnicky. Il n'est pas de famille princière, mais il est le petit-fils du beau-frère divorcé...

MIEZKO. — Vous ne voulez pas que ma sœur parte pour Pékin ou pour Tokio?

PRINCESSE MIMI. — J'en mourrais!

MIEZKO. — Serge Alexeiévitch est déplacé et expédié en Chine ou au Japon. *(Pleurnichant.)* Je ne le verrai peut-être plus jamais!

PRINCESSE MIMI. — Ah! bah? Il est expédié en Chine ou au Japon? J'en suis fort aise. Il m'a toujours déplu, et même il me dégoûte. Il a l'air d'un

sacristain ou de je ne sais quoi de pire. Et de quoi est-ce né? De quoi? *(A Hedwige.)* Vous épouserez donc le duc de la Roche-Clermault.

MIEZKO. — Vous tombez bien! Il est expulsé de France.

PRINCESSE MIMI. — C'est impossible!

MIEZKO. — C'est impossible, mais cela est.

HEDWIGE. — Je vous arrête : je n'épouserai pas M. Montcuq de Pellevoisin.

PRINCESSE MIMI. — Et pourquoi non?

MIEZKO. — D'ailleurs, il suit dans son exil le duc de la Roche-Clermault.

PRINCESSE MIMI. — Alors vous épouserez M. le comte de la Baule, puisqu'il ne reste que lui.

On introduit la marquise DE LA PRÉVALAYE. Elle porte le même costume tailleur que ce matin chez Mgr GRANITA DI CAFFENERO. Au cours d'une journée si chargée d'incidents, elle n'a pas eu le loisir de changer de toilette.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Ah! chère princesse, quel affreux événement! J'espère bien que je suis la première à vous offrir mes condoléances.

PRINCESSE MIMI. — Dites vos félicitations, chère marquise : je viens de décider que j'accorde la main d'Hedwige à M. le comte de la Baule, qui me l'a demandée l'autre jour.

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Mais vous ne savez donc pas? Le roi est mort!

PRINCESSE MIMI. — Quel roi?

MARQUISE DE LA PRÉVALAYE. — Le vôtre. Le roi de Galicie.

PRINCESSE MIMI, *poussant trois grands cris.* — Ah!... Ah!... Ah!... *(Avec sang-froid.)* J'espère qu'il ne nous a pas oubliés avant de mourir. Nous serions donc presque ruinés!

HEDWIGE. — Il faut hâter mon mariage.

UN VALET DE PIED, *annonçant.* — Son Altesse Royale l'Infante Elvire est au salon.

PRINCESSE MIMI. — Elle vient demander elle-même votre main pour son ami, le comte de la Baule!

HEDWIGE. — Quel honneur! Courez.

UN MAITRE D'HOTEL, *ouvrant la porte à deux battants.* — Les chiens de Son Altesse Sérénissime!

Ils entrent en aboyant, en remuant la queue.

PRINCESSE MIMI, *se débattant au milieu de la meute comme un cerf à l'heure suprême.* — Dieu!... Et l'Infante qui m'attend!... Je ne peux pourtant pas abandonner ces pauvres bêtes, c'est l'heure de leur repas!... A bas! A bas!... Mais je ne peux pas non plus faire poser l'Infante!... A bas!... Hedwige, votre mariage!... pourvu que cela ne fasse pas rater votre mariage!... A bas!... Allez dire à Son Altesse Royale que je viens tout de suite, je viens... A bas! A bas!... Je viens! A bas!

TABLE

TABLE

CHAPITRE PREMIER

Le Héros 1

CHAPITRE II

Le Cocotier 21

CHAPITRE III

Toute une sainte journée 41

CHAPITRE IV

Les Penseurs 63

CHAPITRE V

Folie 85

CHAPITRE VI

Thé-Bridge 103

CHAPITRE VII

Le Jour de l'Indépendance 121

CHAPITRE VIII

L'Œillet de l'Infante 139

CHAPITRE IX

La Police le sait 155

CHAPITRE X

Les Prétendants 173

CHAPITRE XI

L'Enfant prodigue 191

CHAPITRE XII

Le Trône retourné 207

CHAPITRE XIII

Pantomime 227

CHAPITRE XIV

Les Macaroni interrompus 245

CHAPITRE XV

Tout le monde est content 265

Achevé d'imprimer

le dix mars mil neuf cent dix

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

1-3. — 5018.

G.E. STECHERT
& Co.
NEW YORK